

NEC TEMPORE NEC FATO

James McDonald

LES

LETTRES ET LES ARTS

REVUE ILLUSTRÉE

DEUXIÈME ANNÉE

JUIN 1887



PARIS

MAISON GOUPIL ET Cie,

BOUSSOD, VALADON ET Cie, SUCC^rs

NEW-YORK

CHARLES SCRIBNER'S SONS

743-745, BROADWAY

LIVRAISON DU 1er JUIN 1887

ILLUSTRATIONS

DE MM. EDWIN LORD WEEKS — ALEXIS VOLLON — A.-F. GORGUET
SAINT-ELME GAUTIER — FRÉDÉRIC TUCKER
DAVID WILKIE — ÉDOUARD DETAILLE — EDWIN LANDSEER — G. HAYTER
EDW. CHALON — M. ALOPHE
FABBI — FERDINAND GAILLARD — GEORGES RÉCIPON — MAURICE ORANGE
E.-G. GRANDJEAN
GEORGES CLAIRIN — FRANÇOIS SCHOMMER — V. LOISEAU

LES

LETTRES ET LES ARTS

SŒUR  ROSALIE

Il reste de cette planche un certain nombre d'épreuves d'artiste, qui se trouvent chez MM. Boussod, Valadon et Cie, au prix de CENT FRANCS.

LES

LETTRES ET LES ARTS

REVUE ILLUSTRÉE

DEUXIÈME ANNÉE — TOME DEUXIÈME



PARIS	NEW-YORK
MAISON GOUPIL ET Cie,	CHARLES SCRIBNER'S SONS
BOUSSOD, VALADON ET Cie, SUCCrs	743-745, BROADWAY

1887



LE PIEUX AHMED

RÉCIT DE L'INDE MUSULMANE

I

En ce temps-là Aureng-Zeyb, prince musulman, régnait sur l'Inde, de la mer d'Arabie au golfe du Bengale, de Ceylan aux Himalayas. Il s'était fait proclamer empereur à Delhi. Tout lui avait réussi et son gouvernement était paisible.

Chaque matin un cortège nombreux entourait l'éléphant qui le menait à la mosquée rouge. Aureng-Zeyb montait gravement les quarante marches qui conduisaient à la cour intérieure, et appuyant son front sur la dalle blanche encadrée de noir, il se prosternait.

Étant ainsi prosterné, il méditait sur tout ce qu'il avait entrepris d'ambitieux et de criminel. — Et il disait :

— J'ai fait couper la tête à l'aîné de mes frères et poignarder le second; le troisième se meurt, abandonné par ses soldats, dans les marécages du royaume

d'Arkaen. Quant à mon père Chah-Jehan, je le tiens enfermé dans le fort d'Agra où des femmes, par mes ordres, achèvent de le rendre imbécile. Tout m'a réussi et mon gouvernement est paisible. Si j'avais suivi les préceptes, aurais-je la puissance que j'ai? N'est-ce pas en usant de la vue, de l'ouïe et de l'intelligence que je me suis rendu vainqueur? Les préceptes n'eussent fait qu'obscurcir ma vue, me perdre l'ouïe et troubler mon intelligence. L'esprit de Dieu est contraire à l'esprit de l'homme supérieur en ce qu'il détruit ses forces pour agir et le rend inerte en face des événements. Pour un guerrier et un administrateur, chaque texte est comme un lien qui enchaîne ses actions!

Pendant qu'il songeait de la sorte, la fraîcheur de la dalle sur laquelle son front était appuyé se communiquait agréablement à tout son être, et il s'en réjouissait.

Il demeura longtemps ainsi prosterné, tandis qu'autour de lui, ses ministres, ses astrologues, ses médecins, prosternés de même, se disaient que la foi d'Aureng-Zeyb était grande.

Cependant au moment où il se releva, un de ses genoux fléchit, et sa tête en retombant alla donner légèrement contre la dalle. — Et il se dit :

— Ceci n'est rien et ne signifie rien. Pourtant, si le choc eût été plus rude, qu'en eût-il été de la mince enveloppe qui contient mes pensées? Cette pierre est plus dure que mon crâne; il eût suffi d'un heurt plus fort pour que ma cervelle jaillisse; elle se serait répandue sur le sol en bouillie comme la soupe au riz d'un pauvre homme; un chien, la nuit, en serait venu laper les restes, et ces restes se seraient mélangés aux ordures de son estomac.

Aureng-Zeyb se releva.

Si le remords était incapable d'entrer dans son cœur, une certaine inquiétude pourtant succédait à la confiance qu'il avait en sa toute-puissance.

Songeant alors que tout à l'heure il venait de prendre Dieu pour objet d'une parabole, ce texte lui revint à la mémoire :

« Ne prenez pas Dieu pour objet de vos paraboles. Dieu sait tout et vous ne savez rien. »

Et il se le répétait encore en descendant les quarante marches qui

conduisent à la mosquée, lorsqu'un des jeunes officiers de sa cour, des plus braves et des mieux instruits dans la religion, attira sa vue.

Ahmed avait une grande réputation parmi ses compagnons. Il était riche, beau et pieux. Sa taille bien élancée faisait valoir les étoffes qu'il portait; sa barbe en pointe allongeait l'ovale de son mâle visage, et ses yeux étaient inspirés et respectueux.

Quoiqu'il ne pratiquât point rigoureusement les préceptes, Aureng-Zeyb avait une grande connaissance des écritures. Il mettait même un grand amour-propre dans cette connaissance littérale.

— D'où est tiré ce verset? demanda-t-il à Ahmed en le lui répétant tout à coup au bas des marches où il le joignit.

Sans se troubler, Ahmed répondit après avoir porté la main de son cœur à son front et à sa bouche :

— Ce verset (que la paix de Dieu soit sur toi!) est le soixante-seizième du livre de la Bible, donné, à la Mecque, par le prophète, au nom du Dieu clément, pour son peuple.

Satisfait de cette réponse, Aureng-Zeyb ordonna à Ahmed de monter avec lui sur l'éléphant qui devait le ramener au palais.

Et pendant la route, sans faire attention au peuple agenouillé sur son passage, Aureng-Zeyb reprit :

— Ahmed (que la paix de Dieu soit sur toi!) puisque tu parais si instruit des écritures, dis-moi ceux qui entreront au paradis? Seront-ce les soldats morts pour moi sur le champ de bataille ou seront-ce mes ennemis?

Ahmed répondit :

— Prince, Mohamed a dit : « Il en est qui se battent par zèle pour la religion, d'autres pour témoigner leur valeur, d'autres pour déployer leurs talents militaires. Entre tous, ceux-là entreront au paradis qui se battent pour Dieu. »

— Penses-tu donc que je me sois seulement battu pour témoigner ma valeur et déployer mes talents militaires? Réponds-moi sans crainte.

— Toi seul, prince, peux répondre à ta question.

— Et toi, Ahmed, en te battant courageusement pour moi, t'es-tu aussi battu pour Dieu?

— En me battant pour toi, qui es supérieur aux autres rois, je me suis aussi battu pour Dieu, qui est supérieur aux divinités malfaisantes. Les armées de tes frères étaient plus remplies que la tienne d'Hindous idolâtres qui, à côté de Dieu, placent d'autres divinités. Tu célèbres les louanges de ton Seigneur, et tu es avec ceux qui se prosternent devant l'invisible.

— Tu crois que Dieu est Dieu ?

— Je crois cela.

— Et que Mohamed est l'apôtre véritable ?

— Je crois cela.

— Et que faut-il croire encore ?

— Que Dieu punira ceux qui scindent le Koran en parties, prennent ceci et laissent cela, ceux qui interprètent la Loi et ne suivent pas exactement toutes les prescriptions.

Après un moment de silence, Aureng-Zeyb reprit sur un ton insinuant :

— Le Koran défend au vrai croyant de faire usage des liqueurs enivrantes. N'as-tu jamais bu de liqueurs enivrantes ?

— Non seulement je n'ai jamais bu de liqueurs enivrantes, mais je n'ai jamais reçu ou payé intérêt pour argent prêté. Je fais la prière cinq fois par jour et n'ai jamais manqué aux trente jours de jeûne annuel. Je donne en aumônes la quarantième partie de mon revenu, et je n'ai jamais laissé un mort sans prières. Tout cela est prescrit.

— Tu crois à la vie future ?

— Celui qui ne croit pas à la vie future cherche la comparaison dans tout ce qui est mauvais. Assimile Dieu à tout ce qu'il y a de plus élevé. Il est sage, le Puissant. Il est plus fort que toutes les divinités mensongères.

Ces paroles agitèrent Aureng-Zeyb.

Rentré dans son palais, il s'enferma seul dans un kiosque de marbre blanc d'où il avait une grande vue sur la campagne.

Le soleil resplendissait dans le ciel et la Jumna roulait avec force son large courant autour d'îles plantées de palmiers et de manguiers, que des oiseaux bleus, verts et rouges emplissaient d'étincelles. On eût dit un feu d'artifice tiré en plein jour.

La couleur des oiseaux, la splendeur du ciel et la beauté des eaux réconfortèrent l'âme d'Aureng-Zeyb. — Et il se dit :

— S'il est vrai que Dieu m'ait créé comme il a créé ce soleil et ces oiseaux, s'il est vrai qu'il m'ait favorisé de la distribution de ses dons, s'il est vrai qu'il ait choisi pour moi des épouses dans ma race, si c'est lui qui me nourrit de mets délicieux, si enfin c'est lui qui réjouit mes yeux par tout ce que je possède et a contribué à la défaite de mes ennemis, il serait juste que je ne sois pas ingrat envers ses bienfaits..... Mais si c'est à mon ouïe, à ma vue et à mon intelligence que je dois tout, combien ne serait-il point inconséquent de rendre hommage? — A quoi a-t-il servi à mes frères de suivre toutes les prescriptions? Quel avantage mon père Chah-Jehan a-t-il eu à bâtir la mosquée d'où je viens, et de s'être procuré à grands frais un poil de la barbe du prophète?

La nuit le surprit dans ses méditations.

Pendant son repas du soir, des musiciens vinrent jouer; mais le son mélodieux des instruments ne parvint pas à le tirer de ses pensées.

Il continua à raisonner ainsi :

— Le jeune Ahmed est pieux; mais si sa piété allait le rendre clairvoyant? S'il venait à juger mes actes publics et pénétrer jusqu'au fond de mes pensées intimes? Si, avec la familiarité que je lui ai permise, il me disait : « Puisque tu as daigné me consulter, Aureng-Zeyb, sache que tu ne dois pas poursuivre ce que tu ne connais pas. L'ouïe, la vue, le cœur, on t'en demandera compte; on te demandera compte de tout. » Et s'il ajoute, car je sais par cœur les textes aussi bien que lui : « Ne marche donc pas orgueilleusement sur la terre, Aureng-Zeyb; tu ne saurais ni la fendre en deux, ni égaler la hauteur des Himalayas; tout cela est mauvais et abominable devant Dieu. » S'il me disait cela, ne serais-je pas obligé de m'irriter contre lui? Il vaut mieux qu'Ahmed n'ait pas la tentation de me dire cela et que je n'aie pas non plus la tentation de m'irriter.

Et il résolut d'éloigner Ahmed de sa cour.

Sur l'heure il le fit venir et lui donna une lettre secrète pour le gouvernement du Dekan.

Et il ajouta, en lui remettant le parchemin enveloppé d'une étoffe de soie brodée de perles :

— Le chemin est long et périlleux pour aller dans le sud de l'empire où je te commande d'aller. Les Hindous idolâtres seront nombreux sur ta route.

Ahmed répondit :

— Ils adorent des divinités à côté de Dieu, bien que Dieu ne leur ait envoyé aucune preuve à l'appui de ce culte ; mais les impies n'auront aucun protecteur.

— Que Dieu donc te protège.

Et Aureng-Zeyb le congédia.

II

Dans une pauvre cabane de bambous plantée dans la jungle déserte, dix Hindous idolâtres, vêtus comme des rois, de fine mousseline blanche brodée d'or, étaient réunis.

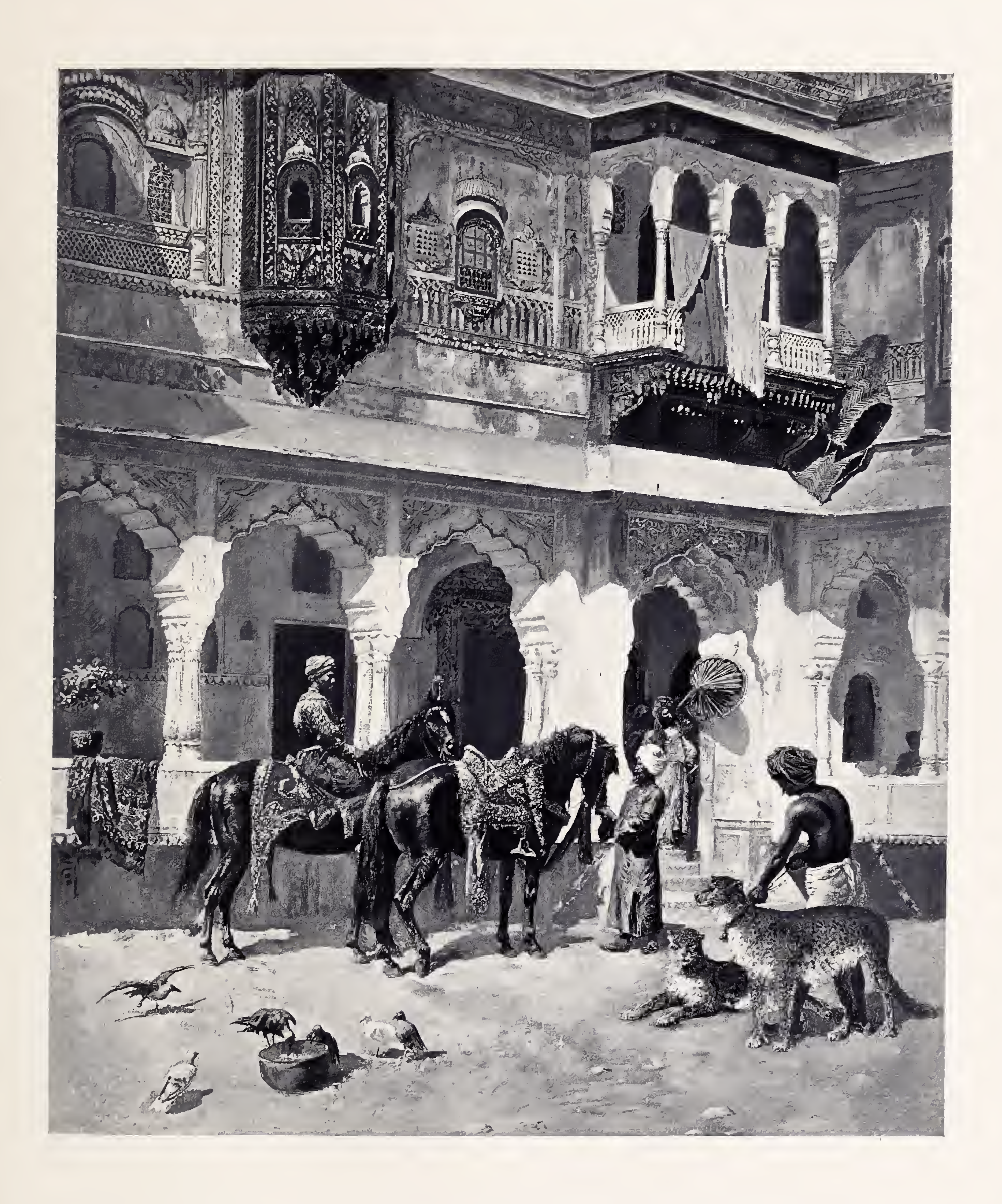
Le premier venait de Lahore, le second de Surate, le troisième d'Arkate, le quatrième de Meiruth, le cinquième de Bénarès, le sixième de Pathna, le septième d'Hayderabad, le huitième de Baroda, le neuvième de Jeypour, — et le dixième, qui se nommait Lal-Sinnh, arrivait de Dehli.

En sortant le matin de Dehli, Lal-Sinnh avait rencontré sur sa route Ahmed, le messager du tout-puissant Aureng-Zeyb.

Lal-Sinnh avait pris la parole et il disait à ses compagnons :

— Ce matin, Ahmed est sorti avec moi par la porte du Sud. Il couche ce soir dans un village peu distant de l'endroit où nous sommes. Il monte un cheval persan qu'il nourrit de boulettes de viande et de miel. Sa bête est superbement harnachée ; ses armes sont ornées de pierreries, et le parchemin qu'il porte sous ses vêtements est placé dans une riche enveloppe de soie et de perles. Sa contenance est noble ; ses narines s'enflent et ses yeux lancent des éclairs ; mais il n'a emmené avec lui que deux serviteurs, un cuisinier, pour la préparation de sa nourriture, et un palefrenier, pour son cheval.

Alors le chef de la bande, dont la barbe et les sourcils étaient vénérables et les yeux doux comme de petits étangs sous bois, répondit :



— Tes paroles sont excellentes, Lal-Sinnh ; je comprends la hâte que tu as eue à nous donner des renseignements sur l'homme que tu nous offres. Mais tu es jeune, Lal-Sinnh, et la bonne volonté t'emporte. Attends que ton initiation soit consommée avant de rien concevoir pour le bien de notre sainte entreprise. Réponds d'abord à mes questions et montre-toi instruit afin de tomber comme une balle et non pas comme tombe une boule d'argile.

Lal-Sinnh inclina la tête avec soumission et prêta une oreille attentive.

Le chef reprit :

— As-tu pris le bain sacré ? Le bain est la purification.

— J'ai pris le bain sacré et je ne me suis présenté parmi vous en ce lieu choisi qu'après m'être vêtu d'habits neufs ainsi qu'il m'a été ordonné.

— Puisque tu vas être parmi nous, dis-moi qui nous sommes.

— Les prêtres de Kali, la déesse sanglante, principe supérieur du mal, qui depuis l'origine des temps lutte heureusement contre le principe créateur.

— Quelle est la mission royale ?

— La mission royale est d'offrir des victimes à Kali qui a institué l'ordre et a révélé aux Thugs l'art d'étrangler.

— Que viens-tu demander ?

— Je viens demander l'association, afin de participer aux avantages en récompense de mes services. Qu'un mortel parvienne à subjuguer les autres hommes, il n'y arrive qu'en se réunissant à quelques-uns.

— Suis ceux qui savent.

Tous sortirent de la cabane.

Les mille rayons de la lune illuminaient la jungle, les vêtements blancs des dix hommes semblaient s'élever de la terre comme des vapeurs, et dans les buissons d'épines et les herbes les broderies d'or brillaient comme des mouches à feu.

Le chef des Thugs tourna sa face vers le ciel et invoqua la déesse secourable :

— Kali, Kali, révèle par un signe certain que tu acceptes le nouveau-venu, montre que tu lui donnes ta protection.

Un chacal aboya neuf fois dans la nuit. Il y eut un moment de grand silence. Enfin le chacal aboya une dixième fois.

Les dix hommes rentrèrent alors dans la chambre de réunion.

Et le chef dit à Lal-Sinnh :

— Prends maintenant dans tes mains l'axe de fer, symbole de l'association, et jure que, pour te procurer de riches victimes, tu n'emploieras jamais la violence ouverte, que tout meurtre sera commis par toi à l'aide de la ruse seule et sans autre arme que les fils du lin qui étranglent.

Lal-Sinnh répéta le serment. — Et le chef reprit :

— Sache que pour mettre à mort l'homme que tu as désigné, tu trouveras partout à ton service des espions, hommes et femmes, et aux endroits marqués des fossoyeurs experts qui, de génération en génération, ont l'art de creuser des fosses introuvables.

Le lendemain aux premiers rayons du soleil, Lal-Sinnh avait rejoint le pieux Ahmed, qui continuait sa route accompagné des deux serviteurs.

Lal-Sinnh s'était donné l'apparence d'un pèlerin sordide. Au lieu des beaux vêtements de mousseline qu'il portait cette nuit dans la jungle, il apparaissait à moitié nu et les membres couverts de poussière. D'une main il tenait un tesson de pot pour recueillir les aumônes, et de l'autre main une baguette d'épines.

D'autres pèlerins le suivaient.

D'un geste humble, Lal-Sinnh aborda le cuisinier d'Ahmed ; et tout en courant pour se mettre au pas du cheval que montait le cuisinier, il lui disait en suppliant :

— Le serviteur d'un grand participe de sa grandeur. Permets à de pauvres pèlerins de te suivre. Les chemins ne sont pas sûrs, prends-nous sous ta protection.

Le cuisinier roula des yeux farouches et remua les lèvres en signe de dégoût.

Lal-Sinnh s'adressa alors au palefrenier et renouvela encore plus humblement sa prière.

Loin d'être plus favorable à sa demande, le palefrenier poussa son cheval sur lui en vociférant :

— Ne mêle pas ton ombre à la mienne, chien immonde, vil adorateur d'un dieu à plusieurs têtes !

Quand Lal-Sinnh se fut relevé, il courut en avant et s'adressant à Ahmed lui-même :

— Grand seigneur, dit-il en courbant son front jusqu'à terre, le maître sera moins dur aux pauvres gens que ses serviteurs ; tu nous permettras sans doute de nous mettre sous ta protection jusqu'à Bénarès, où nous allons laver nos péchés dans le Gange. Écoute des hommes pauvres et misérables qui ne veulent pas nuire. Nous serons autour de toi comme des fourmis à l'ombre d'un pipal sacré.

Ahmed répondit :

— Il ne m'est pas permis de protéger ceux dont la pensée offense Dieu. Vous troubleriez mes prières par vos sifflements et vos battements de mains. Mais il ne m'est pas défendu de pourvoir à votre subsistance.

Le bienfaisant Ahmed fit décharger un des buffles et distribuer aux pèlerins la quarantième partie du grain qu'il portait.

Le grain donné fut mis en tas sur la route, et pendant que Lal-Sinnh et ses compagnons se le partageaient :

— Maintenant ne reparaissez plus, dit Ahmed. — Et il s'éloigna.

Le lendemain soir Ahmed arriva à Balampour.

Le gouverneur de la ville, qui était un Hindou Mahratte, lui donna une fête comme il convenait de faire pour le messager d'Aureng-Zeyb.

La cour du palais du gouverneur était illuminée au moyen de deux mille torches de résine tenues par mille serviteurs. De chaque côté de la porte d'entrée, douze éléphants rangés en bataille portaient sur leur dos des chaudrons de cuivre où brûlait de l'huile de naphte. Les flammes vertes, en s'élevant, dépassaient les murs de l'enceinte.

Lorsque Ahmed entra, les éléphants, obéissant aux *mahouts,* levèrent ensemble leurs trompes, et le bruit des timbales se mêla aux acclamations. Le gouverneur toucha l'étrier d'Ahmed qui mit pied à terre et fut introduit dans la salle de réception.

Après avoir mangé quelques sucreries qu'on lui présenta sur des plateaux

d'argent, et bu dans un gobelet d'or une gorgée d'eau pure, Ahmed s'assit sur le trône d'honneur ; deux paons d'orfèvrerie formaient le pied de ce trône royal.

Dès qu'Ahmed eut incliné la tête, les bayadères commencèrent leurs danses gracieuses.

Elles étaient amenées devant Ahmed par le chef des musiciens qui n'était autre encore que Lal-Sinnh, mais si bien déguisé de vêtement et de visage qu'il était impossible de reconnaître en lui le pèlerin poudreux de la veille.

Du geste et de la voix, Lal-Sinnh excitait les brunes danseuses. — Il disait :

— Le messager du tout-puissant Aureng-Zeyb vous écoute et vous regarde; charmez ses oreilles et ses yeux. Il est le fil et vous êtes les perles du collier.

En disant cela il renforçait la mesure en frappant sur les deux petits tambours attachés à sa ceinture, pendant que les autres musiciens, accroupis en rond, soufflaient dans des hautbois ou promenaient l'archet sur leurs *paons* à vingt-deux cordes.

Et les danseuses formaient des groupes harmonieux.

Leurs reins nus se voyaient dans l'entre-bâillement ménagé à dessein entre leurs vestes brodées et leurs jupes de toile nuancées. Leur taille ainsi semblait sourire. Leurs lèvres rouges aussi souriaient. Leurs yeux et leurs gestes invitaient au plaisir. Leurs petits pieds chargés de bagues frappaient souvent le sol par saccades impatientes.

Qui n'eût voulu suivre leurs jolis pieds jusqu'à l'endroit où ils eussent entraîné l'amant séduit ? Qui n'eût vraiment souhaité se laisser guider par eux ?

La plus belle perle du collier — qui se nommait Parvati, du nom même de la déesse de l'amour — s'avança. — Lal-Sinnh lui dit :

— Pour Ahmed, le messager du tout-puissant Aureng-Zeyb, chante ta plus jolie chanson.

Et Parvati chanta :

« Une femme gracieuse est debout à une fenêtre de sa maison : elle est « revêtue d'une robe bleue bordée d'une frange de perles.



« Ses joues vermeilles sont pareilles au fruit du *brinb;* son nez, d'une « forme parfaite, est orné de l'anneau nommé *beçar*.

« Une femme gracieuse est debout.

« Les noires et nombreuses tresses de ses cheveux, pareilles à des ser- « pents, se détachent de sa tête et l'entourent de leurs sinuosités.

« Elle a eu soin de teindre d'un noir collyre le bord de ses yeux pour en « relever la beauté. Comment le voyageur qui passe dans la rue où est située « cette fenêtre du harem, n'admirera-t-il pas cet étonnant spectacle ?

« Une femme gracieuse est debout. »

Sur l'ordre de Lal-Sinnh, Parvati s'approcha ensuite d'Ahmed et le regarda d'un air suppliant.

Ahmed, charmé, lui sourit avec indulgence, mais il se contenta de sourire et ne donna pas le signe d'assentiment.

Ce sourire ne fit qu'encourager Parvati.

Et elle lui dit en montrant sa robe qui était blanche :

— Seigneur, je suis comme l'oiseau des étangs où se plante le riz, et qui, en ouvrant ses ailes blanches, découvre un corps brun aux yeux surpris.

Ahmed sourit de nouveau, mais — au grand désespoir de Lal-Sinnh qui voulait sa perte — le jeune officier se souvint des versets nombreux où le prophète défend au croyant de connaître d'autres femmes que celles de sa race.

III

Le troisième jour, Ahmed quitta Balampour.

Il marchait au pas de son cheval dans la plaine déserte. Il ne voyait devant lui que le ciel et la terre qui, à l'horizon, se confondaient en un prolongement infini. Le soleil éclatant dans le ciel brûlait la peau des hommes, le poil des animaux et les pointes des herbes. La silhouette d'un seul palmier se dressait sur le firmament. Ahmed pensait qu'une source devait être au pied de cet arbre, et qu'à l'ombre des palmes il serait bon de se reposer après avoir bu à la source et s'y être baigné.

Il marchait ainsi, lorsqu'un bruit de querelle lui fit détourner la tête.

Il arrêta son cheval et demanda : — Qu'y a-t-il ?

Ses deux serviteurs s'injuriaient en faisant remonter l'injure jusqu'à leur descendance féminine la plus reculée.

— Mes trois oncles ont tous été tes beaux-pères, fils de mule, criait le cuisinier en écumant de rage.

— Et qui ne sait, chien vil, que tu as le genre humain pour beau-frère, riposta le palefrenier en prenant son chasse-mouches par les crins afin de frapper son adversaire avec le manche.

Tous deux étaient excités par l'eau-de-vie de sucre noir que Lal-Sinnh leur avait fait boire à dessein avant de partir.

Ils allaient en venir aux coups lorsque Ahmed intervint. — Et d'une voix sévère :

— Vous avez bu des liqueurs enivrantes, pourceaux immondes, leur dit-il.

Le palefrenier et le cuisinier essayèrent d'abord de nier; mais la terreur que leur inspirait la sagesse de leur maître, s'ajoutant à la force du soleil qui tombait sur leur tête alourdie, fit qu'ils roulèrent à bas de cheval dans la poussière du chemin.

Ahmed les y laissa et se détourna de ces serviteurs avec mépris. Puis il s'occupa lui-même de pousser devant lui les ânes et les buffles de charge, songeant qu'il n'est pas si vulgaire travail qui ne plaise à Dieu.

Il poursuivit donc seul son chemin dans la plaine infinie qui s'étendait devant lui — et il y disparut bientôt comme un oiseau sur la surface de la mer.

. . . .

Pendant quelque temps on n'eut plus de nouvelles du pieux Ahmed.

Qu'était devenu le messager du tout-puissant Aureng-Zeyb? Les gouverneurs des villes par où il devait passer ne savaient que répondre. Ils n'avaient pas vu Ahmed. Ils n'avaient pas entendu parler de lui.

Les dernières nouvelles qu'on avait d'Ahmed furent celles que donna le rajah de Balampour, mandé à Delhi pour rendre compte de sa conduite.

Le Rajah ne put donner aucun éclaircissement sur la disparition d'Ahmed. Seulement il amenait avec lui les deux serviteurs qu'il avait fait rechercher.

Le cuisinier fut si bien terrifié par les interrogations d'Aureng-Zeyb qu'il mourut sur place. Son corps fut jeté aux chiens.

Quant au palefrenier, qui était d'un naturel plus courageux, il répondit à Aureng-Zeyb, qu'il se faisait fort de retrouver le corps de son maître, puisqu'il était probable qu'il avait péri, mais qu'il fallait lui en donner le temps et les moyens.

Aureng-Zeyb, se promenant avec agitation dans la salle qu'il s'était réservée dans le petit kiosque de marbre blanc, lui dit :

— Va donc, et répare par ton zèle le lâche abandon que tu as fait de ton maître ; mais tremble si tu ne me rapportes pas de nouvelles.

Le palefrenier connaissait les armes et toutes les pièces du vêtement de son maître ; il les eût distinguées entre mille. Il pensa bien que ceux qui avaient tué Ahmed s'étaient enrichis de ses dépouilles et qu'ils avaient dû les vendre.

Il entreprit donc de visiter lui-même les bazars de Delhi, tandis qu'il faisait envoyer des émissaires dans toutes les villes de l'Inde avec le signalement exact des armes et des vêtements de son maître.

A Lahore les émissaires trouvèrent le turban d'Ahmed, à Surate, son sabre, à Arkate, ses éperons, à Meiruth, son vêtement de dessus, à Bénarès, son vêtement de dessous, à Pathna, son carquois, à Hayderabad, ses amulettes, à Baroda, sa tente, à Jeypour, l'enveloppe de soie qui contenait la lettre — et le palefrenier reconnut, aux six rubis qui en surmontaient la poignée, le poignard d'Ahmed chez un orfèvre à Delhi même.

L'orfèvre fut saisi ; et sous menace de mort il avoua qu'il tenait ce poignard d'un certain Hindou, riche autant qu'honnête, qui se nommait Lal-Sinnh.

Lal-Sinnh et ses compagnons furent pris et amenés devant Aureng-Zeyb, qui leur accorda la vie sauve s'ils disaient toute la vérité.

Et, au nom de ses neuf compagnons, Lal-Sinnh prit la parole :

— Grand Prince, je dirai donc la vérité, commença-t-il, puisque tu nous promets la vie.

Aureng-Zeyb approuva de la tête.

Et Lal-Sinnh reprit :

— Voici. Ahmed était à trois jours de marche de Delhi. Il était seul dans la plaine déserte qui s'étend au sud de Balampour. Un palmier était sur la

route qu'il devait suivre. Lorsqu'il arriva au pied de l'arbre il se trouva en présence de dix musulmans qui pleuraient d'une façon lamentable sur le corps d'un de leurs compagnons mort au bord du chemin. Ces pauvres gens lui dirent qu'ils étaient soldats d'Aureng-Zeyb et qu'ils s'en revenaient à Lacknau pour revoir leurs femmes et leurs enfants après une longue absence. Leur compagnon, la joie et l'espoir de sa famille, avait succombé aux fatigues du voyage. Ils avaient déposé son corps dans la fosse béante ouverte par leurs mains; mais, pauvres gens illettrés qu'ils étaient, aucun d'eux n'avait l'intelligence de lire les prières du Koran. — « Si tu veux, dis-je alors à Ahmed, si tu veux rendre ce dernier hommage à la mémoire du défunt, tu feras là un acte religieux dont il te sera tenu compte dans la vie future. »

Ahmed ne résista pas à cet appel fait à sa religion, continua Lal-Sinnh, et il descendit de cheval.

Le corps du défunt grand roi avait été placé dans la fosse de la manière prescrite par le Koran, la tête tournée vers la Mecque. Un tapis fut étendu devant Ahmed. Il ôta d'abord son carquois, puis son sabre et ses pistolets qu'il disposa au bord de la fosse. Une fois désarmé, il se lava la face, les pieds et les mains dans le bassin de cuivre que j'allai moi-même emplir à la source voisine, car il ne voulait pas dire les prières en état d'impureté.

Il se mit à genoux et commença à voix haute le service des morts. Deux compagnons du défunt — j'étais l'un de ces compagnons habiles dans l'art du déguisement — agenouillés et penchés sur la fosse, priaient en pleurant pendant que les huit autres se tenaient debout.

Soudain le lin qui étrangle fut jeté. Ahmed, inerte, est poussé dans la fosse. Sa tête est mise aux pieds de l'autre cadavre, conformément à nos rites. Selon le rite aussi, nous lui ouvrîmes le ventre a coups d'épieu, afin d'éviter qu'en se gonflant son corps puisse déterminer un soulèvement de terre révélateur.

Voilà! acheva Lal-Sinnh en s'inclinant jusqu'à terre.

Aureng-Zeyb lui demanda :

— Crois-tu qu'Ahmed, avant de commencer les prières, se soit douté que vous alliez le mettre à mort?

— Je le crois, répondit Lal-Sinnh, car il m'a regardé d'un air de doute en disant : « Certainement, et quoi qu'il puisse m'arriver, je ne dois pas laisser un mort sans prières. Tel est le précepte. »

Malgré la promesse qu'il avait faite, le prêtre musulman ordonna qu'après les avoir circoncis on mît à mort Lal-Sinnh et ses compagnons, parce que celui qui gouverne un grand État ne peut pas tenir parole à ses ennemis.

Puis, laissé à ses méditations, Aureng-Zeyb se dit, en considérant sa puissance incontestable :

— A quoi a-t-il servi à Ahmed d'être pieux ? Néanmoins il est avantageux pour moi que mes serviteurs croient aux choses auxquelles Ahmed a cru et soient nourris des textes qu'il a mis en pratique. On n'est ni Dieu ni Roi sans duper le monde et les hommes.

Pour propager l'exemple du pieux Ahmed, Aureng-Zeyb lui fit élever un tombeau magnifique revêtu de faïences bleues et d'inscriptions. Ce tombeau ruiné se voit encore aujourd'hui en dehors de Delhi, au sud de la ville.

C'est devant ce tombeau qu'un savant musulman me conta la légende que je viens de dire. Une tourterelle rose et un paon sauvage s'ébattaient sur les pierres du dôme écroulé.

ROBERT DE BONNIÈRES.

AUX AFFAIRES ÉTRANGÈRES (*)

III



ROIS mois s'étaient écoulés depuis le début de cette histoire. Dans le Bureau-adjoint des Services supplémentaires, le personnel était au complet, autour d'Arnaud G. de Bretteville, qui, d'un air préoccupé, rédigeait quelque lettre de correspondance privée.

— Mon cher Tayot-Charpin..., commença celui-ci d'une voix hésitante.

Tous les nez se levèrent avec un empressement attentif et étonné.

— ... Je vous ai prévenu, n'est-ce pas? continua l'attaché payé, que j'aurais besoin, aujourd'hui, de partir à trois heures un quart?

Le chef de bureau acquiesça par un signe de tête boudeur. Tous les nez s'abaissèrent, au bout des mines immédiatement renfrognées.

L'existence d'un conflit était manifeste au sein de la compagnie, où Bretteville paraissait être isolé dans une lutte contre les autres.

Sa physionomie défaite et soucieuse témoignait, du reste, d'un douloureux tourment, dans son état moral. Comme un œil morne maintenant, son monocle, dont le cordon pendait sur son gilet, semblait se conformer à ses tristes pensées; sa bouche demeurait, à présent, fermée, muette...

(*) Voir *Les Lettres et les Arts* du 1er mai 1887, tome II, page 121.

Une autre fois encore, l'attaché payé cessa pensivement d'écrire, et considéra le plafond. A la dérobée, il s'aperçut alors que ses collègues le regardaient en dessous. Il en fixa un, puis un autre, dont les yeux aussitôt gênés se détournèrent. Mal à l'aise autant, le cœur serré, les mains nerveuses, il se remit à faire courir sa plume.

Quelques phrases en sourdine, une ou deux syllabes sifflant parmi des mots chuchotés, achevèrent de le troubler jusqu'au fond de l'âme. Il se décida à devancer l'heure pour laquelle il avait annoncé son départ et murmura un à-revoir général, dans un petit salut embarrassé.

Dès qu'il eut refermé la porte, Saint-Arsène, qui avait feint d'être plongé dans l'étude d'un programme de courses, s'écria :

— Quelle figure il nous fait! Qu'est-ce qu'il lui a pris, depuis cinq semaines, à ne pas desserrer les dents?

Tayot-Charpin fit signe de se taire en indiquant, du doigt, que Bretteville pouvait être resté, dehors, à tendre l'oreille. Sur la pointe des pieds, il alla tourner sans bruit le pêne de la serrure, ouvrit brusquement la porte, se rassura en inspectant à droite et à gauche; et revenant, la bouche pleine de choses à dire :

— Ses nouvelles manières ont débuté par une scène qu'il m'a faite, à moi! à moi! « C'est vous qui êtes la cause de tout! » criait-il... Oh! mais là! une vraie scène, mes bons! J'ai vu le moment où j'allais être obligé de lui flanquer une gifle...

Des pas retentissaient dans le couloir. Chacun écouta venir et s'éloigner leur marche égale. Tayot-Charpin s'était tu.

— Il n'y a pas de danger, reprit-il avec suffisance : il est parti...

— Mais, objecta quelqu'un, qu'avait-il donc à vous reprocher?

Le commis principal se recueillit. Après quoi :

— Entre autres bêtises, il a prétendu que je l'avais compromis en potinant dans tout le ministère... Il avait peur, par exemple, que l'un ou l'autre de nos collègues se trouvât, un beau jour, en relations avec les Tourtelin...

— Tant pis! observa-t-on... Il n'avait qu'à la garder pour lui, son histoire!... C'est épatant, ces gens qui exigent, de l'indifférence d'autrui, la

discrétion qu'ils n'ont pas eue eux-mêmes, pour un secret qui importe à eux seuls!...

— Ah! voilà! continua Tayot-Charpin... Il a fait du sentiment. Les larmes aux yeux, il soutenait qu'il avait été trop bon; et s'il avait ainsi bavardé, ça n'avait été que pour nous faire plaisir, par camaraderie, entre amis seulement, sans que rien dût jamais transpirer en dehors du bureau...

Cabistrous intervint philosophiquement :

— Son système est idiot!... C'est de nous, au contraire, qu'il lui faudrait se méfier, s'il redoute quelque conséquence. Où les rivalités et les envies de nuire se développeraient-elles mieux qu'ici, entre personnes d'une fréquentation quotidienne?...

Un tolle protesta contre cette nouvelle incartade de Cabistrous. Jamais, déclarait-on de toutes parts, on n'avait vu bureau plus uni! Qui se rappelait avoir été blessé d'un mot — ne fût-il que vif! — à propos du service? Ne se répartissait-on point la besogne avec le plus parfait esprit de justice, de courtoisie?... Et machinalement, chacun, cherchant dans ses souvenirs, cherchant aussi, du regard, sur les tables environnantes, quelques matériaux du labeur commun, n'y aperçut que des cartes, le damier, plusieurs annuaires, divers romans et un collier à chien dont Hector d'Albret maniait les grelots d'argent.

Celui-ci ne s'était pas encore mêlé à la discussion. Il restait enfermé, d'ordinaire, en lui-même, comme son caniche noir qui, ne jappant jamais, toujours couché aux pieds du maître, en avait pris l'hypocondrie, à la longue.

— Pardon, demanda-t-il avec sa noblesse mélancolique, où en est l'intrigue de Bretteville? Le dénouement en a-t-il été... celui qu'il désirait?...

— Justement, voici ce que nous ignorons! maugréa Saint-Arsène... Il nous a initiés à une foule de péripéties. Nous savions tous les tenants et aboutissants de la dame. C'était drôle comme de l'excellente comédie...

L'affaire était bien engagée... Et puis, au meilleur moment, crac!... Les révélations se sont arrêtées net... Du reste, je m'en moque après tout!...

... En effet, au lendemain de son dîner chez Tourtelin, le jeune Arnaud avait éprouvé un immense besoin de dégorger le fiel dont il y avait été abreuvé. Il avait, sans vergogne, dévoilé toutes les abominations de cet intérieur, insistant sur les effets grotesques, multipliant les citations comiques auxquels des rires approbateurs avaient répondu. Toutefois, lorsqu'il avait été amené à s'expliquer sur le bénéfice de ses avances amoureuses envers madame Tourtelin, il n'avait plus osé être sincère. Par amour-propre ou crainte de raillerie, et en contre-partie, il avait inventé des manifestations féminines de bon augure, des résultats préparatoires, tels que serrements de mains, mots à double entente, jeux de prunelles, etc...

— Probablement, ricana le baron Marin, des croupières auront été taillées, à notre ami, par un certain Popaul!...

... Cette allusion à un rival supposé provenait encore d'une vanité que Bretteville, en se faisant fort de vaincre toutes les difficultés, avait mise à les grossir. Et c'était ainsi que, de jour en jour, le soi-disant séducteur, harcelé de questions, honteux d'avouer l'état stagnant de son entreprise, avait échafaudé un récit de roman. Après les privautés permises, les hasards convenus de rencontres, ce fut le tour des rendez-vous putatifs... Les Services supplémentaires, remplacés dans leur néant, avaient fini par constituer un cabinet d'adultère consultant, qui rendait des diagnostics et auquel l'attaché payé, docilement, soumettait des cas imaginaires. Cela amusait sérieusement tout le monde... Or, subitement, les confidences avaient cessé...

— Mon avis, suggéra tout à coup Tayot-Charpin, c'est que Bretteville en est, hypocritement, arrivé à ses fins... Examinons l'enchaînement des faits : au début, notre collègue, dans son indépendance, était loquace, s'exprimant devant tout le bureau, mettant son plaisir à nous faire plaisir... Plus tard, dès que l'affaire a été engagée, il est devenu plus circonspect, plus sournois, égoïste. A peine s'il nous entretenait de son succès, les uns après les autres, dans le tuyau de l'oreille. Il embrouillait les incidents, les dates de jours... Voyons, est-ce vrai? Quelqu'un en a même fait la remarque...

Nul ne contredit Tayot-Charpin; mais ce qu'il représentait comme une duplicité devait plutôt résulter de ces manques de mémoire qui sont si fréquents chez les hâbleurs.

— Ainsi donc, poursuivit-il, la réserve de notre collègue augmentait simultanément avec les progrès affirmés de sa tactique. A un moment donné, nous devenons tous impuissants à lui soutirer un mot de plus sur son secret... sur *notre* secret! En même temps, il trahit par trop visiblement son regret de nous en avoir tant appris. Eh bien, ce moment-là a dû coïncider avec celui de la victoire définitive... Bretteville est, à cette heure, l'amant de madame Tourtelin!...

Cette dialectique impressionna d'autant plus l'auditoire, qu'elle émanait d'un homme auquel on reconnaissait qualité pour discourir sur un pareil chapitre. Ceux qui n'avaient point su personnellement raisonner de la sorte, ressentirent un dépit que les joies de la perspicacité triomphante épargnaient au commis principal. La plupart, jusque-là, s'étaient bornés à mal prendre l'attitude récente et contrainte de Bretteville, sans chercher autrement à se l'expliquer. Certains, même, s'étaient plu à y deviner les pressentiments d'une défaite. Mais, dès qu'il leur eut ainsi apparu que le silence de leur collègue devait être le fruit de son bonheur en maturité, l'animosité de tous prit une forme très pointue.

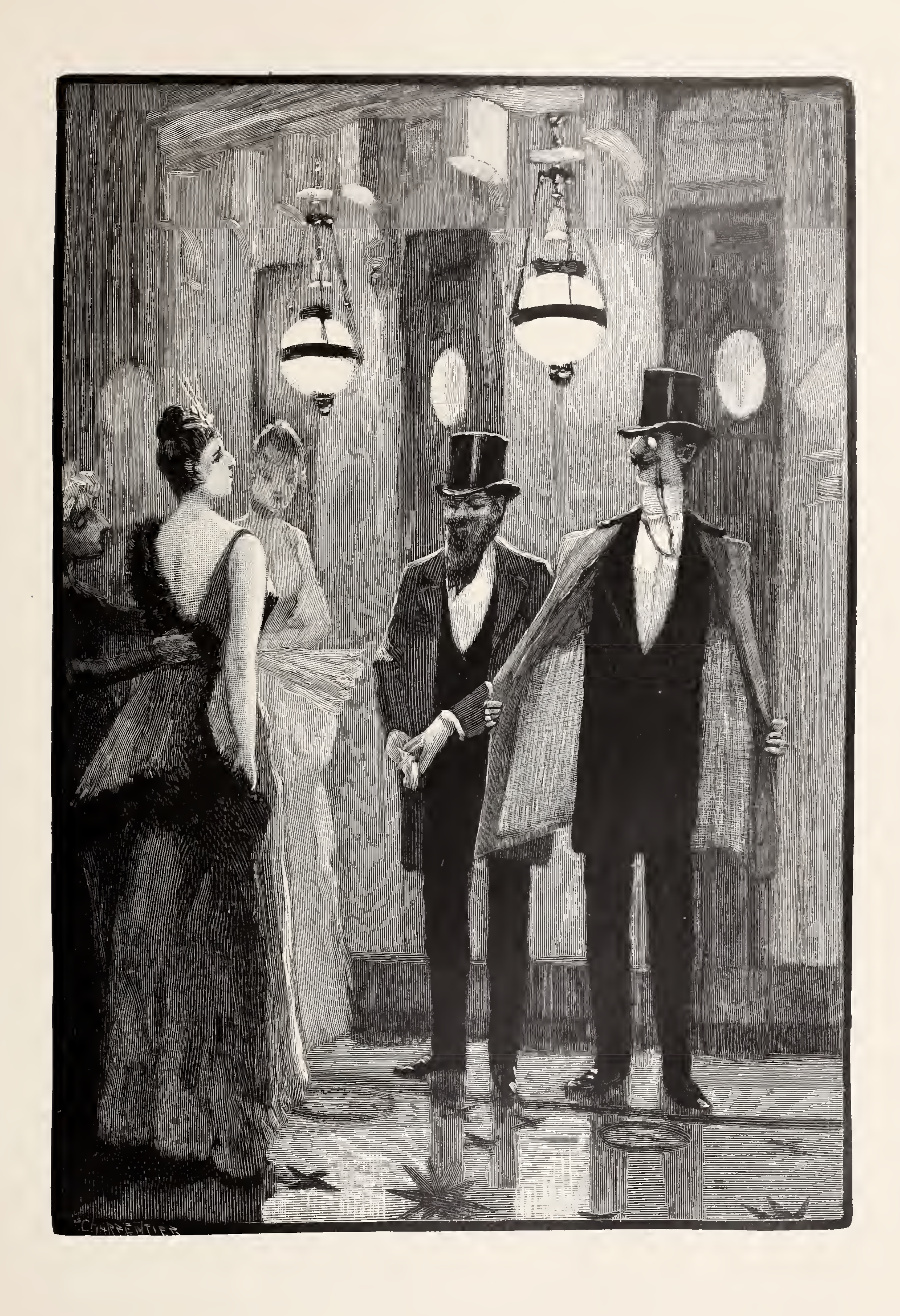
Tandis que l'assistance restait taciturne, Cabistrous émit une réflexion résumant si bien la pensée ambiante que, pour la première fois, il fut écouté avec faveur.

— Vrai! dit-il, madame Tourtelin a un drôle de goût!... S'amouracher de ce garçon-là!... Mais c'est qu'il est laid, Bretteville! très laid!...

Aucune protestation ne s'éleva dans ce bureau si uni. Seul, Tayot-Charpin, avec son indulgence pour celui qui devait être son inférieur perpétuel, esquissa une moue pouvant se traduire par : « — Bah! il n'est pas plus mal que tant d'autres!... »

Mais, presque aussitôt, le baron Marin, avec une gaîté communicative qui traça une ride à travers sa tache de vin, se prononça :

— Moi, Bretteville, je le trouve infect!



— Et c'est qu'il est aussi fort bête ! ajouta Cabistrous s'enhardissant.

Cette fois, Hector d'Albret lui-même approuva, dans un petit rire intérieur, entendu de son chien seul qui en redressa, avec étonnement, sa gueule aimante et inquiète.

— Voulez-vous mon opinion? murmura Saint-Arsène... Tenez, je flaire là-dessous quelque manigance de femme... des mobiles à elle qui nous échappent?...

Déjà Ruppowicz avait, à plusieurs reprises, ouvert la bouche, sans rien articuler. Personnellement, il avait bien une nouvelle à fournir; mais il était partagé, entre l'envie de faire parade de ses documents et celle de demeurer plus savant que ses collègues. L'hypothèse, qui venait d'être lancée, illumina son crâne obscur, et le détermina à parler :

— Je l'ai vue, madame Tourtelin, moi, avec Bretteville !

— Comment? se récria-t-on... Quand ça? Où donc?... Cachottier!...

On fit cercle autour de Ruppowicz.

— Mercredi dernier, à l'Opéra... Elle entrait dans une loge de côté... Le signalement, qui nous en a été cent fois donné, ne me permettait pas d'erreur... Il n'y a pas à chicaner, c'est une grande belle femme!...

— Elle a l'air de tout ce qu'on veut, n'est-ce pas? demanda Tayot-Charpin.

— Et Bretteville était là? fit un autre.

— Parbleu!... Je lui ai même serré la main au foyer. Ha! ha! ha! sa grimace!... Il se promenait avec le mari, dont la fameuse barbe faisait sensation. Avec des épaules carrées et des pieds tout petits qui, en marchant, semblent s'arc-bouter comme pour remuer quelque chose de lourd, le Tourtelin produisait l'effet d'un tonnelier endimanché...

— Sacrebleu, Bretteville a tort de s'afficher en pareille compagnie, cela peut déconsidérer la Carrière!... N'étaient-ils que tous les trois?

— Non. Il y avait, avec eux, une quatrième personne, jolie, sans diamants...

— Une jeune fille, alors?

— Certainement. A sa ressemblance même, je parierais que c'est la sœur cadette de madame Tourtelin et, pour ma part, je la préfère à son aînée...

On s'étonna que l'existence de mademoiselle Lucie Roquet n'eût jamais été l'objet de la moindre mention ; on eût mieux fait de s'aviser que les pires cynismes s'arrêtent parfois, s'inclinent et se taisent, devant cette grâce d'état que les jeunes filles ont.

— Voyons, voyons ! s'exclama de nouveau le baron Marin qui marquait une prédilection pour l'un des personnages de cette comédie bourgeoise, et Popaul ? Absent alors ? Il est donc dans le trente-sixième dessous ?...



— En effet, reprit Saint-Arsène goguenard, Ruppowicz n'a eu la veine qu'à demi : il a manqué le spectacle de toute la famille... Comment... le cousin Chose ? Machin ? n'était-il pas là ?... Vous savez bien : le mélomane qui a entendu Lablache ?...

— O ! o ! o ! o ! vocalisa-t-on en chœur.

Tous ricanèrent, après avoir parodié de la sorte l'imitation que Bretteville leur avait jadis servie. Et ils évoquèrent successivement le souvenir des Roquet, des tantes Maria, etc., dont les images divertissantes de loin leur avaient été rendues familières par des descriptions réitérées.

— Soit ! riposta Ruppowicz, je n'ai pu me régaler d'un tableau complet de la famille. Mais j'ai eu des dédommagements. Ce Tourtelin est un racoleur invraisemblable de types plus invraisemblables encore. Dans les couloirs, il s'entourait de rastaquouères phénoménaux ou les menait à la loge de sa femme, durant chaque entr'acte... Je me demandais, à leurs

teints, d'où ces gens-là sortaient? Si c'étaient des Boliviens ou des charbonniers?...

— Que peut machiner Tourtelin? insinua vaguement l'austère Hector d'Albret... A la place de Bretteville, je prendrais de la méfiance. Un homme sur lequel je n'aurais aucun renseignement... et qui m'aurait raccroché par hasard... Car il a raccroché Bretteville... C'est inquiétant, je le déclare...

Ruppowicz cligna des yeux :

— Voilà précisément ce que je ruminais, tout en lorgnant la belle madame Tourtelin et ses épaules nues, blanches, et lisses, nom d'un nom! lisses, comme ça...

Il chercha un point de comparaison, un procédé démonstratif qui ne se présenta point. Il dut se contenter de faire craquer l'ongle de son pouce contre une de ses dents; ce qui, selon toute apparence, n'avait aucun sens, quoique l'assistance en semblât satisfaite.

— A bien l'observer, continua-t-il, madame Tourtelin a, dans ses traits, des contractions singulières, par instants... On croirait qu'il lui passe des idées... de derrière la tête... Elle se montrait fort à son aise avec les moricauds que lui amenait son mari, et qu'elle présentait aussitôt à Bretteville... En un mot, j'étais très contrarié pour le ministère, que notre collègue fût fourvoyé là...

Depuis peu, les facultés psychologiques de Tayot-Charpin subissaient une pénible tension. En qualité de chef de service, l'esprit de ses responsabilités s'alarmait.

— Tout ça, s'écria-t-il un peu solennellement, c'est très, très, très fâcheux pour le bureau... Vous savez comme Bretteville est bavard? Bien!... Le sieur Tourtelin, après tout, pourrait être moins bête et plus canaille qu'il n'en a l'air? Si c'était un sale tripotier à la Bourse?... ou pire encore?...

Sans que le commis principal eût davantage développé sa pensée, Saint-Arsène ajouta :

— Le fait est, qu'avec les femmes, il faut toujours s'attendre à tout!

De part et d'autre, on s'était compris. Le soupçon que madame Tourtelin fût une espionne avait unanimement germé, sans que le mot eût été proféré.

Déjà, la plupart accueillaient volontiers cette supposition qui leur faisait envisager la bonne fortune de Bretteville, sous une couleur plus acceptable, moins irritante. Mais Tayot-Charpin ne tarda pas à modifier cette tendance, en insistant sur le sujet, avec ce goût malsain qu'on a souvent de se présager des malheurs, alors qu'on n'aurait qu'à se laisser doucement vivre.

— Ce manège-là, fit-il, aura peut-être pour nous les conséquences les plus graves !... Le couple Tourtelin n'aura point de peine à faire jaser cet imbécile de Bretteville. On lui surprendra les nouvelles, les renseignements confidentiels, les secrets politiques...

— Quoi ? Quels secrets ? interrompit Cabistrous dont l'accent tonna dans l'explosion de sa loyauté... Les vieilles dépêches qu'on donne à classer, ici comme dans les autres bureaux, pourraient, sans plus d'inconvénient, être distribuées par les rues, à l'instar des prospectus. C'est même moins intéressant... A la Direction des Archives, on ne nous laisserait seulement pas feuilleter les pièces de l'expédition du Mexique !... Tout ce qu'on pourra, à la rigueur, tirer de Bretteville, ce sera qu'il découvre et révèle où en est le rapatriement sollicité par quelque émigré indigent...

Cette grossière profession de foi, en même temps qu'elle irritait, fit dédaigneusement hausser toutes les épaules ; car, une fois de plus, elle attestait l'irrémédiable absence de Tradition, chez Cabistrous. Cette dernière, effectivement, est si rigoureuse dans ses lois qu'elle exige, même entre individus exclusivement de la Carrière discutant certaines choses sur la nature desquelles chacun est aussi édifié, qu'ils en parlent néanmoins avec mystère, comme si un profane était présent ou en situation d'entendre.

Et, en définitive, ces messieurs restèrent sur l'impression que cette aventure, dont ils avaient distrait les heures si lentes pour des fonctionnaires à s'écouler d'un émargement à un autre émargement, pouvait bien résulter des menées ténébreuses d'un pays quelconque, n'importe lequel, peut-être même non découvert encore. Nul ne se serait porté, en cas de nécessité, davantage garant de ce jugement que de celui qui attribuait à madame Tayot-Charpin les avancements de son conjoint. Mais pourtant le personnel des Services Supplémentaires se complaisait dans l'entretien de cette chimère,

dans la culture d'une de ces espèces de fleurs dont les bureaux seuls connaissent l'épanouissement local, sous le souffle intermittent du romanesque administratif.

*
* *

Non! le silence subit d'Arnaud, ni sa discrétion au moins tardive ne provenaient point d'une pudeur inspirée par le couronnement de son désir! Non! la pauvre et innocente madame Tourtelin n'avait rien d'une espionne, ni l'ambition, ni l'infamie, ni les talents, ni les nécessités!... Et les physionomies sombres, dont Ruppowicz lui avait reproché la fréquentation suspecte, n'appartenaient qu'à de loyaux entrepositaires de houille, à des concurrents affables de Gustave dans les produits chimiques, ou à des clients transatlantiques. Ce soir d'Opéra, dans cette loge, dont il devait être question, une lorgnette braquée sans prévention aurait pu découvrir, en effet, les indices d'une intrigue amoureuse.

Mais, c'était entre le front de mademoiselle Lucie Roquet, prompt aux rougeurs, et les yeux ardents d'Arnaud de Bretteville, qu'en étaient tendus tous les fils.

Eh bien, oui! Quoi?... En jouant avec le feu, le jeune diplomate s'était brûlé à une flamme, dont il n'avait point d'abord remarqué le voisinage, ni pu prévoir la rapidité à jaillir. L'accident lui était naturellement survenu, au cours des assiduités dont il s'était vanté, dans cette maison où l'avaient, à l'origine, conduit un instinct pervers de fat en disponibilité et les niaises stimulations d'une sorte de gageure.

En rencontrant constamment auprès d'une femme dont il convoitait bien la beauté, mais sans aucun élan particulier du cœur ni des sens, une autre femme, identiquement belle dans ses lignes vierges et plus jeunes, Arnaud devait arriver à reporter, même à son insu, par une influence fatale, une partie de son attention sur cette dernière.

D'autant que les deux héroïnes n'avaient point été longues à montrer une vigueur inégale, dans leur rivalité passive, dont ni l'une ni l'autre, d'ailleurs, ne soupçonnait les vicissitudes. Car, en admettant que madame Tourtelin fût

mal mariée à son gré, du moins elle était mariée ; et l'instinct d'une conquête mâle qui anime toutes les cervelles féminines était déjà, dans une large mesure, satisfait en la sienne. Mais sa sœur, au contraire, poussée par les innocents appétits de jeune fille sans pâture, apportait des qualités supérieures de zèle, dans une lutte inconsciente, qui, sous une forme bien spéciale, n'était encore que la lutte éternelle entre le prolétaire et le parvenu.

Par un hasard pour ainsi dire providentiel, les deux sœurs s'étaient presque toujours trouvées ensemble, lors des nombreuses visites de Bretteville, et seul le visage de mademoiselle Lucie avait acquis une expression de remarque, à l'égard de cette multiplicité dans les démarches. Qui devinait-elle en être le but? Que pensait la jeune fille?... Mystère!...

D'abord, Arnaud crut avoir trouvé un passe-temps ingénieux, en entamant une partie double. Mais bientôt il s'aperçut que, durant la conversation, ses yeux détournés de l'indifférente madame Tourtelin, allaient machinalement, à l'opposé du projet primitif, tout droit aux yeux de la sœur qui, attentive, empressée, témoignait en outre dans mille et un riens, mille et une délicatesses sur lesquelles planait la forme de la Tradition des diplomates, comme un génie hermaphrodite.

Et, à partir de cette époque, le type de femme, dont Bretteville remportait chaque fois la vision, sans être encore tout à fait celui de la cadette, n'était déjà plus qu'un portrait fort retouché de l'aînée, par des traits candides et neufs.

Désormais, grâce à une répulsion spontanée, l'abominable plaisanterie, les prétendues révélations, auxquelles il se prêtait, furent supprimées dans le bureau, au grand scandale des camarades.

Ensuite, ce fut exclusivement pour mademoiselle Lucie que l'attaché payé, sans oser se l'avouer, revint chez les Tourtelin. A ceux-ci, chaque semaine, il offrait des loges censément données par le ministre, avec l'arrière-pensée que le ménage emmènerait la jeune fille. Eux se gardèrent d'y manquer, sous l'inspiration d'une ruse loyale et bienfaisante; car, sans être de la Carrière, ni posséder la Tradition, du moins, ils avaient dans

leur jeu ce qui fait le plus souvent gagner : un but honnête, un plan normal, et l'observation de la règle établie par la loi et les mœurs publiques des sociétés.

Ce qui éclaira définitivement Bretteville sur l'état de son âme, ce fut la nouvelle rencontre qu'il fit, dans le salon de madame Tourtelin, de ce jeune professeur, M. Paul, Popaul, dont il avait au début suspecté le rôle, auprès de cette dernière. Cette fois et sans plus de fondement, il le considéra aussitôt comme un aspirant à la main de la jeune fille, et il se mit à le détester avec une énergie farouche, où il sentit toute la différence du sentiment actuel avec l'ancien. Il fut sur le point de prendre à part Tourtelin, afin de lui dire : « Rassure-moi vite!... Est-ce pour ta femme ou pour ta belle-sœur que cet homme est ici?... » Heureusement il se contint ; mais maintenant il était tout entier en proie à cette passion de propriété jalouse qu'on a pour les biens venant non indivis et vraiment à soi.

Conséquemment, la perspective du mariage lui apparut, comme une solution désirable et indiquée.

Le jeune homme orienta ses idées : l'approbation de ses parents, dont le rêve était d'avoir au plus tôt des petits-enfants à tripoter, lui sembla d'avance acquise. Quant à la situation pécuniaire de la future, il eut la réminiscence favorable d'un compte de fortune que M. Roquet avait dressé, après la première de leurs agapes communes et qui s'était logé, comme par prédestination, dans le cerveau du néophyte, alors bourrelé d'agacements.

De ces divers côtés, tout se présentait donc bien.

Soudain, Bretteville eut la sensation d'un fer rouge appliqué sur son cœur. Un vertige le fit vaciller. Les bavardages du Bureau-adjoint des Services supplémentaires, dans lesquels il s'était laissé gratuitement entraîner, avaient surgi dans sa mémoire. Comme autant de crimes, comme autant de fantômes, la série s'en déroula. Non seulement les atroces folies qu'il avait contées, mais aussi toutes celles que les autres avaient ajoutées, dû ajouter!... Remords terribles et impuissants!...

Après la période des consternations, l'amour bien réel d'Arnaud se surexcita devant cet obstacle moral et voulut se payer de mauvaises raisons...

Dieu merci! songeait-il, rien n'avait été dit de Lucie, rien, pas même son nom!... Bien! Soit! Mais ce qui avait été dit de sa famille, de tous les siens, ne rejaillissait-il point sur elle? Au milieu de tant de farces crottées, la jeune fille pouvait-elle être à l'abri des éclaboussures?... Hélas! hélas! était-il donc impossible de rattraper les paroles envolées?

Bretteville envisagea les chances de réparation qu'il courrait en confessant, aux collègues, ses mensonges de vanité, en niant ce qu'il avait affirmé, en s'humiliant, en implorant la confiance dans une histoire rétablie... Bah! A quoi bon, cette pénible tentative? On peut persuader la foi dans le mal à la place du bien; mais jamais le bien après le mal. Ces messieurs du bureau ne croiraient nullement à de pareilles dénégations, faites pour les besoins évidents d'une cause; ils en riraient, au moins entre eux...

Alors que devenir?...

Une ressource s'offrait pourtant à l'amoureux : se marier sans tapage, fuir le ridicule, voyager, cacher au loin son bonheur... En définitive, ses coupables agissements n'avaient compromis l'avenir que dans un cercle restreint. Le venin n'avait pas suinté en dehors des murs du Ministère. Ce procédé semblait parfait. Oui! seulement!... Seulement, il fallait démissionner! A cette pensée, l'attaché payé frémit dans tout son être. Quelque chose se révolta en lui, derrière sa nuque et au fond de ses entrailles, qui était intime et suggestif comme l'instinct de la conservation : cette force mystérieuse était celle de la Tradition...

D'ailleurs, reprenait-il en quête de prétextes, les parents de Lucie n'accepteraient pas un gendre sans profession. Et lorsqu'ils m'auront accordé leur fille, serais-je en droit de renoncer à une situation qui, peut-être, aura déterminé leur consentement?

Au cours de ces réflexions, cent fois renouvelées, Arnaud devint accessible à une préoccupation qui, mieux que toute autre, prouverait la transformation accomplie dans son caractère si artificiel, par une tendresse noble, un sentiment profond d'humanité véritable.

Pour la première fois de sa vie, il conçut un doute envers la suprématie de la Carrière, ce dogme, et la respectueuse estime dont elle pouvait être l'objet.

Il se demanda si les Roquet verraient, d'un bon œil, la candidature matrimoniale d'un homme dont la situation serait toujours précaire, à la merci d'un chef quelconque. Car, se disait-il, j'aurai beau atteindre n'importe quel grade, même arriver au poste d'ambassadeur, et là encore, j'aurai beau me faire tout petit sous mes cheveux blancs, mon sort n'en dépendra pas moins du caprice d'un seul individu. Qui sait si les parents de Lucie ne préféreront pas lui voir porter son choix sur le titulaire d'une position stable : un avoué, par exemple, ou même un négociant qui, au moins, est chez lui, et maître chez lui !...

L'enchaînement de ces controverses intérieures amena subitement Arnaud au point de s'apercevoir qu'il ne s'était pas encore inquiété des dispositions où mademoiselle Lucie fût à son égard. Son examen de conscience évolua aussitôt dans cette direction. Il reconstitua des faits, analysa des détails, et réussit à se convaincre que toutes les apparences étaient à son avantage. Mais ce n'étaient là que des apparences...

Enfin, n'y tenant plus, l'amoureux palpitant avait décidé de s'ouvrir, en toute simplicité, en toute sincérité, à son vieux copain Gustave Tourtelin, dont il était arrivé à dire : « C'est un bon garçon », conformément aux meilleurs termes qu'il eût employés, dans les meilleurs temps, en parlant de Saint-Arsène ou de Tayot-Charpin.

— Allons donc, avait fait l'autre, ce n'est pas dommage !... Depuis le premier jour, j'ai deviné ton plan... Tu te rappelles ? ma femme a dit tout de suite que tu avais l'air bon à entrer en ménage ?... Je suis bien content ! bien content ! ma vieille...

— Mais es-tu fondé à croire que mademoiselle Lucie ?...

— Ça ira comme sur des roulettes !

— Vraiment ? Tu me le jures ?... Pourtant, je voudrais bien... Tiens, madame Tourtelin, qui est si fine, si bonne !... Ne pourrait-elle interroger sa sœur ?... adroitement ?

Gustave regarda son ami, d'un air profondément astucieux. Il plongea dans les poches de son pantalon, selon un genre habituel, ses poings convulsifs qui firent tinter des pièces de monnaie ou des trousseaux de clefs ; et, partant d'un de ces énormes rires, inattendus, qu'il avait toujours sur lui :

— Viens demain, conclut-il, à quatre heures, chercher la réponse...



Il refusa de s'expliquer davantage. Arnaud, tout ému, lui donna une double poignée de mains, une de ces poignées de mains qui prétendent à la souveraine éloquence, et où il y a de tout : remerciements, exhortations, promesses, stimulations à en mériter de semblables encore. Bref, à peu près la même poignée de mains qu'il aurait octroyée à son ami, d'une façon régulière, s'il en eût, comme cela devait être d'abord, débauché la femme. Que voudrait-on ? Pour varier les expressions du langage manuel, chacun n'a que dix doigts à son service !

. . . .

C'était pour être exact à ce rendez-vous d'une importance capitale, que l'attaché payé avait demandé à son chef de bureau l'autorisation de sortir vers trois heures un quart. Et tandis que son départ anticipé était l'occasion, contre lui, des plus véhémentes récriminations, il poursuivait son chemin, le cœur battant bien fort.

Un écho de la tempête bureaucratique, à laquelle il n'assistait point, tourmentait cependant son esprit. Bien que les soucis divers de sa passion eussent, depuis quelque temps, atténué en s'y mêlant la cuisson qu'il éprouvait d'avoir trop parlé, Bretteville, au moment d'opérer une démarche décisive, sentait plus que jamais l'impossibilité morale d'entrer dans la famille Roquet-Tourtelin, sous le regard proche et moqueur de ses collègues. Et comme l'éventualité d'une démission était systématiquement écartée de tout examen, le jeune homme ne vit plus de salut que dans l'obtention d'un

poste à l'étranger, où, dès son mariage, il s'exilerait doucement avec sa petite femme.

A son arrivée chez Gustave, ce fut Lucie, seule dans le salon, qui le reçut, comme par un fait exprès. Immédiatement Arnaud flaira une malice de son ami.

— Madame votre sœur n'est pas là ? demanda-t-il... mademoiselle ?

— Elle s'est sauvée, fit en rougissant la jeune fille, juste à la minute, en entendant sonner ;... mais elle va revenir, certainement... elle est dans sa chambre... Je vais la chercher...

— Non, je vous en prie, mademoiselle !... Je vous en prie : restez !...

Lucie rougit encore davantage ; et ne sachant que faire de ses bras rondelets, elle les ploya de manière à se pincer du bout des doigts, les lobes de ses oreilles.

Arnaud devina que le beau-frère avait ménagé ce tête-à-tête pour permettre au soupirant de se déclarer et d'obtenir, en faveur de la demande en suspens, l'autorisation de la principale intéressée. Combien était-il changé pour ne pas délibérer, avant tout, sur la correction contestable de ce procédé ! Le fait est que son unique inquiétude fut de préjuger si Lucie avait été ou non informée de ce qui se préparait pour elle.

L'embarras de la jeune fille croissait, de seconde en seconde, dans ce silence, qui ne pesait pas moins sur son partenaire. Mais, comme il en était coutumier, Arnaud se perdait parmi les recherches de la phrase qui convînt à ce moment psychologique. Et jamais, autant que cette fois-là, il ne constata le néant de ses facultés d'à-propos. Lui qui, si souvent emballé dans ses rêves d'ambition, s'était vu, sans en sourciller, appelé aux plus hautes fonctions de la Carrière, et, plénipotentiaire précoce, réglant un débat de la paix ou de la guerre, tenant tête à un souverain majestueux, à un archichancelier hostile, lui, désormais, n'osait pas aborder le plus naturel des sujets, auprès d'une créature bienveillante et d'avance conciliée. L'âme de cette frêle jeune fille lui apparaissait plus redoutable et plus compliquée que l'Europe !

Tout ce que le diplomate trouva pour dire (l'heure présente ne lui suggé-

rant rien), ce fut dans les débris de ses pratiques anciennes en matière de conversation.

— Je viens de saluer le nonce, mademoiselle..., le cardinal Remora... Sa voiture arrivait au ministère à l'heure où j'en suis sorti...

Le détail, d'ailleurs, était exact. Chacun a sa spécialité pour les rencontres. Bretteville avait celle-là.

Au son de la première syllabe, les lèvres de Lucie avaient frémi. Par la suite, celle-ci s'était un peu remise.

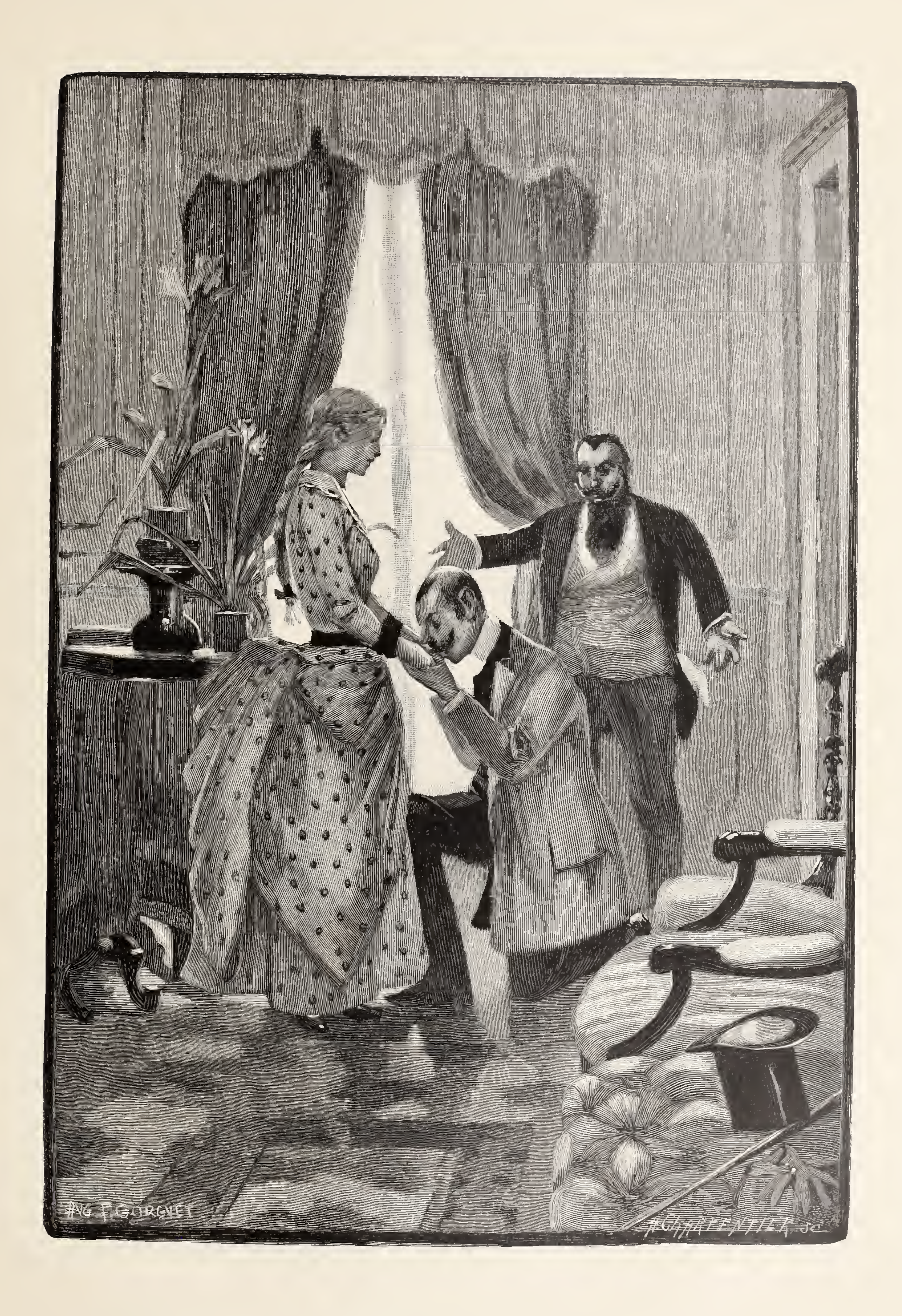
— Vous le connaissez? répondit-elle vivement.

— Oui!... Mais aujourd'hui je ne suis pas sûr qu'il m'ait reconnu...

Pendant ces banalités, une porte de la pièce s'était clandestinement entre-bâillée, et Gustave avait faufilé le sommet de sa tête aux écoutes...

— Saperlotte! cria-t-il soudain avec rondeur et en introduisant toute sa barbe, aurez-vous bientôt fini avec vos façons?... Est-ce que l'un et l'autre vous n'êtes pas au courant de ce qui retourne?... Allons, ouste!... Ma chère Lucie, Arnaud demande ta main... Arnaud, ma petite belle-sœur m'a confessé qu'elle ne désirait que ça... Dites-vous la chose, tous les deux, une bonne fois, ensemble. Et que ce soit entendu!...

Actuellement, la jeune fille n'avait plus de couleur. Elle était défaillante et livide. A ses genoux, Bretteville se précipita pour lui baiser une main. Quand il se releva, un flux de sang empourprait ses pommettes, sous ses yeux illuminés. Et sans s'apercevoir de combien, pour cela, il lui fallait se baisser, il se jeta dans les bras de Gustave, qui lui semblait alors un être grandiose et rayonnant. Les phénomènes de la vie, débarrassés de toute morgue et de manœuvres conventionnelles, venaient de se dévoiler à lui sous un aspect précédemment


AVG F. GORGUET
A. CHARPENTIER SC

inconnu, à travers la lucidité d'un bonheur délirant. Il comprenait enfin comment les choses, dont il n'avait jamais vu que la surface d'étiquette et de cérémonial, marchent là-dessous, de toute éternité, dans la beauté de leur pas tranquille. Une voix intérieure lui enseignait que toutes les formes du monde n'aboutissent qu'au fait, que le fait est tout, que le fait était splendide!...

Derrière Tourtelin, M. et madame Roquet avaient fait leur entrée. Deux petites larmes brillaient aux cils de cette dernière. Son mari, dans une belle redingote, montrait bien quelque solennité.

— Monsieur Gigot de Bretteville, dit-il, votre parti me plaît infiniment. Je suis même très flatté... Pourtant, comme père, j'aurais quelques réserves à vous exprimer... Dans ma sollicitude de père, vous saisissez?...

Tout le monde s'entre-regarda avec surprise; chez Arnaud, ce fut de la détresse. M. Roquet reprit :

— Votre carrière, monsieur, vous oblige à séjourner parmi des peuples qui, s'ils ne sont point sauvages, peuvent néanmoins devenir ennemis du nôtre, et, par conséquent, du jour au lendemain, vous traiter avec la dernière rigueur. Or, ma fille devrait nécessairement partager votre sort, vos périls!...

Mademoiselle Lucie eut, sous ses magnifiques sourcils, une mine de hardiesse et de dévouement. Pour Arnaud, il avait reconquis toute la liberté de sa respiration.

— Ces craintes, fit-il, vous honorent, monsieur; mais elles ne sont point fondées. Le droit des gens garantit la sécurité des corps diplomatiques et de leurs familles... Je vous ferai même observer qu'en cas de guerre, les secrétaires d'ambassade, comme moi, ont l'avantage de pouvoir être dispensés du service militaire, en raison de leurs fonctions...

— Ceci est, en effet, digne de considération...

Enchanté de sa présence d'esprit, Arnaud voulut en assurer les résultats. Il ajouta avec quelque forfanterie :

— Pendant que les autres se feraient tuer comme des mouches par les balles, la faim ou le froid, moi, paisible, heureux auprès de votre chère fille, dans le fond d'une bonne petite légation, je passerais le mauvais temps, logé, chauffé, payé aux frais de l'État...

On sourit sympathiquement, devant ce tableau de bien-être. Madame Roquet murmura :

— Ce qui me chiffonne le plus, c'est de penser à la gêne que fillette aura pour se tenir, comme cela se doit, dans toutes vos grandeurs d'ambassade... Oh! la chérie! elle est si timide! son éducation a été si modeste!... Nous sommes de braves gens, qui avons toujours été plus que simples!...

Arnaud répliqua, sans ménagement, dans l'effusion d'un zèle sincère qui lui faisait adorer ce qu'il avait brûlé :

— Et mes parents donc!... Ce ne sont pas des poseurs, allez!... Mais ma mère, ma mère, tous les matins, jusqu'à midi, elle circule dans l'appartement en bonnet, en petit bonnet blanc, tuyauté!...

— Tant que vous voudrez! observa encore l'excellente dame, mais vous, monsieur, personnellement, vous avez appris les belles manières, les usages du grand monde! Tandis que ma pauvre petite Lucie! La voyez-vous, sans préparation, présentée à la cour d'un roi, obligée d'y faire prestance... Non! là, non!...

Ces objections naïves et inopportunes avaient jeté le jeune diplomate hors de lui. Il s'agitait, dans une fureur d'être persuasif :

— D'abord, mademoiselle Roquet est de celles qui, partout, savent tenir le rang qu'il faut... Mais, d'autre part, chère madame, ne vous faites pas non plus des monstres! Vous ne vous doutez pas des facilités d'accueil que la diplomatie française obtient maintenant, devant les monarchies. On nous reçoit sans illusions; on nous prend tels que nous sommes, depuis que le temps n'est plus des noms illustres, des personnalités marquantes qui jadis représentaient notre pays au dehors. On ne nous accorde plus qu'un caractère très bourgeois, et on est indulgent pour nos façons... Voilà la vérité, madame, et elle doit rassurer votre orgueil de mère, si noble dans son injuste humilité!...

Certes, Arnaud exagérait en dépréciant ainsi la Carrière. Si les figures que nous envoyons à l'étranger manquent d'éclat, leurs ombres se confondent, du moins, dans celle d'un drapeau respecté. Mais, qui n'eût excusé son pieux mobile, à part quelques Saint-Arsène ou autres barons Marin? Et Hector

d'Albret lui-même, le grand Hector d'Albret, dont aucun régime n'avait utilisé les facultés représentatives, aurait probablement approuvé ces déclarations fougueuses, dans une oscillation lente de sa tête historique. Les royales sociétés d'alentour n'avaient-elles point dû se déterminer, depuis longtemps, à faire la place qu'il conviendrait aux dames Arnaud Gigot de Bretteville, en attendant l'arrivage des dames Cabistrous ?

Lucie, pensive, les yeux baissés, n'avait pas encore prononcé une parole. Elle sauta au cou de sa mère, lui caressa le front ; et se tournant vers son fiancé, elle joignit de la fermeté à son ton de prière :

— Nous ne la quitterons pas longtemps maman, n'est-ce pas ? Ma bonne chère maman ! Nous ne passerons pas notre vie loin d'elle ?... Ah ! je n'en aurais pas le courage !... Et toi, ma mère adorée ? Supporterais-tu ça ?...

— Je crois que j'en mourrais ! répliqua la mère dans un baiser ; mais il faut ce qu'il faut, mon enfant !...

Arnaud s'empressa de dissiper ces sombres pensées :

— Encore une fois, rien aux Affaires Étrangères ne répond à l'opinion que vous vous en faites... Imaginez-vous bien que leur personnel est constamment à Paris !... Quoi ! Vous supposez que j'invente à plaisir cela pour vous donner confiance ?... Détrompez-vous ! Les trois quarts des secrétaires d'ambassade sont, pendant dix ou douze mois par an, au quai d'Orsay, affectés à quelque service de bureau !...

— Cependant... essaya d'opposer M. Roquet.

— Oui ! oui ! je prévois ce que vous allez dire : par métier, nous semblons destinés à vivre à l'étranger. Tout porterait à croire que c'est la vocation des voyages qui nous pousse à choisir la Carrière. Erreur absolue ! Il n'y a pas un de mes collègues qui ne fasse des pieds et des mains pour demeurer toujours à Paris. Nos chefs connaissent cette inclination et la favorisent avec aménité, acceptant tous les prétextes. C'est comme ça que les locaux de l'administration centrale sont bondés de monde à ne plus savoir où placer les sièges, tandis que les succursales extérieures sont vides de la moitié de leurs titulaires !...

La chaleur communicative, la bonne foi de l'interlocuteur avaient rallié

toutes les hésitations. Celui-ci, pour ouvrir une issue à la pure joie qui le gorgeait, dériva dans la plaisanterie :

— Un bon diplomate ne se décide à partir pour un poste sur le Continent que lorsqu'il juge opportun de fuir les conséquences de quelque canaillerie!

Ce fut, de toutes parts, un accès d'hilarité affectueuse. En promenant la bonhomie d'un regard circulaire sur son cercle d'approbateurs, Arnaud découvrit tout à coup la belle madame Tourtelin qui, un peu en arrière, s'était jusqu'alors dérobée à sa vue concentrée. Cette apparition, comme celle d'un spectre, évoqua, dans toute leur horreur oubliée, les remords du jeune homme qui eut un haut-le-corps. Mais déjà ses exultations avaient secoué le souvenir des fautes irrémédiablement commises. Il pirouetta sur ses talons; et, complétant sa théorie par une seconde proposition qui interprétait ingénieusement, à ses propres yeux, la cause de sa prochaine expatriation :

— Parfois aussi, insinua-t-il, un bon diplomate fait une petite fugue à l'étranger, pour gagner un grade avant son tour réglementaire!...

IV

Quelque temps plus tard, un soir, vers cinq heures, il y avait affluence à la Sous-direction de l'Ouest, où le thé était offert, suivant un roulement quotidien entre les divers services. Ces *five o'clock's teas,* auxquels il est élégant de se rendre, comme à un sport, sont précédés d'invitations verbales, de bureaux à bureaux, qui occupent toujours pendant une heure ou deux. Les fonctionnaires du département sont unanimes à proclamer l'efficacité de ces réunions qui permettent d'apprécier les mérites mutuels, et fortifient la cordialité des relations. Chacun apporte là sa gravité aimable ou son insouciance enjouée; tous les cœurs se fondent, toutes les paroles s'attendrissent sous la vapeur chaude que souffle le samovar.

De minute en minute, de nouveaux arrivants pénétraient dans la principale et la plus confortable pièce de la Sous-direction. Une foule de beaux messieurs étaient déjà installés sur les deux divans, et dans les profondeurs de fauteuils recrutés un peu partout. D'autres commençaient à s'asseoir sur le coin des tables. Çà et là, on causait d'une pièce en trois actes ou d'un attelage à

quatre. L'un prônait la littérature italienne; et l'autre, la littérature allemande, selon leur désir varié de faire savoir négligemment les textes qu'ils pouvaient lire dans l'original. Celui-ci renseignait sur le temps que, à pareille époque, on avait à Stockholm; celui-là saisissait cette occasion de citer un séjour à Pékin. Chacun suivait son idée, sans écouter celle de son interlocuteur; et tout le monde se souriait d'une manière comme il faut... Une suave odeur régnait, se dégageant de tabacs spéciaux qui brûlaient dans des cigarettes importées de Constantinople, du Caire, de Pétersbourg ou de la Virginie. D'immenses boîtes étaient généreusement tendues à la fantaisie des fumeurs; au reste, ces substances, coûteuses pour le profane, affluent au ministère, dans le sein des valises, sous le sceau de l'État, par le bon marché de la contrebande... A droite et à gauche, des parties d'écarté, de poker, de bézigue chinois, étaient engagées, avec l'argent sur table, comme dans les cercles bien tenus. Non loin, les dés faisaient fracas sur un trictrac; le seul trictrac du département, legs de générations précédentes, sur lequel la Sous-direction de l'Est avait jadis émis aussi des prétentions, et qui avait fini par rester à l'Ouest, en échange d'une paire superflue de coussins, bons oreillers de service.

...Dans un angle de la salle, les membres du Bureau-adjoint s'entretenaient, entre eux, à l'écart. Le prochain mariage de Bretteville venait de leur être révélé; et, en même temps, ils avaient appris, ainsi que tout s'apprend, que la future était précisément sœur de la célèbre madame Tourtelin.

Avec un sérieux extrême, ce petite groupe délibérait sur la conduite à observer vis-à-vis d'un collègue tombé dans une situation aussi fausse. La question n'était pas de décider si Bretteville avait tort ou non de contracter cette union, mais si on le féliciterait, et dans quels termes.

— Naturellement, opina Tayot-Charpin, nous attendrons que lui-même en fasse part...

— Alors, interrompit le baron Marin, nous prendrons l'air de ne pas savoir de qui il s'agit...

— Soit! Mais si Bretteville éprouve le besoin de s'expliquer, de revenir sur un passé louche? S'il veut réhabiliter sa nouvelle famille? S'il insiste?...

— Dans ce cas, je prétendrai que je ne comprends pas de quoi il veut parler, que je ne me souviens de rien...

Tayot-Charpin haussa les épaules.

— Tout dépendra des circonstances, fit-il... Nous ne pouvons pas, dès aujourd'hui, régler nos attitudes envers l'inconnu...

— Mais, dit Ruppowicz, ce qui simplifierait tout, ce serait si Bretteville se retirait... Il me semble que, dans la position qu'il s'est créée.... les convenances les plus élémentaires... Moi, à sa place, je donnerais ma démission...

Ruppowicz, attaché non payé, devait cette nette manière d'envisager la chose à son désir impatient de voir naître une vacance dans le rang des attachés payés. Le baron Marin aussi fut d'avis que cette solution arrangerait tout, et que même il n'y avait pas d'autre moyen de tout arranger. Là-dessus, Cabistrous, en restant silencieux, eut un rictus énigmatique auquel on ne fit pas attention.

— En tout cas, conclut Tayot-Charpin repris d'une sympathique faiblesse, Bretteville a toujours été un charmant collègue ; il a été, de plus, spécialement des nôtres. Abstenons-nous donc de clabauder dans le ministère ; et si l'on vient près de nous, aux renseignements, ne nous laissons pas tirer les vers du nez !...

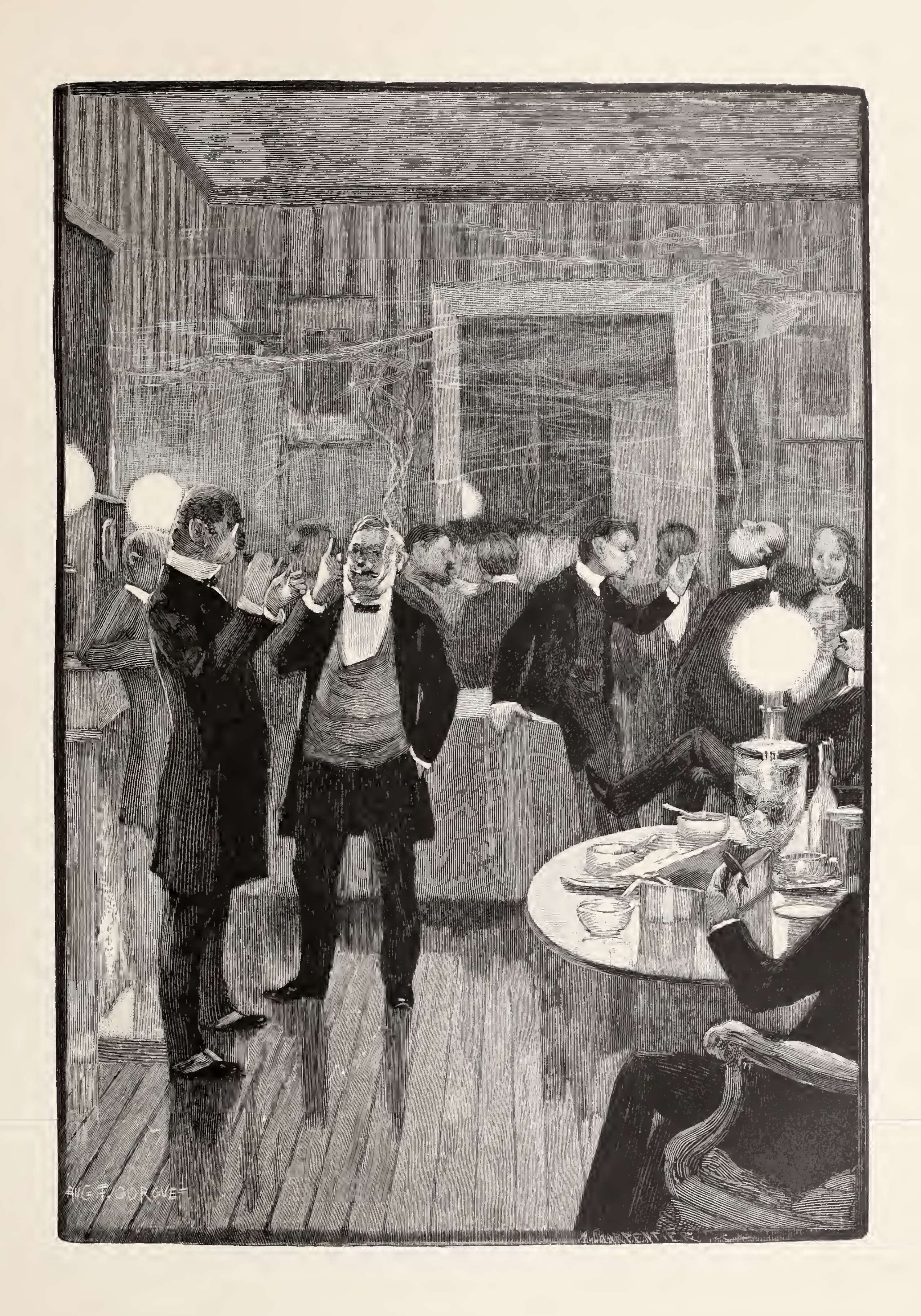
Cette louable proposition fut adoptée. Hector d'Albret, touché au fond de ses fibres de gentilhomme, serra la main du commis principal dans un compliment muet.

Ce fut juste à cet instant que Saint-Arsène, accourant du dehors, s'engouffra, comme une trombe, par la porte de la Sous-direction.

— Une nouvelle ! mugit-il... Une grosse nouvelle !... Je sors du Personnel !...

Toute l'assistance eut une secousse d'anxiété; car, aux Affaires Étrangères, les nouvelles de la Direction du Personnel sont, de beaucoup, celles qui émotionnent le plus.

Certes, la Direction Politique, qui traite des rapports avec les puissances, qui s'occupe d'éteindre ou d'allumer les conflits entre les millions d'hommes,


AUG F. GORGUET

offre bien quelque aliment aux curiosités. De même, la Direction Commerciale dont les correspondants relatent et doivent protéger le sort lointain de tant d'entreprises françaises d'où reviennent chez nous des argents promis, du pain attendu. Oui! mais la Direction du Personnel qui est la première à savoir si un attaché non payé va être payé, si un premier secrétaire devient conseiller d'ambassade!... Allons, pensez-y! Dites? N'est-ce pas une bien autre affaire? En somme, chaque employé ne vit qu'une fois; sa destinée est unique. Celle de leur nation, au contraire, est presque éternelle.

... — Quelle nouvelle? réclamait-on avec acharnement, en entourant Saint-Arsène essoufflé.

Certainement, il devait s'agir d'une nomination. Mais de quel degré? Dans le doute, toutes les poitrines se gonflaient, devant cette vague et universelle menace.

Enfin, Saint-Arsène recouvra son aplomb; et, brutalement :

— Bretteville est nommé second à Carlsbad!...

Un cri rauque sortit simultanément de treize gorges convulsées. Celles-ci appartenaient à des secrétaires de troisième classe, plus anciens qu'Arnaud sur la liste de classement. Seul, de cette catégorie, Hector d'Albret ne se révolta pas. Il en avait vu bien d'autres. Il se contenta d'ouvrir son Annuaire, qu'il emportait toujours sous son bras; et, en regard du nom de Bretteville, il traça, au crayon bleu, quelques lignes cabalistiques. La clameur, au-dessus de sa tête, grandissait toujours, confuse comme celle d'un chenil; et son chien noir effaré fit chorus, sans qu'on en distinguât les aboiements.

Toutefois, une partie de l'auditoire avait repris son calme, dès que la nature de l'événement avait été connue. C'étaient des fonctionnaires d'une classe au-dessus ou au-dessous de celle où le mouvement s'opérait. Rassérénés, satisfaits dans la sécurité de leur petit numérotage, ils discutèrent avec bienveillance les titres et la valeur du nouvel impétrant, dès que le vacarme traversa un laps de repos.

Ces allures paisibles exaspérèrent surtout les représentants du Bureau des Services supplémentaires qui, excepté Cabistrous, se récrièrent avec cette touchante union dont ils avaient plaisir à se congratuler.

— Mais ce Gigot, ce sale petit Gigot, hurlait Ruppowicz, c'est le fils d'un paveur!... Hier encore, j'ai failli me casser le cou dans une excavation creusée par le successeur. J'ai lu le nom sur une planche en bois pourri!...

— Quel ignoble scandale, siffla la bouche du baron Marin dont la tache de vin saignait presque... Ça ne peut point se passer comme ça!... Il faut que la presse soit informée!... Sinon la Carrière est flambée!...

Et Saint-Arsène, allant de l'un à l'autre, exposait, à ceux qui l'ignoraient encore, le rôle prétendu de Bretteville dans le ménage Tourtelin.

— C'est lui-même qui l'a dit : son beau-frère a servi la Commune!... Et le père Roquet! la mère Roquet! Quelle bande!... Et le cousin Charles!...

— O! o! o! o! chanta simplement Hector d'Albret, que plusieurs collègues, non initiés encore, prirent pour fou, en l'entendant ainsi détonner dans une circonstance pareille.

Tout l'auditoire, entraîné par tant d'élans, se mit au diapason du bureau si uni.

Un rédacteur de la Sous-direction de l'Est répondit à Saint-Arsène qui se dépensait, comme un prédicateur de croisade :

— J'espère que Bretteville va l'emmener ce Popaul, comme lecteur de madame?... Si celle-ci chasse de race?... Elle a de qui tenir, de sa sœur!... Encore un collègue qui va jouir d'une chance de... coquin!...

Ce dernier mot dérida un peu Tayot-Charpin qui s'était écroulé sur un

sofa, sans voix. Il le répéta passionnément, machinalement, au moins vingt fois : — Quel coquin ! quel coquin !... quel...

Puis il s'arrêta soudain, retombé en défaillance. Ainsi, ce Bretteville auquel il avait témoigné tant d'affection véritable, et qu'il aurait eu tant de joie sincère à voir gravir tous les échelons de la hiérarchie, pourvu que ce fût avec un degré de retard !... Voilà que ce Bretteville à présent lui avait piétiné sur le corps !... Non, il ne fallait aimer personne ni se fier à aucun ami !... Mais comment cela avait-il pu advenir ? à un être si médiocre, sans appui particulier ?... Tayot-Charpin se releva enfin, ayant pris le parti de se dominer. Peut-être sa conscience lui avait-elle soufflé, tout bas, bien bas, que Bretteville allait maintenant être un collègue marié, une puissance avec laquelle on devait compter ? Peut-être le commis principal croyait-il vaguement sentir l'influence d'une femme inconnue qui, en venant s'associer avec l'adversaire, armait ce dernier, à l'avance, d'une force expansive et mystérieuse ?... Mais qui aurait deviné au juste ? L'âme de Tayot-Charpin n'était que ténèbres. Au surplus, il était un excellent collègue. Voilà le positif.

*
* *

Ce fut encore un bien autre tapage, lorsqu'on apprit au département que Cabistrous remplaçait Bretteville dans les fonctions payées. Et pourtant rien n'était plus logique.

Un beau matin, aux approches de la célébration de son mariage, Bretteville, surmontant ses répulsions, s'était rendu au domicile de Cabistrous. D'ailleurs, l'esprit de Tradition n'interdit pas de demander service à ceux-là même qui ne sont pas doués de cette grâce.

— Mon cher, avait dit le fiancé, avec vous on peut parler franchement. Vous êtes un homme à idées larges, au-dessus des préjugés mesquins... Je n'ai pas besoin de vous dire, puisque vous savez qui j'épouse, combien les bêtises que j'ai racontées devant vous et les autres, rendent impossible mon séjour au bureau, après la cérémonie nuptiale...

— D'accord ! répondit le brave Cabistrous avec un bruit de tonnerre lointain qui était sa prononciation naturelle.

— D'autre part, je ne puis sacrifier mon avenir... Je vais donc solliciter un poste au dehors... Mais ne vous semble-t-il pas que partir avec mon grade, outre que ce grade est médiocre pour un homme marié, cela aurait toutes les apparences d'une disgrâce ?...

— En effet ! consentit de nouveau Cabistrous perplexe.

— Il faudrait donc qu'on me nommât quelque part, en qualité de deuxième secrétaire... Mais ce serait là une énorme faveur que pourrait seule m'obtenir une intervention puissante... Et, moi, je n'ai personne dans ma manche qui soit à même de... Alors, j'ai pensé à vous, du moins à votre oncle, vous savez bien ? le député ?...

— Celui que vous appelez le sous-vétérinaire ?...

— Non, pas moi, jamais !... C'est cet imbécile de baron Marin, qui vous exècre... Si vous entendiez ce qu'il dit de vous !...

Et, pour détourner sur autrui un mauvais vouloir à craindre, Bretteville, en quelques mots bien choisis, éclaira suffisamment Cabistrous, pour que le baron Marin, Saint-Arsène, Ruppowicz, et même le patient Hector d'Albret eussent peu de bénéfices à espérer, le jour où l'oncle radical aurait le portefeuille des Affaires Étrangères. Et comme ce dernier n'a pas encore été ministre, ce sera bientôt son tour.

Si Cabistrous avait possédé la Tradition, il aurait sans doute répliqué :

— Mon Dieu ! cher ami, vous ne pouviez tomber plus mal à propos. Je suis justement en froid avec mon parent... Dans quelque temps..., je tâcherai...

Ou bien : — Mon parent est résolu à ne plus rien demander au ministre actuel. Il me l'a encore répété hier... Prenez un peu de patience. En ce qui me concerne, soyez sûr que, pour ma part, de mon côté, etc...

Pris au dépourvu, par incapacité de se défendre peut-être plus que par bonté, Cabistrous consentit à prêter le concours dont il était prié.

Les démarches réussirent à souhait. Bretteville fut aussitôt promu ; et comme corollaire, son bienfaiteur en prit la place précédente, encore chaude, à laquelle douze douzaines de concurrents avaient de bien meilleurs droits. Cabistrous aurait eu la Tradition qu'il n'aurait pas mieux fait, sur ce point.

Toutefois, cette première marque de polissure fut prise en mauvaise part.

Pendant trois mois, la société du quai d'Orsay en fut bouleversée. Cinq cents bouches de commis déclamaient, mille mains tremblaient de colère.

Puis un calme relatif commença de renaître dans les bureaux de Paris. Mais peu à peu, la nouvelle du passe-droit se répandit sur tout le réseau extérieur.

Les détails du scandale Cabistrous portèrent d'abord le désordre dans nos ambassades d'Europe. Plus tard, ils détraquèrent le service jusqu'au fond de nos légations les plus reculées.

La monstrueuse nomination de l'intrus, surprenante et indéniable, parcourait officiellement le monde, ou plutôt les repaires lointains du petit monde diplomatique. Elle courait en croupe des chemins de fer par les plaines torrides et les champs de neige, franchissant les fleuves immenses, se faufilant sous la masse des montagnes. Elle naviguait. Elle rampait au long des câbles...

Cabistrous! Cabistrous! Cabistrous!...

Et de Santiago du Chili, jusqu'à Tokio du Japon, un même accent français exhale encore, faiblement et désespérément, cette clameur maudite, à travers le Pacifique.

PAUL HERVIEU.





VICTORIA REGINA



Dans la nuit du 19 au 20 juin 1837, vers deux heures et demie, une chaise de poste, sortant du château de Windsor, roulait rapidement dans la direction de Londres. Deux hommes occupaient cette voiture; l'un d'eux était l'archevêque de Canterbury, l'autre était le lord grand chambellan, marquis de Conyngham. Ces deux hauts personnages venaient d'assister aux derniers moments du roi Guillaume IV et se rendaient au palais de Kensington pour annoncer à la jeune princesse Victoria la mort de son oncle et saluer en elle la nouvelle souveraine du Royaume-Uni de Grande-Bretagne et d'Irlande.

Fille unique d'Édouard, duc de Kent, quatrième fils de Georges III, et de Son Altesse Sérénissime Victoria-Marie-Louisa de Saxe-Cobourg-Saalfeld, la princesse Victoria était née au palais de Kensington le 24 mai 1819. Au

moment de sa naissance, rien ne pouvait faire présager que la petite princesse dût occuper un jour le trône d'Angleterre. Georges III régnait; son fils aîné, Georges, était régent et, après lui, ses frères, les ducs d'York et de Clarence, étaient, dans l'ordre de succession établi en Angleterre, les héritiers de la couronne. Georges IV, qui succéda à son père Georges III, n'eut qu'une fille, la princesse Charlotte, qui mourut jeune; le duc d'York, héritier présomptif, n'avait pas d'enfants, et son frère, le duc de Clarence (Guillaume IV), ayant survécu à ses deux filles mortes au berceau, devait avoir pour successeur le duc de Kent. Ce dernier étant mort le 23 janvier 1820, quelques mois après la naissance de sa fille, la princesse Victoria se trouva être, par suite de ces morts successives, l'héritière du trône.

Élevée sévèrement sous l'œil de sa mère, la duchesse de Kent, qui ne la quitta pas un instant et dont elle partagea la chambre à coucher jusqu'à son avènement, la jeune princesse eut pour précepteur le docteur Davys, plus tard évêque de Peterborough, et pour gouvernante la baronne Lehzen. La duchesse avait, en outre, un conseiller en qui elle avait une confiance sans bornes et dont les avis eurent sur l'éducation de la princesse Victoria une très grande influence. Ce conseiller était son frère, le prince Léopold de Saxe-Cobourg, veuf de la princesse Charlotte, fille de Georges IV, qui, par la suite, devint roi des Belges.

Dans une des lettres qu'elle écrivait à son oncle, pour lequel elle éprouvait une affection sincère, la reine Victoria a parlé de sa « triste enfance », et la vie retirée qu'elle menait à Kensington entre sa mère, ses précepteurs et sa gouvernante, ne paraît pas avoir été fort heureuse. C'est à Claremont, auprès de son oncle, qu'elle a passé les plus agréables moments de son enfance; et lorsque, devenue reine, elle eut besoin de recourir aux avis d'un mentor sage et prudent, c'est au roi des Belges qu'elle s'adressa en plusieurs occasions.

Peu connue des personnes de la cour, où elle n'avait fait que de rares apparitions, car l'austérité de la duchesse de Kent s'accommodait mal des mœurs et du ton licencieux qui régnaient à la cour de Georges IV et de Guillaume IV, la future reine ne l'était pas davantage de la nation. On savait vaguement que sa mère s'était consacrée à son éducation, qu'elle ne négligeait

rien pour faire d'elle une princesse accomplie; mais d'elle-même, de ses goûts, de son caractère on ne savait rien, absolument rien. Greville écrivait à ce sujet : « Personne de sa connaissance, aucun des serviteurs de Kensington, pas même la duchesse de Northumberland, sa gouvernante, n'a la moindre idée de ce qu'elle est ni de ce qu'elle promet d'être. »

Qu'allait devenir le sceptre d'Angleterre entre les mains de la jeune reine? Quelle destinée était réservée au Royaume-Uni sous le règne de Victoria? Redoutable question que se posaient les deux messagers chargés d'apprendre à la fille de la duchesse de Kent que la puissance souveraine venait de lui être dévolue.

A cinq heures, la chaise de poste s'arrêta devant la grille du palais de Kensington où tout sommeillait. Il fallut faire lever portier et gardiens avant de pénétrer dans le palais dont les serviteurs se refusèrent à réveiller la princesse « qui dormait si bien ». L'archevêque de Canterbury et le lord grand chambellan durent insister et déclarer que, venus pour entretenir la Reine des affaires de l'État, ils ne se retireraient pas sans l'avoir vue et qu'il fallait, au risque de troubler son repos, qu'on la prévînt immédiatement de leur présence.

Quelques instants après, la porte de la salle basse où on les avait conduits s'ouvrit, une jeune fille parut sur le seuil, enveloppée d'un grand peignoir, les cheveux épars sur les épaules, les pieds nus dans ses mules : c'était la Reine! Ses yeux étaient remplis de larmes, mais elle avait conservé tout son sang-froid et toute sa dignité. Le marquis de Conyngham prit alors la parole et lui annonça la mort du Roi; dès qu'il eut prononcé les mots : *Votre Majesté,* la Reine lui tendit la main en signe qu'il eût à la baiser avant de continuer. Il fléchit le genou et effleura de ses lèvres les doigts de la souveraine qui venait de s'affirmer. Ce fut alors au tour de l'archevêque de Canterbury à s'agenouiller et à baiser la main de la Reine. En se relevant, il lui adressa une courte allocution pastorale qu'elle écouta en silence, gravement, après quoi elle se retira.

C'est ainsi que la reine Victoria apprit qu'elle venait d'être appelée à présider aux destinées de la Grande-Bretagne et que commença ce règne dont l'Angleterre s'apprête à célébrer la cinquantième année.

LA REINE PRÉSIDANT LE PREMIER CONSEIL

20 JUIN 1837

En avant du trône, à la gauche de la Reine et en continuant vers la droite du spectateur, sont placés :

Le marquis de Lansdowne, président du conseil ; le marquis d'Anglesey ; le lord Grand Chancelier ; lord Howick, ministre de la Guerre ; lord John Russel, ministre de l'Intérieur ; le chancelier de l'Échiquier ; lord Melbourne, premier ministre ; lord Palmerston, ministre des Affaires étrangères ; le président de la Chambre des communes ; le comte Grey ; le comte de Carlisle ; lord Denman ; le T. Hble Thomas Erskine ; l'archevêque de Cantorbéry ; lord Morpeth ; lord Aberdeen ; lord Lyndhurst ; le roi de Hanovre ; le duc de Wellington ; le comte de Jersey ; le T. Hble J. W. Crokes ; sir Robert Peel ; le duc de Sussex ; lord Holland ; sir Campbell, attorney général ; le marquis de Salisbury ; lord Burghersh et le lord-maire de Londres.

Dans la matinée du 20 juin, la Reine tint son premier conseil des ministres au palais de Kensington. Sir David Wilkie a représenté cette scène dans un célèbre tableau appartenant à Sa Majesté. S'il faut en croire Greville, le secrétaire du conseil privé, dont le journal a été publié il y a quelques années, le peintre a réussi à donner aux portraits des personnages qui figurent dans son tableau une ressemblance assez grande, mais n'a que très imparfaitement reproduit l'aspect qu'offrait ce jour-là la salle du conseil où se trouvaient réunis quatre-vingt-dix-sept conseillers et le lord-maire de Londres.

La présence de ce magistrat en cette occasion et le fait que Wilkie l'a compris dans son tableau ont donné naissance à une légende assez profondément enracinée parmi le peuple et que le titre de « très honorable » qui appartient de droit au lord-maire n'a pas peu contribué à propager en lui donnant un certain caractère de plausibilité. En effet, tout membre du conseil privé a le titre de « très honorable » ; on en a conclu que le premier magistrat de la Cité était, de droit, conseiller privé. C'est une erreur. C'est parce qu'il est lord que le maire de Londres est « très honorable » pendant la durée de ses fonctions seulement, et s'il a assisté, le 20 juin 1837, à la proclamation de la Reine devant le conseil, c'est parce qu'il est d'usage de convoquer le lord-maire chaque fois qu'un nouveau souverain est proclamé. Mais aussitôt cette cérémonie accomplie, il doit se retirer, car il ne peut assister aux séances du conseil dont il n'est pas membre. C'est ce que dut faire M. T. Kelly, qui était parvenu à se faufiler derrière quelques conseillers, mais qui, trahi par sa robe rouge, sa chaîne d'or et ses fourrures, fut aperçu par M. Greville qui, poliment, mais péremptoirement, invita Sa Seigneurie à quitter la salle !

L'entrée de la Reine produisit une vive impression d'admiration et d'étonnement : son extrême jeunesse (elle venait d'accomplir sa dix-huitième année), la grâce de ses manières et de sa démarche, charmèrent les assistants, surpris en même temps de la précoce dignité dont elle fit preuve et d'autant plus remarquable qu'elle était tout à fait naturelle.

A son baptême la jeune princesse avait reçu les noms de Alexandrina-Victoria ; on la désigna naturellement dans les actes officiels dressés à l'occasion de son avènement comme « Sa Majesté Alexandrina-Victoria » ; mais

elle ne voulut pas que le premier nom figurât sur ces documents; elle le biffa et signa simplement : Victoria. Il fallut raturer les actes partout où ce nom d'Alexandrina se trouvait répété. Il faut croire qu'il déplaît à la Reine, car elle ne l'a donné à aucun de ses enfants.

Ce petit acte d'autorité, accompli avec fermeté, faisait déjà pressentir ce que l'on sut d'ailleurs bientôt, c'est que la Reine était douée d'un caractère très énergique et absolu. Sur toutes les questions qui se rattachaient à la politique, au gouvernement, à l'administration, la Reine se confia entièrement à ses conseillers ou plutôt à son conseiller lord Melbourne, dont elle suivait en tout et pour tout les avis; mais, en revanche, elle affirma dès le premier jour sa complète autorité sur toutes les questions relatives à sa personne, à sa maison, à son entourage, à ses serviteurs. Elle n'a jamais permis à personne d'intervenir, sous aucun prétexte, dans les questions de ce genre.

« Sur tout ce qui a trait à la cour et au palais, écrivait un contemporain, elle agit en reine et en maîtresse comme si elle s'y était exercée depuis longtemps. »

Lord Melbourne, qui l'approchait plus que tout autre grand fonctionnaire de l'État et se trouvait mieux à même de juger de son caractère, fut étonné de la prudence et de la sagacité véritablement extraordinaires dans une jeune fille de son âge, dont elle donnait souvent de remarquables preuves.

Quelques jours après son avènement, la Reine quitta Kensington pour s'installer au palais de Buckingham, et le mois suivant elle alla à Westminster prononcer la dissolution du Parlement.

Fanny Kemble, l'actrice, qui assistait à cette cérémonie, dit que la Reine n'était pas belle, mais très jolie, que sa petite taille rendait plus remarquable encore son extrême jeunesse, qu'elle avait les bras et la main délicatement moulés et la taille gracieuse. Elle ajoute que la jeune souveraine avait le front pur, le regard serein, la voix musicale.

La cérémonie du couronnement n'eut lieu qu'un an après l'avènement, le 28 juin 1838. On avait fait de longue main d'immenses préparatifs pour cette solennité et, fort heureusement, il fit ce jour-là un temps radieux, un vrai temps de la Reine, car les Anglais sont fermement convaincus que toutes

les fois que la Reine se montre en public il fait beau. Il y a de nombreux exemples du contraire, mais la tradition n'en a pas moins fait son chemin et la postérité devra s'en contenter; il est vrai que l'histoire a enregistré tant d'autres légendes moins inoffensives que celle-ci que ce n'est pas la peine de la détruire.

Il faisait donc un temps magnifique ; la ville était en fête, les maisons, les monuments étaient pavoisés et, sur tout le parcours du cortège, auquel on avait fait suivre un itinéraire spécial, afin que le peuple pût jouir du spectacle, une foule immense se pressait, depuis la grille du palais de Buckingham jusqu'au portail de l'abbaye de Westminster. Sur le passage de la Reine les troupes présentaient les armes, les tambours battaient, les clairons sonnaient, les cloches, lancées à toute volée, égrenaient leurs notes joyeuses, et les hurrahs de la foule se mêlaient aux grondements du canon. L'enthousiasme était à son comble, et la jeune souveraine, dans tout l'épanouissement de la jeunesse et de la grâce, avait peine à cacher son émotion.

Dans l'abbaye même, des estrades avaient été construites spécialement et des tribunes avaient été réservées pour les ambassadeurs, les fonctionnaires, les juges et les membres de la Chambre des communes, parmi lesquels se trouvait un jeune député représentant la ville de Newark, dont le nom, peu connu alors, est aujourd'hui célèbre, M. W.-E. Gladstone. Il est probablement le seul de tous ceux qui composent actuellement cette assemblée qui, présent à la cérémonie du Jubilé, pourra se rappeler avoir assisté au couronnement de la Reine, il y a juste un demi-siècle, en qualité de membre du parlement britannique.

Le cortège se forma à la porte et s'avança, en procession solennelle, sous la voûte de pierre de l'abbaye. La Reine, précédée et suivie des grands dignitaires de l'État, marchait lentement ; elle portait le manteau royal de velours cramoisi, fourré d'hermine et brodé d'or. Elle avait au cou les grands cordons de ses ordres de chevalerie et le large ruban bleu de la Jarretière en sautoir.

On l'acclama, et les vivats des assistants l'accompagnèrent jusqu'au moment où elle s'agenouilla au pied de l'autel.

L'archevêque de Canterbury commença aussitôt le service religieux; la Reine prêta serment, et l'archevêque, après avoir posé un instant la couronne

sur l'autel, la plaça sur la tête de la Reine. Au même moment, les pairs d'Angleterre, d'Écosse et d'Irlande se coiffèrent de leurs couronnes, les fanfares éclatèrent, le canon tonna et, à un signal donné, les cloches de toutes les églises de Londres se mirent en branle.

La Reine alors prit place sur le trône, et les pairs du royaume, en grand costume, revêtus de leurs robes rouges doublées d'hermine, s'avancèrent un à un, montèrent les degrés du trône et touchèrent de la main droite la couronne que portait la Reine, puis lui baisèrent la main en signe d'allégeance et d'hommage.

La cérémonie entière dura près de cinq heures, à partir de l'arrivée de la Reine jusqu'au moment où, le front ceint du diadème, elle remonta dans son carrosse.

Un des incidents qui signalèrent le couronnement mérite d'être rappelé, car il nous touche de près, c'est la réception enthousiaste faite par la foule, aussi bien sur le parcours du cortège que dans l'église même, à l'ambassadeur de France, le maréchal Soult, l'ancien adversaire du duc de Wellington. Un témoin oculaire raconte qu'aucun des ambassadeurs ne fut aussi bien accueilli, ce qui parut même surprendre un peu le brave maréchal. Le vieux soldat français éclipsa ce jour-là les diplomates étrangers, sans en excepter le prince Esterhazy, tout couvert de pierreries et tout chamarré d'or, et qui avait des diamants jusqu'aux talons de ses bottes.

* * *

Dès le premier jour de son règne, la Reine s'appliqua à remplir scrupuleusement les devoirs que lui imposaient la dignité suprême et la Constitution, et, depuis lors, jamais son assiduité ne s'est démentie un seul instant. Elle n'a pas dévié un seul jour de la ligne de conduite qu'elle s'était tracée et qu'elle a suivie exactement pendant cinquante ans. Jamais la femme, jamais l'épouse, jamais la mère n'a pu faire, — on ne peut dire négliger, encore moins oublier, — mais n'a pu même faire ajourner l'accomplissement des devoirs de la reine. Mais ces devoirs accomplis, la Reine, maîtresse absolue chez elle, jalouse de toute intervention, réglait sa vie comme elle l'entendait



LE COURONNEMENT DE LA REINE

28 JUIN 1838

By [illegible] Messrs Graves & C°

et ne souffrit jamais qu'on amoindrît ni qu'on discutât son autorité, devant laquelle s'inclinent non seulement ses serviteurs, mais tous les membres de la famille royale, sans en excepter celui même qui occupe sur les degrés du trône le rang le plus élevé. Sa volonté fait loi, tout plie devant elle.

Lorsque, en 1839, le ministère dont lord Melbourne était le chef donna sa démission et que sir Robert Peel, chargé de la formation d'un nouveau cabinet, demanda à la Reine de se séparer de certaines dames de sa suite, alliées à quelques-uns des anciens ministres, il se heurta à un refus et à une résolution inébranlable.

— Faites ce que vous voulez des *lords-in-waiting,* dit la Reine, je vous les abandonne, mais je garde mes dames d'honneur; et, dans une lettre adressée à son ancien premier ministre, lord Melbourne, elle écrivit : « Ne croyez pas que j'aie manqué de calme et de sang-froid. On voulait me prendre mes ladies; je pense qu'ensuite on m'aurait pris mes femmes de chambre; on a voulu me traiter en petite fille; mais je leur ferai voir que je suis la reine d'Angleterre ! » Sir R. Peel, battu, dut se retirer, et lord Melbourne revint aux affaires.

Après son couronnement, la Reine régla définitivement l'emploi de sa journée, dont la plus grande partie était, alors comme à présent, consacrée au travail. Sa vie est laborieuse et il est peu de ses sujets qui voulussent être astreints à une existence aussi occupée et dont tous les instants sont absorbés par les devoirs de la royauté et de la famille.

Voici comment, avant son mariage, la Reine passait la journée, et l'on verra, par la suite, qu'elle n'a pas beaucoup modifié sa manière de vivre depuis cette époque. Dans les petites choses comme dans les grandes, elle revient bien rarement sur une décision prise.

Levée un peu après huit heures, la Reine déjeunait seule dans sa chambre et passait la matinée à travailler, lisant les dépêches de ses ministres et tous les documents importants ou intéressants que chacun d'eux lui soumettait et qu'elle exigeait qu'il lui soumît. Vers onze heures, lord Melbourne, son premier ministre, arrivait et passait avec elle une heure ou plus, suivant l'importance des questions à examiner et des explications à donner.

C'était là la partie officielle de la journée dont le reste lui appartenait. Sa vie intime commençait alors par une promenade à cheval dans laquelle elle était accompagnée par lord Melbourne, qui se tenait à sa gauche, tandis que l'écuyer de service galopait à sa droite, et escortée d'une nombreuse suite. La promenade durait environ deux heures et l'on faisait ainsi de longues courses, car la Reine lançait son cheval à fond de train presque tout le temps.

Rentrée au château, la Reine faisait de la musique, chantait, car elle est très bonne musicienne et avait une fort jolie voix, et s'occupait à d'autres divertissements. Elle aimait beaucoup les enfants et s'amusait à faire jouer ceux qui se trouvaient au palais, où elle s'arrangeait toujours pour qu'il y en eût quelques-uns. L'après-midi s'écoulait ainsi jusqu'au moment où elle se retirait pour se préparer au dîner.

Le dîner avait lieu à huit heures; mais, dès sept heures et demie, les personnes qui devaient y assister se réunissaient dans un salon où la Reine ne paraissait que quelques instants avant le moment de passer dans la salle à manger. Elle entrait, précédée des gentilshommes de sa maison et suivie de la duchesse de Kent, sa mère, et des dames du palais, disait quelques mots aux dames présentes, faisait un salut aux hommes et passait aussitôt dans la salle à manger, au bras du personnage présent du rang le plus élevé. La place de lord Melbourne était invariablement à sa gauche, ce qui ne manquait pas de blesser certains hauts personnages qui considéraient que le premier ministre devait leur céder le pas; mais la Reine le voulait ainsi.

Au dessert, elle se retirait, suivie des dames; mais elle ne permettait pas que les hommes restassent longtemps à table après elle, comme c'était la coutume à cette époque, et elle les faisait bientôt inviter à se rendre au salon. On servait le café, et la Reine disait alors à chacun des invités quelques paroles banales, sans doute, mais empreintes de beaucoup de grâce et de charme. Après cela on organisait le jeu de la duchesse de Kent, qui aimait à faire quelques parties de whist, et, à onze heures et demie, la Reine regagnait ses appartements particuliers.

Tout le cérémonial observé au palais, tous les détails, jusqu'aux plus

petits, étaient réglés par la Reine en personne, qui savait dans quels appartements du château chaque invité était logé, organisait les promenades à pied et à cheval et, en un mot, avait l'œil et la main à tout.

* * *

Cependant, la solitude pesait à la jeune Reine. Elle commençait à sentir le besoin d'un conseiller qui l'aidât à porter le fardeau de la royauté, et elle songea au mariage. Depuis longtemps, d'ailleurs, son choix était fait. En 1833, son cousin, le prince Albert de Saxe-Cobourg-Gotha, alors âgé de quatorze ans, étant venu passer quelque temps à Kensington auprès de la duchesse de Kent et de sa fille, l'amitié des deux jeunes gens se transforma bientôt en un sentiment plus tendre, et la princesse Victoria avait plus d'une fois déclaré qu'elle ne consentirait jamais à avoir pour époux un autre que le prince Albert.

Six ans plus tard, le jeune prince, accompagné de son frère, fit un nouveau voyage en Angleterre et fut accueilli avec une vive joie par la Reine, sa cousine. C'était en automne. Un jour, au retour d'une partie de chasse, la Reine fit appeler le prince Albert, dont le profond attachement pour elle était évident, mais qui n'osait cependant en faire l'aveu, retenu qu'il était par un sentiment d'exquise délicatesse. A toute autre qu'à la Reine il n'eût pas hésité à faire part de ses sentiments; mais il craignait qu'on ne se méprît sur ses intentions et qu'on ne lui attribuât des visées ambitieuses qui étaient bien loin de son esprit. Il garda donc le silence; mais ce silence était des plus éloquents. La Reine alors lui offrit sa main. Elle l'a dit elle-même. Quelqu'un lui fit l'observation, au moment où elle annonça son mariage aux membres du conseil privé, qu'elle avait dû être fort émue en faisant cette déclaration : « — Ah! répondit-elle, j'ai fait quelque chose qui m'a bien plus émue, il n'y a pas longtemps : j'ai offert ma main au prince Albert. »

Tous les arrangements auxquels donna lieu ce mariage, toutes les dispositions nécessaires furent pris par la Reine seule, qui ne consulta personne, pas même son premier ministre, lord Melbourne; celui-ci n'apprit de sa bouche la nouvelle que la veille même des fiançailles, qui eurent lieu le 15 octobre.

Le ministre félicita la souveraine du choix qu'elle avait fait et qu'il approuvait sans réserve. Il aurait été d'un avis tout opposé que rien n'aurait été modifié.

Le prince Albert était de l'âge de la Reine ; né la même année que sa fiancée, il venait d'atteindre vingt ans. Il avait les traits réguliers et la physionomie avenante, le teint mat, les yeux bleus et vifs, le nez bien proportionné ; une fine moustache ombrageait sa lèvre et une chevelure châtain clair couronnait son front pensif. Tel est le portrait que nous a laissé de lui un contemporain.

Au moral, le Prince était doué de solides et brillantes qualités. Il avait de la pénétration, de la finesse et du jugement. L'excellente éducation qu'il avait reçue avait développé ces dons naturels, et son esprit s'était ouvert à tout ce qui était bon et noble. Artiste distingué, il était excellent musicien et possédait un réel talent de dessinateur. Au sortir de l'université de Bonn, il avait parcouru l'Europe en compagnie du fameux baron Stockmar, et il avait su tirer profit de ses voyages.

La Reine annonça elle-même au conseil privé le choix qu'elle avait fait d'un époux dans la personne du Prince ; en lisant la déclaration qu'elle avait préparée, ses mains tremblaient ; mais sa voix était ferme et elle lut tout d'une haleine, sans s'arrêter, sans la moindre hésitation.

Un acte spécial du Parlement conféra au Prince la nationalité britannique et la Reine le nomma par décret Altesse royale et feld-maréchal ; elle le fit aussi chevalier de l'ordre de la Jarretière, et la Chambre des communes lui vota une dotation de 30,000 livres sterling. Restait à régler une de ces questions puériles en elles-mêmes, mais qui ont tant d'importance dans les cours : la question de préséance. Quel serait le rang du prince Albert, quelle place occuperait-il à la cour et dans les cérémonies officielles ? On discuta beaucoup plus sur ce grave sujet que sur bien d'autres dont l'importance est, aux yeux du commun des mortels, autrement considérable. La cour et la ville s'en emparèrent, lord Melbourne, lord Brougham, le duc de Wellington discutèrent des heures entières sans pouvoir tomber d'accord. Et comme si ce flux de paroles ne suffisait pas, on versa des flots d'encre ; Greville rédigea



LA REINE VICTORIA

1838

By permission of Messrs Graves & C°

un mémoire spécial pour arriver à cette conclusion au moins naïve que la Reine pouvait, sur ce point, faire absolument ce qui lui plaisait. Lord Albemarle, lui, en qualité de grand écuyer, ne voulait céder à personne, pas même au prince Albert, le droit de monter dans le carrosse de la Reine les jours de gala. Les grands de la cour ne voulaient pas admettre que le Prince-époux eût le pas sur le prince de Galles, le jour où il y en aurait un. La Reine mit tout le monde d'accord et régla la question elle-même en ordonnant, par décret, que le prince Albert viendrait immédiatement après elle et aurait le pas sur tout le monde sans exception. Le duc de Wellington, le duc de fer, fit comme les autres : il se transforma en roseau, plia et déclara que la Reine était la maîtresse, et comme lord Albemarle insistait sur ses droits et ses privilèges, le duc exprima l'opinion que la Reine avait le droit de faire monter lord Albemarle sur sa voiture, sous sa voiture, derrière sa voiture et partout où il lui plairait.

Au dernier moment, l'archevêque de Canterbury, qui devait célébrer le mariage, eut des scrupules. Convenait-il que la Reine promît *obéissance* à son époux ; que la souveraine se soumît à la volonté d'un de ses sujets ? Il alla trouver la Reine et lui fit part de ses doutes. Cette fois encore, la Reine trancha la question d'un seul mot, empreint d'un remarquable esprit de subtile casuistique. Elle dit à l'archevêque qu'elle désirait être mariée suivant les rites de l'Église anglicane et qu'elle était prête à faire toutes les promesses exigées par la loi religieuse sinon comme *reine,* au moins comme *femme.*

Enfin tout fut réglé à temps et le mariage eut lieu le 10 février 1840, un lundi. Il pleuvait à torrents; un vent violent balayait les rues où la foule se pressait néanmoins sur le passage du cortège. Le temps de la Reine faisait défaut cette fois, et c'est sans doute pour cela que Greville dit que le mariage se passa tolérablement bien; mais Greville, esprit critique et exigeant, était rarement satisfait.

Après la cérémonie religieuse, célébrée dans la chapelle royale de Saint-James, les nouveaux époux passèrent dans la salle du trône où ils signèrent le registre des mariages, et, à quatre heures, à l'issue du déjeuner de noces

donné au palais de Buckingham, la Reine et le Prince partirent pour Windsor en chaise de poste, suivis d'une assez maigre et peu imposante escorte.

A partir de son mariage, et pendant la vie du prince Albert, la Reine ne prit plus conseil que de son mari. Déjà, depuis quelque temps, le crédit de lord Melbourne lui-même avait sensiblement diminué et, par la suite, seul lord Beaconsfield, de tous les ministres de la Reine, parut exercer sur elle quelque influence.

Le prince Albert s'occupa bientôt très activement des affaires de l'État, voulant être mis au courant de tout, lisant toutes les dépêches, ce qui ne laissa pas que de contrarier plus d'un ministre des Affaires étrangères, lord Palmerston, entre autres.

Il va sans dire que les idées et les vues du Prince influençaient considérablement la Reine; on le savait dans le public et l'on s'en émut, notamment en 1854, au moment de la guerre de Crimée. Les bruits les plus étranges circulèrent dans Londres et, Beaumarchais l'a dit, comme il n'y a pas de conte absurde qu'on ne fasse adopter aux oisifs d'une grande ville en s'y prenant bien, il se trouva des gens pour répandre la rumeur que le prince Albert avait été conduit à la Tour de Londres et que la Reine elle-même avait été arrêtée. Ce qui est plus étonnant encore que ces contes à dormir debout, c'est que les badauds y ajoutaient foi, et le nombre de ces crédules citoyens fut si grand que, pour calmer l'émotion si ridicule qui s'était emparée du public, il fallut une explication officielle donnée en plein Parlement, au mois de janvier 1854.

La naissance d'une fille, au mois de novembre 1840, inspira, dit-on, au prince Albert la crainte que la nation ne fût désappointée, et la Reine l'aurait rassuré en lui disant que « la prochaine fois ce serait un garçon ». La petite princesse est aujourd'hui la femme du prince royal d'Allemagne.

La prédiction de la Reine se réalisa onze mois plus tard. Le 9 novembre 1841, des salves d'artillerie annonçaient à la population anxieuse que la Reine venait de mettre au monde un fils, le prince de Galles, événement qui fut suivi de réjouissances populaires.

Jusqu'à cette époque, la Reine habitait tour à tour le palais de Buckingham



et le château de Windsor ; elle partageait son temps entre ces deux résidences royales. C'est pendant l'année qui suivit la naissance du prince de Galles qu'elle fit son premier voyage en Écosse ; à partir de ce moment, elle alla tous les ans passer quelque temps dans ce pays qui a tant de charmes pour elle et où elle se plaît tant qu'elle en a fait, en quelque sorte, son séjour habituel.

Ce n'est que plus tard, cependant, qu'elle alla à Balmoral, qui appartenait au comte d'Aberdeen. Le prince Albert et elle trouvèrent cet endroit si pittoresque et si agréable qu'ils en firent l'acquisition, ou plutôt ce fut le Prince qui l'acheta, car Balmoral était sa propriété particulière, et la Reine n'en devint propriétaire qu'à la mort de son mari, qui lui légua Balmoral par testament. A cette époque c'était une maison de campagne assez ordinaire, que le Prince fit démolir, et sur l'emplacement de laquelle il fit construire le château actuel que flanque une grosse tour à machicoulis et auquel on s'est efforcé, sans y réussir, de donner un aspect féodal.

En Écosse, la Reine et le Prince faisaient de longues excursions dans les montagnes, soit à pied, soit à cheval, suivis de leurs enfants montés sur de petits poneys du pays. Le Prince chassait, pêchait ; la Reine allait, venait, sortait souvent seule et visitait les cottages des paysans des environs, jouant avec les enfants, causant avec les femmes et ne dédaignant pas parfois de prendre la tasse de thé que lui offrait quelque humble ménagère. L'étiquette rigide de Windsor était un peu relâchée dans les Highlands, mais les affaires

de l'État n'en souffraient pas pour cela le moindre retard ; la Reine et le Prince consacraient une partie de la journée à travailler et plus d'une fois un messager a dû sauter en selle rapidement, rejoindre la Reine et lui porter une dépêche qu'elle lisait aussitôt et à laquelle elle faisait une réponse immédiate après s'être consultée avec son mari.

La Reine a relativement peu voyagé à l'étranger ; ce n'est que récemment qu'elle a pris l'habitude d'aller chaque année passer quelques semaines à Cannes et à Aix-les-Bains ; encore ces voyages à Aix sont-ils entrepris beaucoup plus dans l'intérêt de la princesse Béatrice à qui les eaux si efficaces de cette station thermale ont été recommandées, que dans celui de la Reine dont la santé a toujours été excellente.

Un accident qui est arrivé à Sa Majesté, il y a deux ans environ, — une chute qu'elle a faite en descendant un escalier dont elle croyait avoir franchi tous les degrés alors qu'il restait encore une marche à descendre, — lui a occasionné une luxation du genou et lui a rendu la marche difficile, pénible même, pendant de longs mois ; mais elle s'est complètement remise, ainsi qu'ont pu s'en assurer il y a un an tous ceux qui assistaient à l'ouverture de l'Exposition coloniale.

Un des premiers voyages qu'elle fit avec le prince Albert fut celui d'Eu, où elle fut reçue et fêtée par le roi Louis-Philippe. C'était en 1843, la Reine venait de faire une croisière en yacht autour de l'île de Wight ; sur les instances du roi Louis-Philippe, elle traversa le détroit et passa quelque temps au château d'Eu. On remarqua alors que, depuis le camp du Drap d'Or, c'était la première fois que les souverains de France et d'Angleterre se rencontraient.

Douze ans plus tard, la Reine faisait un second voyage en France et recevait au château de Saint-Cloud l'hospitalité de l'Empereur et de l'Impératrice. Ce fut le dernier qu'elle fit officiellement ; elle a, depuis, passé plusieurs fois à Paris, mais toujours incognito.

La Reine a eu, de tout temps, une grande prédilection pour la campagne. Depuis plus de trente ans, elle a pris l'habitude de passer une partie de l'année à Balmoral, en Écosse, et à Osborne, dans l'île de Wight. Elle fit

l'acquisition d'Osborne en 1855, à l'époque où, de son côté, le prince Albert faisait reconstruire Balmoral. Ces deux résidences, qui sont sa propriété particulière, ont été disposées, décorées et meublées sous la direction du prince Albert ; elles portent l'empreinte de son goût artistique, et il est naturel que la Reine les préfère aux palais royaux de Londres qui n'ont rien



de bien attrayant. A Osborne comme à Balmoral, elle vit avec ses souvenirs et se complaît à revivre par la pensée ses années de bonheur sans nuage qui devaient être si courtes.

* * *

La mort du prince Albert, au mois de décembre 1861, vint plonger la Reine et ses enfants dans la plus profonde et la plus sincère affliction. A partir de cette époque, la Reine, abîmée dans sa douleur, a vécu dans la retraite, se montrant peu, évitant les occasions de paraître en public, et ne présidant aux cérémonies officielles que lorsqu'il lui est impossible de faire autrement. L'amour de ses enfants, dont l'aînée seule, la Princesse royale, était mariée

lorsque le prince Albert mourut, l'aida à supporter son immense chagrin. Elle se consacra à leur éducation, à leur bien-être. La princesse Béatrice avait alors quatre ans, c'était l'enfant gâtée de son père, et la Reine a reporté sur elle une grande partie de l'amour qu'elle avait pour le Prince.

Éprouvée comme femme, la Reine a été éprouvée comme mère aussi. Deux de ses neuf enfants sont morts, la princesse Alice, mariée au prince de Hesse, et le prince Léopold, le plus jeune de ses fils. La princesse Alice mourut, victime de dévouement maternel, en soignant un de ses enfants malade du croup; elle rendit le dernier soupir le jour anniversaire de la mort de son père, le 14 décembre 1878. La mort si subite du duc d'Albany, arrivée à Cannes, au mois de mars 1884, est trop récente pour qu'il soit nécessaire d'en rappeler les tristes circonstances.

Aujourd'hui que ses enfants sont dispersés, à l'exception de la princesse Béatrice qui ne la quitte pas, elle s'entoure de ses petits-enfants qu'elle adore : elle a, auprès d'elle, au château de Windsor, les deux petites filles et le petit garçon du duc et de la duchesse de Connaught qui sont aux Indes, et elle aime à faire venir, le plus souvent possible, les enfants de la princesse Alice et à les garder quelque temps au château, de même que la fille et le fils posthume du duc d'Albany qui sont avec leur mère à Claremont.

* * *

L'existence de la Reine est, actuellement, à bien peu de chose près, semblable à celle qu'elle menait à l'époque de son avènement et pendant la vie du prince Albert, sauf quelques modifications peu importantes, apportées à sa manière de vivre et dues à l'âge plutôt qu'à toute autre cause.

Comme alors, l'emploi de son temps est soigneusement réglé : tous les instants de sa journée sont occupés et rien ne vient interrompre la régularité de sa vie.

La Reine se lève entre huit et neuf heures et déjeune vers dix heures avec la princesse Béatrice et le prince Henry de Battenberg. Aussitôt après, elle se met au travail, dépouille son volumineux courrier, lit les nombreuses lettres et dépêches qui lui sont adressées de toutes parts, parcourt les papiers et les



HER MAJESTY QUEEN VICTORIA AND HER GRANDCHILDREN

documents officiels qui lui sont envoyés par les ministres et donne les signatures nécessaires ; mais elle ne signe jamais une pièce sans l'avoir lue d'un bout à l'autre et s'être rendu compte exactement de sa teneur. Au besoin, elle ajourne une signature pour obtenir une explication ou un éclaircissement. Les documents officiels lui sont expédiés dans des boîtes recouvertes de maroquin, fermées à clef. La Reine a une clef, le ministre a l'autre ; elle ouvre elle-même les boîtes et les referme, sans le secours de personne. Son travail achevé, boîtes et lettres, notes et papiers divers sont remis à son secrétaire, le général sir Henry Ponsonby, qui fait un tri, et est chargé de faire parvenir à chaque département les boîtes et pièces qui le concernent.

« La Reine, disait dernièrement un des personnages qui ne la quittent jamais, la Reine travaille beaucoup ; et, ajoutait-il, elle nous fait tous travailler beaucoup aussi. »

Le cabinet dans lequel elle s'enferme chaque matin à Windsor pour travailler est une grande belle pièce, d'une ornementation sobre, éclairée par de larges fenêtres donnant sur le parc réservé. Une grande table couverte de papiers, de photographies des membres de la famille royale plie sous le poids des dossiers : c'est le bureau de la Reine. A portée de sa main, sont des piles de boîtes de dépêches : il y en a rarement moins de vingt et souvent plus d'une trentaine chaque jour.

Personne n'est admis à pénétrer dans ce cabinet, ce *sanctum* où la Reine ne fait venir que les personnes du cercle tout à fait intime ; c'est dans un salon voisin qu'elle reçoit les ministres et les visiteurs, quels qu'ils soient, appelés au château. La température de ce cabinet, comme d'ailleurs celle de tous les appartements de la Reine, est soigneusement réglée et maintenue uniformément à 60 degrés Fahrenheit, ce qui équivaut à environ 16 degrés centigrades.

En été, lorsqu'il fait beau, la Reine, aussitôt levée, se fait conduire à sa villa de Frogmore, située dans le parc même. C'est à Frogmore-House, disons-le en passant, que mourut la mère de la Reine, la duchesse de Kent, et, du jardin de la maison, on peut voir le mausolée que la Reine a fait élever à la mémoire du prince Albert et sous lequel il dort du dernier sommeil.

A Frogmore, la Reine déjeune soit dans la villa, soit, s'il fait très chaud, sous une tente dressée sur la pelouse. Après le déjeuner, elle travaille dans un des salons de Frogmore-House ou sous une autre tente où l'on a préparé une table et « tout ce qu'il faut pour écrire, » suivant la formule adoptée dans les indications de scène. Là elle lit ses dépêches, donne ses signatures, écrit ses lettres et expédie les affaires courantes absolument comme si elle se trouvait au château. Comme Frogmore est assez loin de Windsor, deux domestiques font continuellement la navette entre la tente royale et le cabinet de sir Henry Ponsonby, et portent les boîtes de dépêches et les lettres.

Le travail terminé, la Reine sort à pied ou dans une petite voiture traînée par un poney. Elle est accompagnée dans ces promenades du matin par la princesse Béatrice, une dame et une demoiselle d'honneur de service et rentre à l'heure du lunch, c'est-à-dire vers deux heures.

Le lunch est, comme le déjeuner du matin, un repas intime auquel assistent seuls la princesse Béatrice et son mari ; il est suivi d'une longue promenade en voiture et, invariablement, en voiture découverte. La Reine, qui ne souffre jamais du froid, n'aime pas à aller en voiture fermée, et il faut que le temps soit bien mauvais pour qu'elle renonce à sa sortie quotidienne ; le vent et la pluie ne l'empêchent pas de faire sa promenade habituelle. La princesse Béatrice l'accompagne généralement ; et si elle ne sort pas avec la Reine, c'est une des dames d'honneur de service qui la remplace. Un domestique de confiance en costume écossais prend place derrière la voiture, à côté d'un valet de pied en livrée royale.

Quand elle est à Windsor, la Reine se fait mener dans le parc, à Frogmore ou bien à Claremont, où habite la duchesse d'Albany. A Osborne elle se promène dans les plus pittoresques endroits de l'île de Wight. En Écosse elle se fait conduire aux environs de Balmoral ; quelquefois elle va au Glassalt Shiel, sorte de petit pavillon de chasse qu'elle s'est fait construire sur les bords du loch Muich ; elle visite aussi souvent les chaumières des paysans. En général, elle choisit de préférence les endroits isolés où elle est à l'abri des regards curieux et indiscrets.

Depuis la mort du prince Albert, le goût de la Reine pour la retraite a

encore augmenté ; il faut, pour qu'elle en sorte, quelque cérémonie officielle, telle que l'ouverture du Parlement ou l'inauguration d'une exposition, ou bien encore une des réceptions appelées *drawing-rooms* pendant lesquelles se font les présentations de cour.

Quelquefois la Reine va voir l'exposition annuelle de l'Académie royale de peinture, laquelle a lieu au mois de mai : c'est le Salon de Londres. Dans ce cas, elle s'y rend le matin de très bonne heure, et un avis publié dans les journaux fait connaître à l'avance au public que, ce jour-là, l'exposition ne sera ouverte qu'à partir de midi. Jamais, depuis son veuvage, la Reine n'est allée au théâtre. Une fois cependant elle a assisté, chez le prince de Galles, à une représentation donnée par une troupe de comédie en tournée : on jouait : *the Colonel,* adaptation du *Mari à la Campagne;* une autre fois, elle a fait venir au château M. et Mrs Kendal qui ont joué devant elle et ses invités; enfin, au mois de mars dernier, elle est allée voir l'Hippodrome de Paris à l'Olympic, où l'on a donné, dans la matinée, une représentation spéciale à laquelle personne n'a été admis.

On a donné diverses explications, toutes plus ou moins fantaisistes, de cet amour de la Reine pour la solitude. Il est facile de comprendre qu'après tant d'années passées dans la retraite, il lui en coûterait trop de changer sa manière de vivre, si même elle en avait la force. On sait qu'aux *drawing-rooms* la Reine reste rarement plus d'une heure et que, au bout de ce temps, elle se fait remplacer par la princesse de Galles.

Rentrée au château, la Reine travaille de nouveau de six heures jusqu'à huit heures. Elle lit, écrit, classe sa correspondance particulière, met au courant son journal. Elle lit beaucoup de feuilles anglaises et étrangères. Une des fonctions des dames d'honneur consiste à parcourir les publications quotidiennes et hebdomadaires envoyées au château et à marquer au crayon rouge les articles jugés de nature à intéresser la Reine, qui est même supposée ne lire que les passages ainsi désignés à son attention. La Reine lit aussi avec beaucoup de soin les livres et les brochures relatifs aux questions politiques qui sont à l'ordre du jour; la question des Balkans, notamment, a été l'objet de ses lectures assidues à une époque récente et elle a parcouru

la plupart des ouvrages qui pouvaient la renseigner sur un sujet auquel elle prenait un vif intérêt.

En dehors de la politique, elle suit aussi les questions du jour, sociales et économiques; elle s'intéresse aux catastrophes, aux sinistres en mer, aux accidents de chemins de fer, choses sur lesquelles elle aime à être vite et bien renseignée. Il y a deux ans environ, les scandaleuses révélations faites par un journal du soir sur les mœurs londonniennes l'ont profondément émue.

La Reine aime à dessiner et à peindre; elle a un joli talent d'amateur comme en témoignent de nombreuses aquarelles représentant des paysages et des vues prises dans les montagnes d'Écosse. Dans ses rares moments d'oisiveté et lorsqu'on lui fait la lecture, elle s'occupe à une distraction singulière. Elle tresse de la paille, et plus d'un de ses petits-enfants porte un chapeau dont les nattes ont été faites par les mains de sa royale grand'mère.

A huit heures la Reine se retire dans ses appartements et fait sa toilette pour le dîner, qui a lieu à neuf heures. Il y a généralement huit ou dix personnes à table, parmi lesquelles la dame d'honneur et le gentilhomme de la chambre de service. Nul, cependant, ne prend place de droit à la table royale, et les personnes qui font partie de la maison de la Reine sont invitées régulièrement chaque jour pour le soir même, absolument comme les étrangers. Les demoiselles d'honneur ne dînent pas à la table de la Reine, mais avec les personnes de la maison, qui prennent leurs repas dans une autre salle, sous la présidence de sir John Cowell, le *Master of the Household*, ou intendant de la Maison.

Les personnes qui doivent dîner avec la Reine se réunissent dans le salon qui précède la salle à manger. A neuf heures moins quelques minutes, la Reine paraît, dit quelques mots aux dames, adresse un salut aux hommes et passe aussitôt dans la salle à manger au bras du prince Henry de Battenberg ou du personnage présent dont le rang est le plus élevé. Les autres personnes suivent, chacun des messieurs donnant le bras à la dame qui lui a été désignée par le gentilhomme de service.


EDOUARD DETAILLE
1880.

Le dîner se prolonge jusqu'à dix heures ou dix heures et demie. La Reine se retire suivie de la princesse Béatrice et du Prince. Arrivée à la porte elle se retourne et fait un gracieux salut aux invités.

Les personnes de la suite qui ont dîné à la table royale et celles qui ont dîné avec le *Master of the Household,* se réunissent ensuite dans un salon dit *Household Room* où la soirée s'achève.

A Osborne et à Balmoral, les choses se passent à peu près comme à Windsor les jours où la Reine ne reçoit pas de personnes étrangères à la cour; mais, en plus de sa maison ordinaire, il y a toujours auprès de la Reine, à l'île de Wight comme en Écosse, un des membres du cabinet. En effet, à Osborne et à Balmoral, la Reine ne cesse pas de travailler, et comme l'éloignement de Londres rend plus difficiles les communications avec ses conseillers ordinaires, les ministres vont, à tour de rôle, passer quelques jours auprès d'elle. A Osborne, ils restent deux ou trois jours, à Balmoral huit ou dix. De cette façon les déplacements de la Reine ne peuvent en aucune façon nuire aux intérêts de l'État, car elle est aujourd'hui aussi scrupuleuse dans l'accomplissement de ses devoirs royaux que le premier jour de son règne.

Il va sans dire qu'à Balmoral et à Osborne, où elle passe environ huit mois de l'année, la Reine reçoit peu ou point; on ne rencontre guère dans ces deux résidences que les membres de sa famille, les intimes et les ministres de service.

Il en est tout autrement à Windsor, où pendant la durée de son séjour les invités se succèdent au château par fournées presque sans interruption. C'est un va-et-vient continuel. Princes de la famille royale, princes étrangers de passage en Angleterre, ambassadeurs, ministres, diplomates, hommes d'État, militaires, marins, reçoivent tour à tour l'hospitalité royale. En ce qui concerne les membres du corps diplomatique, il est d'usage de comprendre, dans la même série, un ambassadeur et un ministre.

Les invitations ou plutôt les commandements (*royal commands*) sont envoyés par le *Master of the Household* ou par le lord chambellan, quelques jours à l'avance. Comme Windsor est à une trentaine de kilomètres de

Londres, que l'on dîne tard au château et qu'il serait impossible aux invités de rentrer chez eux à moins de passer une partie de la nuit sur la route de



Londres, les invitations comportent un séjour de près de vingt-quatre heures au château où les invités passent la nuit.

A leur arrivée à la gare de Windsor, les personnages de haut rang sont attendus par des voitures de la cour et cinq minutes après ils franchissent l'enceinte du château, qu'une rue seulement sépare du chemin de fer.

Dès que la voiture s'arrête, ils sont reçus par un des pages de service qui les conduit aux appartements qui ont été préparés et désignés d'avance. Tout est réglé avec le soin le plus minutieux, tout est prévu, jusqu'aux plus infimes détails, de telle sorte qu'il n'y a jamais le moindre retard ni la plus légère hésitation. Il n'y a pas de cour en Europe où les choses se passent avec plus de régularité, de correction qu'à la cour d'Angleterre; rien n'y est laissé au hasard, l'imprévu n'y a point de place. Depuis le *Master of the Household* jusqu'au superbe valet poudré en frac rouge et culotte de peluche, en bas de soie blancs et en souliers à boucle, chacun sait exactement ce qu'il a à faire et accomplit ses fonctions avec toute la précision d'un rouage bien réglé.

Les appartements de chacun des invités se composent d'un salon et d'une chambre à coucher. Ces deux pièces sont spacieuses, luxueusement meublées,

ornées de tentures, de tapisseries, de tableaux et d'objets d'art. A côté de la chambre à coucher s'ouvre un cabinet de toilette, avec baignoire, eau chaude, eau froide et tout ce qui s'ensuit; l'aménagement exceptionnel de cette pièce en fait une merveille de confort. Il est absolument défendu de fumer dans ces appartements; mais il y a des fumoirs où les invités peuvent se livrer aux joies du cigare. Le feu lord Westbury, qui était lord chancelier et avait une passion pour le tabac, a, plus d'une fois, dit la légende, commis de graves infractions à l'article du règlement relatif aux fumeurs.

L'invité n'a pas plus tôt pris possession de ses deux chambres que l'intendant du château vient lui rendre visite, voir par lui-même si l'installation ne laisse rien à désirer et, au besoin, donner à l'invité qui se trouve pour la première fois honoré d'un *royal command* quelques utiles renseignements et quelques conseils indispensables à celui qui, peu habitué à l'étiquette des cours, est assez embarrassé de sa personne lorsqu'il est admis à se présenter devant la souveraine.

Lorsque l'intendant se retire il est près de huit heures, et l'on n'a que le temps de songer à sa toilette. A la table royale, on dîne toujours en grand uniforme ou en costume de cour.

Les invités, les hommes en uniforme et les dames dans leurs plus beaux atours, se réunissent dans le Grand-Corridor. C'est une vaste salle ornée de tableaux, de porcelaines et d'objets rares ou curieux disposés dans des vitrines; c'est là que se trouve la magnifique collection de porcelaines de Sèvres que les connaisseurs s'accordent à considérer comme la plus belle qui existe. Parmi les tableaux du Grand-Corridor, celui qui attire le plus l'attention est le portrait de lord Beaconsfield.

On cause à voix basse, on échange quelques paroles; tout à coup le silence se fait, il est près de neuf heures. La Reine! Les portes s'ouvrent, la Reine fait son entrée. Elle est de petite taille; elle a dit elle-même : « Je suis petite pour une reine », elle a le teint coloré, les cheveux argentés. Vêtue de noir, elle porte en sautoir le grand cordon bleu de l'Ordre de la Jarretière; sa coiffure de dentelles retombe sur ses épaules et des diamants d'un éclat éblouissant étincellent à ses oreilles. La princesse Béatrice en grande toilette

et le prince Henry de Battenberg la suivent. La Reine dit un mot aux personnes qui se trouvent auprès d'elle et entre dans la salle à manger, où les invités se rendent à sa suite.

La salle à manger offre un coup d'œil splendide ; les cristaux, l'orfèvrerie reflètent les flammes des lustres, la vaisselle d'or et d'argent jette de fauves lueurs ou des éclairs bleuâtres ; les fleurs disposées avec goût tranchent, par leurs éclatantes nuances, sur la blancheur du linge damassé. Autour de la table, les serviteurs muets, silencieux, s'agitent, glissent comme des ombres. Ils portent la riche livrée royale, écarlate et or. Derrière le siège de la Reine se tient son domestique de confiance, un robuste Écossais, revêtu du pittoresque costume national. Auprès des dressoirs, les sommeliers se tiennent prêts à remplir leur office et les maîtres d'hôtel, en somptueux uniforme, découpent.

La chère est exquise et les vins délicieux. Ce sont les vins de France qui sont en honneur à la table royale où l'on sert du vin de Bordeaux et du champagne. Le menu est composé par un maître suivant toutes les règles de l'art, et les plats sont exécutés par des artistes de premier ordre, auxquels les invités peuvent rendre justice en toute connaissance de cause, car le menu porte, en regard de chaque plat, le nom de l'artiste culinaire qui en est l'auteur, comme les programmes de concert donnent, à la suite de chaque morceau, le nom du compositeur.

Le service est fait dans la perfection par ces merveilleux valets, qui excitent la légitime admiration des invités.

Pendant le dîner on cause, mais peu et à demi voix. C'est un peu trop solennel, peut-être ; mais les disciples de Brillat-Savarin et de Grimod de la Reynière ne se plaignent pas de ce demi-silence qui leur permet de savourer comme il convient les merveilles gastronomiques servies à la table de la Reine.

Le dîner finit vers dix heures et demie. La Reine se lève et se retire avec les dames et, quelques instants après, les hommes se rendent dans le Grand-Corridor où la Reine dit quelques mots à chacune des personnes présentes. Au bout d'une demi-heure environ elle quitte la salle. Arrivée à la porte, elle

se retourne et fait un salut circulaire d'une grâce souveraine et d'une dignité majestueuse dont ne peuvent se faire une idée ceux qui n'ont pas assisté à ce spectacle. Le salut de la Reine est légendaire et produit sur tous ceux qui sont reçus à Windsor une ineffaçable impression.

Rentrée dans ses appartements particuliers, la Reine passe la soirée à causer avec la princesse Béatrice et le prince de Battenberg ou bien à lire. Elle a deux dames lectrices, mais elle préfère lire elle-même. La Reine a un goût prononcé pour la poésie : les œuvres de Tennyson, en particulier, lui plaisent beaucoup. Elle affectionne les lectures sérieuses sans pour cela faire fi des romans et apprécie les œuvres de Charles Dickens, de Wilkie Collins, de William Black; mais elle aime surtout Walter Scott et, dans les romans modernes, ceux qui ont le plus grand charme pour elle sont ceux qui décrivent des scènes de la vie populaire écossaise. Elle lit aussi un grand nombre de livres publiés en Écosse et dont les titres sont aussi inconnus en Angleterre que les noms des auteurs qui les ont écrits.

En fait de littérature étrangère, c'est celle de l'Allemagne que la Reine lit de préférence; elle goûte peu les livres français.

La soirée a passé ainsi et, vers minuit, la Reine se retire.

Après le départ de la Reine, les invités et les personnes appartenant à sa maison se réunissent dans le Salon vert ou le Salon rouge. On fait de la musique, on cause, on organise des parties de whist et c'est ainsi que la soirée s'achève. On se sépare assez tard et chacun regagne ses appartements.

Le lendemain matin les invités sont libres de partir à l'heure qui leur convient et d'assister ou non à l'office divin célébré chaque matin dans la chapelle du château par le doyen de Windsor. Le déjeuner est servi à deux tables à des heures différentes et les invités s'y rendent comme il leur plaît ou bien, s'ils le veulent, se font servir à déjeuner dans leur chambre.

A midi, généralement, tous les invités ont quitté le château.

* * *

Telle est, en peu de mots, l'existence de la Reine d'Angleterre, de l'Impératrice des Indes, de la souveraine qui commande à trois cent vingt

millions d'hommes ; de celle dont on peut dire avec vérité que le soleil ne se couche jamais sur son empire.

Sous son règne dont cinquante années viennent de s'écouler, l'Angleterre a atteint un prodigieux développement, une prospérité sans égale. L'histoire placera certainement la reine Victoria au rang des grandes souveraines, à côté d'Élisabeth et de Catherine II. Dans quelques jours, ses enfants, ses petits-enfants venus de tous les coins de l'Europe, des Indes même, les potentats vassaux de l'Asie et de l'Afrique, son peuple entier vont célébrer, réunis dans un même sentiment d'amour et de respect, le cinquantenaire de son règne et rendre un éclatant et sincère hommage aux vertus de la femme et de la mère comme aux grandes qualités de la souveraine.

God save the Queen !

P. VILLARS.





DANS LE VAL D'ARNO

En réunissant mes souvenirs sur les jours charmants que j'ai passés dans le Val d'Arno, je ne peux taire le nom de mon hôte et de mon guide. Jean Magherini-Graziani n'est pas un inconnu pour nos lettrés : il a publié l'an dernier à Paris, *Le Diable, mœurs toscanes;* dans la préface de ce volume j'ai pu dire quel cas je fais de son talent, et n'ai pas à le répéter. Mais ma vie, à l'époque où je me reporte, fut si liée à la sienne que je ne saurais presque démêler un souvenir qui ne me fût commun avec lui.

Il est un vrai Florentin de la Renaissance. A Florence il vit à l'ombre de la cathédrale. L'été, quand le soleil brûle à fendre les dalles à la place de la Signoria et sur les Lungarni, il fait frais dans les vieux quartiers, et le Borgo Pinti, où demeure mon ami, est comme une cave. C'est une antique maison. On soulève un gros marteau de fer qui, retombant, fait résonner avec un bruit de caverne la voûte d'entrée. On entre, on monte, et par une surprise assez habituelle dans les maisons florentines, au sortir de l'obscurité de la rue et de la voûte, on se trouve tout ébloui, dans de grandes salles claires, hautes comme des chapelles, aux plafonds en berceaux. Par les fenêtres, au-dessus d'une *loggia,* au delà d'un jardin frais et abrité, on voit le soleil se briser sur la masse brillante du dôme, énorme reliquaire de marbres multicolores où les lames de Carrare ont pris, par les siècles, une teinte d'ivoire jauni.



C'est là, d'été et d'hiver, que je suis venu prendre mon ami pour courir ensemble Florence. Nous avons rôdé dans les ruelles et les impasses, à travers les anciens quartiers, nous arrêtant à chaque pas devant les maisons à figures antiques, devant une frise, un ornement, un blason, une madone, qui nous parlaient de l'art et du passé. Nous avons flâné dans le *Vieux marché,* sous ces voiles tendus qui, l'été, défendent du soleil les amoncellements de fleurs et de fruits et par-ci, par-là, quelque boutique de vieux livres en plein vent. Nous nous sommes mêlés à la foule en liesse, le jour de la Saint-Jean, par ce beau soir poudreux où les fusées partaient à chaque fenêtre, où, parmi les lampions, les musiques, les bateleurs, les marchands ambulants, il faisait si bon coudoyer un peuple gai et sentir la joie de

vivre en plein air. Nous avons bu, sur la place de la Seigneurie, ces verres d'eau glacée où un gamin tout noir presse un citron jaune et frais. Au clair de la lune, la nuit, nous avons vu couler l'Arno sous les ponts fameux aux belles arches. Nous avons couru les petites églises de campagne, cherchant les fresques, dénichant les statues, déchiffrant les inscriptions.

La Toscane, le ciel, les montagnes, l'Arno qui descend, baignant Arezzo et Florence, du neigeux Falterona, au cœur de l'Apennin, jusqu'à la mer sonore; les villages, juchés comme des nids sur les collines à pic, les villes aux antiques figures, aux rues bordées d'arcades, aux campaniles légers, Arezzo, San Giovanni où naquit Masaccio, Figline où se passa l'enfance de Pétrarque, Pise, la triste et solennelle, qui n'aura jamais fini de pleurer son passé, les champs enfin, où les épis poussent si drus, à l'ombre des mûriers, les oliviers gris, les toits plats des fermes, les saisons, les récoltes, l'histoire antique et toujours neuve des Géorgiques : — voilà de quoi nous parlions tous deux, sur la terre de Dante et de Michel-Ange.

Mon ami s'enflammait à l'idée de sa féconde patrie. Je l'entends toujours de sa voix sonore, avec cette majesté retentissante que l'accent natal donne aux phrases latines, déclamer cette période de Tite-Live, si harmonieuse et balancée qu'elle ressemble à des vers :

« *Etrusci campi, qui Fæsulas inter Arretiumque jacent, frumenti ac pecoris, et omnium copiâ rerum opulenti !* »

« Les champs étrusques, qui s'étendent entre Fiesole et Arezzo, riches de froment, de bétail et de l'abondance de toutes choses. » Tite-Live. Déc. III, l. 2.

Ce sont ces belles campagnes étrusques qu'il me fit connaître plus complètement ensuite, et où je partageai sa vie d'heureux propriétaire rural. J'allai le rejoindre dans le Val d'Arno par un beau matin d'été. En arrivant à la station de San Giovanni, j'aperçois mon ami qui m'attend, debout sur le quai de la gare, immobile, en plein soleil. A ma vue, il s'anime, et, les bras ouverts, la bouche riante, les yeux pleurant à moitié, il fait retentir sa joyeuse bienvenue, et m'embrasse chaleureusement.

San Giovanni est une exquise petite ville, qui n'a guère changé depuis le Moyen-Age. A distance, elle paraît hérissée de tours et de sveltes clochers.

En y entrant, on lui trouve de belles rues, pavées de larges dalles, et bordées d'arcades basses et ombreuses. Au centre de la ville, sur une place carrée, s'élève le Palais municipal, avec un campanile carré, noir et léger, garni de créneaux et de machicoulis, tout semblable au campanile de la seigneurie de Florence. Les petites villes toscanes, bâties à l'époque de la toute-puissance de Florence, se sont mises plus ou moins à la mode florentine. Elles ont voulu, sur leur *forum,* voir s'élever la tour de la mère patrie, symbole des franchises municipales. Aux temps des républiques, toute ville avait sa tour et sa cloche, qui appelait les citoyens aux assemblées publiques. Ces cloches ne sont plus aujourd'hui que pour réunir les compagnies pieuses qui ensevelissent les morts ou portent les malades aux hôpitaux, comme elles le faisaient aux temps des grandes pestes du Moyen-Age.

Les rues sont vides, par cette grande chaleur blanche, les volets fermés, les maisons silencieuses. C'est l'heure de la sieste, où l'on ne voit dehors, dit le proverbe romain, que les chiens et les Français. Nos pas sonnent sur les dalles, et nous nous arrêtons, çà et là, devant quelque chapelle, quelque palais, quelque madone enchâssée dans un mur.

Et je croyais, mon imagination peuplant les rues désertes de figures et de costumes du passé, voir devant moi Masaccio, l'enfant sublime, né à

l'aurore du xve siècle, dans quelqu'une de ces maisons aux arcades basses, aux fenêtres cintrées. Je le voyais marcher sous le soleil, jeune et déjà las sous le poids des pensées, le maître de tous les maîtres, à qui une vie de vingt-sept ans suffit pour marquer la direction de l'art, pour fonder la Renaissance. Je le voyais tel qu'il fut dans ces campagnes toscanes, tel que les souvenirs locaux le représentaient cent ans plus tard à l'Arétin Vasari, doux, pensif, absorbé dans son rêve. « Il était très distrait, dit le chroniqueur, et vivait sans y penser, comme un homme qui, ayant attaché tout son esprit et volonté aux choses de l'art, se souciait peu de lui-même et encore moins des autres. Il ne voulut jamais s'occuper des choses du monde, pas même de son vêtement. D'ailleurs, il était la bonté naturelle, plus disposé à faire service ou plaisir à autrui qu'on puisse désirer. »

Dans ces pensées, et plusieurs autres, j'entre dans une chapelle du xive siècle où se vénère une madone miraculeuse. La voûte est sombre, et l'on éprouve en entrant une impression de fraîcheur et de bien-être. Dans un coin obscur de la muraille se dresse une sinistre apparition : un squelette tout tordu, emmuré dans l'épaisseur même de la maçonnerie, et récemment mis à jour; quelques lambeaux de peau et d'étoffe pendent encore des membres desséchés. L'expression de la face est horrible; un cri de rage impuissante semble sortir de la bouche ouverte, et le désespoir est dans les yeux creux. Ainsi le Moyen-Age laisse après lui, à côté d'images douces et caressantes, une trace des guerres terribles, des haines impitoyables, quelque chose de sanglant et de mystérieux.

Nous passons l'Arno à gué; la carriole saute sur les galets; l'eau, très rapide, bouillonne entre les roues, entre les jambes du cheval; elle rejaillit en fraîches éclaboussures jusque sur nous.

Nous montons lentement, le long d'un torrent desséché, bordé de peupliers et de saules, sur les premiers gradins de l'Apennin. Au détour d'un chemin, je découvre une colline toute noire de verdure sombre, au milieu de la verdure cendrée des oliviers. Parmi les cyprès tout droits et immobiles, paraissent des constructions blanches et des toits de tuile.

— Voilà notre rustique demeure, me dit mon ami.

Le lendemain matin, j'ouvrais ma fenêtre sur la vallée de l'Arno. Le soleil est très ardent et le ciel très pur, avec une buée, couleur de poussière, sur les contours de l'horizon. Les cigales secouent furieusement leurs stridentes crécelles.

Sole sub ardenti resonant arbusta cicadis.

Le premier plan du paysage est fait des découpures de bizarres coteaux : ce sont des *terres faibles,* que les pluies d'hiver sillonnent, labourent et entraînent : pics de terre dentelée, aiguilles déliées, colonnettes, tourelles, murailles fantastiques ; on dirait, par endroits, quelque impossible forteresse gothique, dressée dans un rêve. Le soleil se joue parmi ces découpures, jetant des ombres fines dans le fond frais et étroit des vallées. Léonard de Vinci avait quelque idée de ces singulières collines, lorqu'il suspendait dans l'air bleu les remparts de ses improbables rochers.

Plus bas, le terrain s'unit et descend en pente douce vers le fleuve. Si loin que les regards découvrent, à droite, à gauche, s'étend la vallée plantureuse; les épis jaunes sont couchés à terre, à l'ombre des érables, où s'enlacent les pousses vigoureuses des vignes. C'est une mer de feuillages, de pampres, de moissons où se noie, de loin en loin, une maison blanche au toit rouge, d'où émergent les clochers, les quenouilles noires des cyprès. La terre, chargée du poids de ses dons magnifiques, s'endort dans le silence de midi, à la seule musique des cigales. Salut, grande mère des fruits !

Salva, magna parens frugum !

Je voudrais trouver pour me comprendre quelque fidèle enfant de Virgile ou de Dante. Je voudrais, en « foulant la terre de Toscane », et quand je vois fleurir à mes pieds « le jardin de l'Empire », comme dit Le Dante, réveiller quelque enthousiasme italien et aussi cet enthousiasme agricole dont sont inspirées les Géorgiques.

Là-bas, tout au fond, l'eau que je vois scintiller, c'est l'Arno « le beau fleuve d'Arno à la grande ville ». L'été, ce n'est qu'un mince filet d'eau rapide et claire, qui serpente entre des bancs de sable. Les enfants le passent à pied, en relevant leurs pantalons et en portant leurs paniers sur leurs têtes. Voilà le « fleuve royal » ! Pourtant il est fort et bienfaisant ; il

apporte encore la fraîcheur à sa large vallée. Et l'hiver, ses eaux de torrent gonflé ne sont point meurtrières aux campagnes.

Il court sinueux de l'Apennin à la mer, se détournant sans cesse, et allongeant sa route, comme s'il avait peine à quitter un pays si beau. De sa source à son embouchure, j'ai pu le suivre, la *Divine comédie* à la main. Il naît dans ces rochers qui séparent « les deux rivages d'Italie », dans le « dos même de l'Italie ». A sa naissance, sur les flancs du Falterona, c'est « un ruisseau à peine, mais son cours va dépasser cent milles ». Dans sa première course, du Nord au Sud, au milieu de la riante vallée du Casentino, il s'enfle vite, recevant les petits torrents aux cascades bondissantes. « Ces petits ruisseaux, disait Dante, qui, des vertes collines du Casentino, descendent dans l'Arno, se creusant des lits et frais et doux, sont toujours devant mes yeux ».

Là, les sommets escarpés de l'Apennin séparent seuls la vallée de l'Arno de celle du Tibre, et les deux illustres fleuves, à l'entrée de leur carrière, courent de conserve aux deux côtés de la montagne. Entre deux, au cœur même de l'Italie, se dresse le mont âpre de l'Alvernia, où saint François planta la croix, où, dans une grotte vénérée, il reçut en sa chair les stigmates du Christ. Venu vers Arezzo, l'Arno semble rebrousser chemin. Il contourne le Pratomagno, rameau détaché de l'Apennin, et remonte vers le Nord, presque parallèlement à sa première course. A Arezzo, la vallée s'élargit. L'Arno a reçu la Chiana, son plus fort affluent, les deux rivières répandent une délicieuse fraîcheur dans la vaste plaine entourée d'un cirque de montagnes. Le pays d'Arezzo est fameux pour son air vif et salubre. Cet air a nourri l'enfance de Michel-Ange, qui s'en souvenait bien, et écrivait un jour à Vasari : « Si j'ai rien de bon dans l'esprit, cela m'est venu de l'air subtil qu'on respire dans notre pays d'Arezzo ».

La vallée se rétrécit de nouveau, après Arezzo, jusqu'à Florence. Le fleuve baigne de petites villes fameuses, Montevarchi, San Giovanni, Figline. Il va couler sous les beaux ponts de Florence; dans sa vallée inférieure, des châteaux pittoresques se mireront dans ses eaux; puis, après Pise, il se perdra dans la mer Tyrrhénienne, ayant laissé derrière lui plus de lieux

glorieux que fleuve qui soit au monde. Je reviens à la fenêtre d'où je l'apercevais, sur les pentes de l'Apennin, en face de San Giovanni, là où la vallée est large et riche à plaisir.



L'été, on ferme tous les volets dès le lever du soleil. Il fait frais dans la maison comme dans une cave. On dîne vers midi, puis on se retire pour la sieste; les dames reparaissent à cinq heures. On sort alors, quand le soleil descend et que toute la vallée se remplit de poussières dorées. On ne songe pas à rentrer quand les étoiles paraissent; car les nuits sont plus claires que bien des journées du Nord. On prolonge tard la veillée; on soupe en hâte vers onze heures du soir et l'on a peine à aller se reposer, tant il serait doux d'attendre le jour dehors, par la délicieuse fraîcheur de l'aube, quand les blanches vapeurs rampent au fond de la vallée et que les flancs des montagnes s'illuminent rapidement de violet et de rose.

Une seule fenêtre ne se ferme pas aux terribles chaleurs du midi, c'est la chambre de mon ami; une seule tête ne cherche pas le repos quand Apollon triomphant incline toute la nature dans un même sommeil, c'est la tête d'un Africain plus que d'un Toscan. Mon ami aime la chaleur comme son élément et aspire avec délices le feu de l'été. Par ses volets ouverts, la lumière entre à torrents. La feuille de papier blanc devant lui brille comme une gueule de four.

Plus d'une fois, partageant son amour du soleil, je suis sorti avec lui en

plein jour, alors que même les cigales se taisent. Nous avons dépassé la ceinture de cyprès qui garde la maison de la chaleur l'été, et l'hiver du vent. Nous avons descendu et remonté les collines blanches et crayeuses, nous nous sommes arrêtés sur des sommets découverts, enveloppés de toutes parts des flammes éclatantes du ciel, et nous sommes revenus, brûlés comme des lézards, inondés de sueur, la bouche sèche, les yeux douloureux, mais enivrés d'air pur et chaud; j'avais appris à connaître la splendeur inouïe des contrées méridionales, sous le soleil tout puissant qui leur est naturel.



En remontant, nous retrouvions, derrière son rideau de cyprès immobiles, la *villa*, la *fattoria*, la petite cité rurale endormie et silencieuse. Tout autour, les bâtiments bien clos, où nulle âme ne bouge, les celliers, les granges, les pressoirs au vin et à l'huile, les écuries, les étables, la forge, la petite église toute coquette et simple.

Au réveil, la villa reprend toute son animation. Car toute une population vit autour de ce centre d'exploitation rurale. Il y a d'abord le *patron* et sa famille. L'autorité du patron s'exerce par les employés fixes de la *fattoria*, dont les fonctions sont le plus souvent inamovibles et même héréditaires. Ce sont le *fattore*, la *fattoressa*, le *sotto-fattore* et le *terzuomo* (troisième homme).

Le *fattore* est le premier ministre du patron. (En Maremme, je lui ai entendu donner le titre de *ministro*.) Il représente le propriétaire en toutes choses et a la haute main dans l'administration de la terre. Il tient le registre

des achats et des ventes, du bétail et des récoltes, paie et reçoit, allant sans cesse à cheval de la villa aux métairies, aux marchés voisins, aux foires, aux ventes. Il fait les comptes avec les métayers, et tous les ans, lui-même, le 31 mai ou le 30 juin, rend compte au patron. Cela s'appelle faire le règlement, *far il saldo.* C'est au moment de ce règlement que peut s'établir exactement le budget de la propriété, la *rendita netta,* en comparant le revenu brut avec les dépenses faites, les améliorations, les achats.

Le système du métayage, dans les campagnes où les usages et la nature des cultures le rendent possible, met en communication directe le propriétaire de la terre et l'ouvrier agricole ; il n'est plus question de savoir si l'on touchera plus ou moins régulièrement un fermage, comme on touche les arrérages d'une rente ou les coupons d'une action. Il s'agit de savoir au juste ce que la terre coûte et ce que la terre rapporte ; il faut entrer dans la vie même du cultivateur ; on a tant d'intérêts communs avec lui que la justice est aisée à garder ; on le connaît et on le voit d'assez près pour qu'un esprit de charité et d'affection mutuelle entre naturellement dans les mœurs. Aussi, le régime de la culture, dans cette partie de la Toscane, peut paraître comme un type de société rurale, au point de vue de la bonne harmonie des classes et de leurs relations équitables.

L'abus ne pourrait guère venir que du *fattore* (1). La présence du propriétaire le rend généralement impossible. D'ailleurs les mœurs sont faites de fraternité et de familiarité. Le mal du paysan Toscan, comme de presque tous les paysans, c'est la dette et c'est l'usure. Son ennemi demeure dans la petite ville bizarre juchée à deux lieues d'ici, au fond d'une étroite vallée ; c'est le boutiquier du chef-lieu de canton, qui le pousse au luxe et à la dépense ; le pharmacien libre-penseur et républicain, qui lui charge le corps de remèdes douteux et l'âme de dangereuses pensées, c'est le prêteur à la petite semaine, qui suce ses pauvres profits et ne le lâche, quand il le tient, que ruiné. Son ennemi n'est pas le *fattore.*

(1) Cet abus existe dans d'autres provinces italiennes. Voyez notamment ce que dit le regretté Ch. Lenormant sur le régime des grandes propriétés dans la Calabre, et la misère des paysans. (*La Grande Grèce,* t. I.)

Le *fattore* de Poggitazzi est un homme remarquable. Il a soixante ans, le teint sombre et coloré, les cheveux gris en broussailles, le front haut, les yeux très clairs pour son teint, grands et vifs. L'air de la physionomie est plutôt rude, avec les sourcils très rapprochés et épais, les lèvres fines et serrées et le nez en bec d'aigle. C'est un homme merveilleusement propre à toutes les choses de son état. Il parle peu et a le commandement net et efficace. Il se fait obéir à la perfection. Le sourire qui lui est habituel a quelque chose d'ironique et de profond. Il y a une sorte de majesté dans toutes ses actions. Son maître, qui a grandi sur ses genoux, l'aime et le vénère singulièrement.

Le *fattore,* par un hasard, porte un des noms les plus illustres de l'histoire Florentine. Il se nomme Giuseppe Acciaioli. Dans les cryptes de la Chartreuse du Val d'Ensa, couchés sur d'admirables tombes de marbre, les Acciaioli du XIVe siècle reposent dans les longs plis immobiles de leurs robes, les mains jointes et les yeux fermés. En voyant les traits fins du *fattore,* je me suis demandé si quelque goutte du sang de ces illustres morts n'était pas descendue par hasard aux veines du vieux paysan.

La *fattoressa* est la seconde autorité de la maison rurale. Elle s'occupe à la lessive, à l'entretien des habits, à la propreté de la maison, à la cuisine; elle raccommode et repasse le linge. On compte sur elle pour tous les soins intérieurs, tandis que les hommes sont aux champs. C'est une femme d'une grande autorité et dont l'influence s'étend jusque sur la famille du patron. Elle est assistée dans les travaux domestiques par le *terzuomo,* qui s'occupe notamment d'étriller les chevaux et de faire le pain, tandis que le *sotto-fattore* aide le *fattore* à surveiller les travaux du dehors.

A la *fattoria* on se lève un peu avant le soleil. Le matin on prend le café. On dîne à midi, été comme hiver, d'une soupe et d'un ragoût de viande. On soupe le soir de la même soupe et du même ragoût réchauffés. On fait maigre le vendredi et le samedi. On mange des choux, des pommes de terre, des céleris, du fromage, des fruits, et, à la saison, des gousses de fèves crues que l'on croque avec du sel.

La nourriture est saine et large. Les fruits de la terre sont en abondance.

Aussi l'on n'a guère besoin d'argent et l'on n'en voit guère ; le *terzuomo* gagne 150 francs par an, le *sotto-fattore* 200, et le *fattore* lui-même, 3 à 400. Il passe pour un riche personnage.

A Poggitazzi on récolte le blé, on fait le vin et l'huile ; c'est là le fond du travail. Il y a aussi le maïs, les haricots, les fèves, et, vers la montagne, les châtaignes. Presque tous les paysans ont chez eux des vers-à-soie, dont s'occupent les femmes et pour qui on cueille la feuille du mûrier.

Le produit des champs et des vignes n'égale pas en profit celui des oliviers. Les coteaux en sont couverts ; les troncs noueux rampent et se courbent en mille contorsions bizarres et le moindre souffle d'air fait palpiter les feuilles cendrées, nettement découpées comme de fines lamelles d'argent.

Les vingt-six métayers de mon ami partagent exactement par moitié avec lui tous les produits de la terre. Ils ont avec le *padrone* un *compte-courant,* devant donner sur leur part, à chaque récolte, s'ils se sont laissés mettre en retard à la récolte précédente. D'ailleurs la constante fraternité que j'ai dite rend ces rapports faciles, maître et métayers sont les meilleurs amis du monde, et le dimanche, sur l'aire, on les voit jouer tous ensemble aux boules et disputer le plus gaîment du monde. J'ai pu constater par moi-même que les *contadini* se plaignent rarement de leurs maîtres et souvent, dans les mauvaises années, le maître donne à manger à tous ceux qui vivent sur sa terre.

La maison et la terre que l'on donne à cultiver à un *contadino* se nomme *podere,* c'est-à-dire *pouvoir ;* on entend par là la mesure de terre qu'un homme *peut* cultiver seul, sans autre secours que celui de sa famille. Le *contadino* vit dans la maison qui est au centre de son *podere.* Il ne paie pour cette maison aucun loyer au patron.

Différente est la condition des *operai,* ouvriers ruraux qui sont *à pigione,* et paient un loyer. Ceux-là travaillent sur la terre, là où le *fattore* veut les employer et reçoivent un salaire d'un franc par jour. Parfois un *contadino* quitte sa situation et préfère vivre comme un ouvrier ; c'est par exemple un fils qui veut prendre femme, malgré la volonté de ses parents. On dit alors

qu'il sort de maison, *esce di casa,* qu'il va en location, *torna a pigione,* qu'il va travailler comme ouvrier, *va per opra.*

D'ailleurs, sauf une certaine dignité terrienne qui s'attache à la qualité de *contadino,* le régime du métayer est le même à peu près que celui de l'ouvrier rural : presque jamais de viande, tout au plus le pot-au-feu, le dimanche ; peu de vin à l'ordinaire et non à chaque repas. Le fond de la nourriture est de pain et de soupe aux haricots. Le reste diffère, suivant le meilleur ou pire rapport des *poderi,* suivant les meilleures ou pires années.

Les hommes, le plus souvent mangent aux champs, sur le travail, comme on dit, *sul lavore.* Vers midi, on voit les femmes se répandre dans la campagne, portant la nourriture sur leur tête, dans des paniers ou des torchons. Elles mangent avec les hommes, puis ramassent le reste du pain, l'écuelle de la soupe et s'en retournent à la maison. La nourriture se varie des produits de chaque saison. En été, les paysans engloutissent des fruits à s'en faire éclater.

Ils mènent une vie assez pauvre, mais simple et saine et, malgré la cherté croissante des denrées, le poids écrasant des impôts, ils connaissent peu la misère. Ils ont aussi leurs larmes et leur part des maux de l'humanité, la maladie, la mort des pères, les mauvaises années, les grêles et les gelées. Mais il n'y a aucun de ces vices spéciaux qui augmentent et perpétuent la misère, comme dans le Sud de l'Italie par exemple. Le Val d'Arno est sain et sûr. Le peuple en est doux, gai, intelligent et religieux.

Les prêtres sont peu cultivés et aussi semblables aux paysans qu'il soit possible. Ils vivent avec le peuple sur un pied d'entière intimité. Cet état choque au premier abord le français qui passe et s'arrête aux apparences. Il lui paraît en général que le curé manque de tenue, car il est familier avec chacun et chacun est familier avec lui. Le plus souvent pourtant, il est bon prêtre, charitable et dévoué à ses devoirs. J'en ai connu plusieurs qui étaient des hommes charmants et qui, sous un extérieur sans façon, cachaient des âmes vraiment apostoliques, pleines de jugements justes et d'indulgence. Alors, connaissant la bonté de leur âme, il ne me déplaisait nullement de

les voir chevaucher leur âne et fumer leur pipe, en allant voir les malades, ou attacher eux-mêmes au soleil sur de longs bâtons, dans un petit jardin fleuri, les rubans blancs de leur *macaroni*.

Dans quelques paroisses, le curé fait l'école. Car les écoles sont rares et peu fréquentées et il y a peu de villages. Les travaux des champs n'ont pas trop de tous les bras. Quand un enfant est né, par les soins plus ou moins habiles d'une sage-femme rurale, quand on l'a porté baptiser à l'église, la mère lui donne le sein et le promène partout avec elle. Elle l'asseoit par moments sur l'aire, devant la porte de la cuisine. Dès qu'il marche, elle le donne à garder à d'autres enfants. Qu'il gagne ses sept ou huit ans, on l'enverra à l'école, si l'école n'est pas loin et que cela ne gêne en rien. Mais on se soucie peu de cela, et un père raisonnable préférera toujours que le petit garde les cochons et apprenne à connaître la terre. On lui montrera ses lettres aux veillées d'hiver.

On ne lui laissera pourtant pas manquer les catéchismes du dimanche, jusqu'à ce que le prêtre, à Pâques ou à la Pentecôte, lui ait fait faire sa première communion; après la cérémonie, ce jour-là, les communiants dîneront chez le curé. Dès lors ils seront devenus des hommes, laisseront aux plus petits à garder les bêtes et iront travailler aux champs avec les pères.

Les mariages sont précoces, car, pour le travail agricole, il faut être de bonne heure établi dans la vie. Aux dimanches, en sortant de l'église et aussi l'hiver, dans les longues soirées, quand on va à la veillée dans les maisons les uns des autres, un garçon voit les filles; il choisit celle avec laquelle il veut *far all'amore*. Alors il cherche à la rencontrer seule et, prenant son courage, il lui demande amour, *le chiede amore*. Si l'aveu est bien reçu, le garçon doit alors chercher un ami dévoué, qui s'entremette, prenne ses informations et aille demander la fille à ses parents. Une fois les paroles données, les fiancés se voient très librement; il est d'usage qu'ils se fassent l'un à l'autre de petits cadeaux. La fille de son côté doit faire un cadeau au *mezzano,* à l'ami obligeant qui a porté la demande. Elle lui donne souvent quelque article de vêtement. « *Ti tocca la camicia!* » lui dit-on, par façon de proverbe : « La chemise est pour toi! »

Le mariage est la plus grande fête de la vie. Tous les parents, tous les amis sont convoqués à la grand'messe paroissiale, après laquelle le curé bénit les épousés. La noce sort ensuite en cortège solennel, les mariés en tête et derrière eux, deux à deux, tous les invités, les femmes d'abord et ensuite les hommes. Le long de la route, sur le passage, les garçons du pays tirent des coups



de fusil et des pétards, avec de grands cris de joie sous le ciel bleu. L'épousée a les poches pleines de dragées; elle en jette à droite et à gauche. Les cloches sonnent à la volée.

On se rend à la Villa pour saluer les patrons. Rien de plus charmant et de plus gai que ce cortège par un éclatant soleil de juillet, comme je l'ai vu. La noce descendait par les sentiers de la montagne, parmi les oliviers; les couleurs voyantes des robes et des fichus brillaient à grands ramages; les cris et les chants se perdaient dans l'air pur. La mariée riait aux éclats, brave et rougissante, découvrant deux belles rangées de dents blanches. L'époux, gauche et empressé, la couvait des yeux, laissant paraître bien honnêtement son amour ardent et heureux.

Quand on a déjeuné chez les parents de l'épousée, on reforme le cortège pour aller chez l'époux et y laisser la jeune femme, sous le toit nouveau où

elle doit vivre. Au haut de l'escalier, la mère de l'époux attend sa nouvelle fille. Elle lui souhaite la bienvenue, l'embrasse, puis la prend par la main et la conduit à la table. La mariée est alors chez elle.

Autour d'elle, on se range comme on peut à la table servie et l'on fait



bombance, mangeant et buvant d'une façon incroyable à qui ne l'a vu de ses yeux, se vengeant en une fois d'une longue vie de sobriété.

Le costume du paysan n'est pas sans une certaine recherche, surtout dans le voisinage des villes et des bourgs. Les hommes portent la veste courte de couleur foncée et le feutre mou. Très souvent, l'été surtout, ils jettent la veste sur une épaule, sans enfiler les manches et se drapent ainsi avec une grâce toute antique, car ils marchent très droits, la tête un peu haute.

Les femmes portent des robes plissées à la taille. Leur coiffure consiste en

un fichu de couleurs voyantes, souvent brodé et chamarré. Quelques vieilles le roulent en turban sur le haut de la tête. La plupart l'attachent sous le menton, la pointe tombant en arrière, couvrant ou découvrant la tête suivant la température. Les femmes, plus souvent encore que les hommes, marchent pieds nus; elles ont la même allure noble, avec les reins cambrés, et un rhythme élégant dans le pas, qui leur vient de l'habitude quotidienne des fardeaux portés en équilibre sur la tête.

La race n'est point aussi belle que la romaine aux formes superbes et massives, que la calabraise, dont la souplesse nerveuse vient du sang grec. A travers les guerres et les invasions, le toscan a perdu le type de sa race antique. Mais sa grâce douce est un caractère qu'il n'a point perdu, pas plus que la pureté de sa langue, qu'il n'est pas près de voir corrompre, tant est jaloux le soin qu'il en prend.

Les usages agricoles des Toscans m'ont paru avoir moins changé que toute autre chose depuis les temps les plus reculés. J'ai pris tel plaisir aux moindres détails de la vie, en ce coin du monde, que j'en ai noté le labeur mois par mois; je me suis rappelé ces bas-reliefs naïfs, à la façade des cathédrales du Moyen-Age où, en douze compartiments, des artistes fort simples rappelaient les douze moments du noble travail des champs.

Je commence à novembre : les labours et les semences sont terminés et l'on se met à la récolte des olives. Les garçons et les filles escaladent les troncs noueux. La graine noire et parfumée tombe aux corbeilles. Si l'année est bonne et les arbres chargés, c'est une grande fête, qui amène le peuple entier dehors, aux chants et aux cris de joie, sous les arbres argentés. Sur les branches se posent les pieds nus, les tailles des filles se cambrent, les bras se tendent vers les bouts des rameaux. Il y a des chutes, des maladresses, des propos gaillards, des rires sans fin.

On continue la cueillette en décembre et, à la *fattoria* commence le travail de l'huile. Les bœufs sont attelés au manège et, lentement, d'un pas lourd et régulier, tirent le bras de levier de la presse, et font gémir les vis. Dans des sortes de paniers mous, sous la presse, l'olive s'écrase, sue, et en dessous, par un canal, la liqueur d'or coule onctueusement, embaumée encore de l'âcre

odeur de l'olive. Le pressoir est commun à tous les *contadini*. Ils montent tous à la *fattoria*, pour faire l'huile, amenant leurs bœufs, s'ils en ont. Ils s'installent là, jour et nuit, dormant à tour de rôle, car le travail ne souffre aucun retard. De longs jours, de longues nuits, le pas du bœuf résonne dans le *frantoio*, la vis de bois crie et le ruisseau d'or coule dans les réservoirs. En même temps on commence certains travaux des champs ; on prépare les plantations de vignes et d'arbres, en donnant aux terrains cette façon profonde que l'on nomme *scassare*.

Janvier est consacré aux mêmes travaux. Puis, les gelées passées et la terre amollie, en février, en mars et avril, on donne aux terrains une façon moins profonde, avec la *vanga*, bêche en triangle, armée d'un éperon où le travailleur appuie son pied. En même temps on taille la vigne et l'olivier ; on fait les nouvelles plantations.

En mai, tandis que les femmes sont toutes dévouées aux soins des vers à soie, les hommes fauchent les foins, puis sarclent les champs et brûlent la mauvaise herbe.

Juin et juillet sont pour la moisson et le battage. C'est le moment où les lucioles sont les plus abondantes. A la tombée du jour, leur étincelle inconstante sautille de gerbe en gerbe. Puis on bat sur l'aire et, autour de la *fattoria*, les fléaux sonnent sur la terre sèche. Après la moisson faite on retourne encore les terres, et le soleil d'août brûle les folles herbes déracinées.

En septembre, sur les coteaux exposés au midi, les enfants se barbouillent la figure de raisin, autour des cuves embaumées où fermentent les grappes rouges.

Les premières pluies d'automne ayant amolli la terre, on fait les semailles en octobre.

Au cellier, on tire le vin nouveau, le *vin chiaro*, bien digne de ce nom par sa belle couleur de sang. C'est un noble vin, qui sent la grappe et que l'on boit gaîment et à longs traits, quand il coule des gros *fiaschi* ventrus, au cou grêle, entourés de paille. Quand on a tiré le *vin chiaro*, on remet sous la presse la grappe encore riche de suc et l'on obtient une seconde vendange,


F. Fabbi

de vin moins fort, mais bon et sain encore, que l'on appelle *vino stretto,* ou vin *serré.*

Pour finir ce cycle de l'année, il faut parler encore du chanvre et du lin, dont la femme de chaque *contadino* tisse elle-même la toile. Puis c'est le bétail, bœufs, vaches, chèvres, porcs et moutons. Les bœufs mangent l'été du fourrage vert, luzerne, trèfle, sarrasin, l'hiver des raves, du son, du foin. Les moutons paissent l'été dans les prés, et pour eux, l'hiver, on met en botte des feuilles de chêne séchées. Quand on veut engraisser les porcs, on les gave d'une pâtée de son, de pommes de terre, de pommes hachées, de glands et de fèves. Mais le plus souvent ils vivent au hasard, dans les champs ou dans les fossés et on les voit, le long des routes, en grands troupeaux, tout noirs, ou blancs et marbrés de grandes plaques noires, hérissés et incivils, retourner la terre de leurs groins et chercher leur pitance parmi les racines et les tubercules naturels.

En vérité je ne pense pas que cette vie des champs, si naturelle et si traditionnelle, ait changé depuis le Moyen-Age, pas même depuis le temps des étrusques mystérieux et des excellents agriculteurs romains. Virgile demain pourrait écrire à nouveau les Géorgiques.

Je voudrais avoir fait sentir la poésie de cette contrée, glorieuse par les arts et les lettres, heureuse et forte par vingt siècles de vertus agricoles.

Plusieurs étés je suis revenu en ce même coin du monde, pour y retrouver la même pénétrante émotion. Je l'ai quitté pour y revenir, et la dernière soirée que j'y ai passée suffirait pour m'en donner l'envie. C'était une belle soirée, si belle que j'en veux fixer le souvenir, pour que ceux qui m'ont suivi jusqu'ici restent avec moi sur la même impression.

Nous marchons tous les deux, mon ami et moi, sur les arêtes étroites des bizarres collines, puis, plus bas, dans le fond frais des vallons. Nous marchons longtemps au hasard. A la fin, nous entrons dans une maison de paysan, une de ces jolies maisons, avec un escalier extérieur et la *loggia,* cette galerie couverte dont les piliers soutiennent le toit.

Le *contadino* nous offre de son vin, qui coule rouge et luisant du *fiasco* de paille. Puis, la paresse nous prend : le soleil s'est couché derrière les

campaniles de San Giovanni, l'air est tiède et plein de mollesse. Le *contadino* attelle ses bœufs ; nous voilà assis sur son chariot bas sur roues, riant aux cahots énormes du sentier grimpant et perdant nos éclats de rire dans les dernières vibrations des cigales.

Mais nous ne rions plus. La nuit vient, sereine et solennelle ; quelques lucioles rapides passent encore sur les blés coupés. Les cyprès sont noirs. Les eaux murmurent dans chaque vallon. Le ciel est clair encore. Une à une les étoiles paraissent dans l'air limpide et cristallin.

Nous nous taisons ; et les vers du *Paradis* me reviennent en mémoire, où il est parlé des « glorieuses étoiles ! »

HENRY COCHIN.





LA SŒUR ROSALIE

Lorsque, tournant le dos au Panthéon, on descend les pentes de la montagne Sainte-Geneviève par les rues de l'Estrapade et Contrescarpe, si l'on fait deux cents pas dans la voie bruyante qui est l'artère du quartier Mouffetard, on rencontre, sur la gauche, une ruelle dont le nom est connu du monde entier, la ruelle de l'*Épée-de-Bois*. Cette ruelle s'insinue entre des masures qui, de chaque côté, forment cortège au touriste égaré, par hasard, en ces parages lointains.

Après avoir traversé la rue qui monte silencieusement de la vieille église Saint-Médard à la limite nord de la ruelle de l'Épée-de-Bois, on s'arrête devant une petite porte où se dessine le classique judas des anciennes maisons de petite ville.

Si cette porte s'ouvre devant lui, le visiteur traverse une cour pavée, au

fond de laquelle, à gauche d'une chapelle de construction récente, un vitrage laisse deviner, d'un côté, les rayons et les ustensiles d'un dispensaire, de l'autre les murailles nues d'un couloir. Ce couloir conduit à une pièce de trois mètres carrés, meublée de bancs et de quelques chaises, les uns et les autres à fond de paille; quelques gravures de piété garnissent des parois revêtues d'une tenture qui, depuis quarante ans, dispute à l'humidité sa couleur et ses lambeaux. C'est cette pièce qui, un demi-siècle durant, fut visitée par « tout-Paris » — un tout-Paris où se trouvaient groupés, avec des personnages politiques célèbres et les plus grandes dames, de pauvres femmes déguenillées et des artisans du plus humble étage, — sous le nom de *Parloir* de la rue de l'Épée-de-Bois.

Au milieu de la face de gauche, une porte à un battant ouvre sur une seconde pièce éclairée par une porte-fenêtre, laquelle donne sur un étroit jardin entouré de murs, où s'élève, sous la protection de quelques arbres, une statue en plâtre de la Vierge. Ici, au lieu de bancs, trois fauteuils, eux aussi garnis de paille; un secrétaire en noyer, celui où s'entassaient des comptes, des quittances, des rapports, des lettres venues de toutes les parties du monde; une table de bois noir munie d'une écritoire et d'un pupitre. Aux murailles une croix, une gravure assez grossière de saint Vincent de Paul, une autre de M. Etienne, ancien supérieur général des Lazaristes; enfin, et ce qui frappe tout d'abord, un portrait à l'huile, de grandeur naturelle, celui d'une sœur de charité. La sœur contemple le visiteur avec une indéfinissable expression de calme méditatif et de fermeté douce. Ses grands yeux noirs l'enveloppent d'un regard profond qui le maîtrise. Cette humble sœur est l'illustre femme qui a régné sur les quartiers pauvres de la grande ville, par le droit de la vertu et par la grâce de la charité; qui, pendant une si longue période, exerça un ascendant prodigieux sur tous les rangs de la société parisienne; dont le nom, après trente années, a pu faire jaillir des flots d'or pour la défense des œuvres fondées par elle; et dont la mémoire, aujourd'hui encore, est l'objet d'une sorte de culte, dans les hôtels du faubourg Saint-Germain et du faubourg Saint-Honoré, comme dans les mansardes de la rue Mouffetard.

C'est d'après ce portrait, placé dans le *salon* de la sœur Rosalie après sa mort, que Ferdinand Gaillard a exécuté sa dernière et peut-être sa plus belle œuvre, la gravure qui accompagne ces pages.

* * *

Jeanne-Marie Rendu naquit, le 8 septembre 1787, à Confort, dans le pays de Gex, au pied de ces derniers contreforts du Jura, du haut desquels le regard s'étend jusqu'au lac de Genève et au mont Blanc. Sa vive et rieuse enfance se passa sur les bords du gracieux torrent, la Valserine, qui, des pentes du *Credo,* va se précipiter dans le Rhône, à Bellegarde. Elle avait sept ans quand la Terreur s'abattit sur les paisibles vallées de son pays. Elle entendit raconter que son cousin, Antoine Rendu, maire de Bourg, et un autre de ses parents, syndic de Chambéry, avaient été fusillés pour leur foi religieuse et politique; elle vit chez sa mère, un personnage reçu, depuis quelques semaines, sous la livrée des domestiques, revêtir mystérieusement, un jour, les habits pontificaux, et célébrer la messe dans la chambre la plus retirée de la maison; enfin, elle fit sa première communion dans une cave, de la main d'un prêtre proscrit. A ces spectacles et sous ces émotions, naquirent des pensées héroïques et mûrirent d'inébranlables desseins.

Au printemps de 1802, la jeune fille, alors dans sa seizième année, partait pour Paris, et — sous les auspices d'un prêtre éminent, allié de sa famille, et son parrain, l'abbé Emery, directeur de Saint-Sulpice, — était reçue à la maison de la rue du Vieux-Colombier, mise récemment, par arrêté du ministre de l'Intérieur, Chaptal, « à la disposition de la citoyenne Delau, supérieure des filles de Saint-Vincent », en vue de « prévenir l'anéantissement d'une institution dont s'honore l'humanité ».

L'année suivante, envoyée au faubourg Saint-Marceau, Jeanne Rendu entrait, sous le nom de sœur Rosalie, à la rue de l'Épée-de-Bois. Elle n'en devait sortir qu'à soixante-neuf ans, dans la cinquante-quatrième année de sa vocation, escortée, jusqu'au champ du repos, par tout ce que Paris comptait alors de plus élevé, et par un peuple de vingt mille ouvriers.

Qui n'a pas vécu dans un certain milieu du monde parisien, et pris part, si incomplètement que ce soit, au mouvement des œuvres d'assistance sociale

et de charité, il y a quarante et cinquante ans, ne peut se faire une idée de ce qu'a été cette sœur de Saint-Vincent de Paul. Il faut avoir *vu* et *entendu,* pour croire ce que le scepticisme positiviste traite facilement de légende, pour retrouver dans les mérites quotidiens, soigneusement ensevelis, de toute une vie d'abnégation, de pauvreté, de dédain de soi-même, le secret de l'autorité extraordinaire exercée par une modeste fille de la charité. Sœur Rosalie a été une puissance. Tous les pouvoirs ont subi cette mystérieuse attraction qui, de près comme de loin, se dégageait d'elle, invinciblement; tous se sont inclinés devant le rayonnement de cette vertu supérieure : la duchesse d'Angoulême lui confia ses aumônes ; la reine Marie-Amélie cherchait auprès d'elle des conseils et des directions; le général Cavaignac vint solliciter des avis, dans le parloir de la rue de l'Épée-de-Bois, pour la pacification des faubourgs, après les journées de Juin. On sait quel éclatant hommage rendit Napoléon III à l'*apôtre* des faubourgs, et quelle respectueuse amitié lui avait vouée l'impératrice Eugénie.

Et pourtant en dépit de telles relations, jamais servante des pauvres n'a été animée d'un sentiment d'humilité plus profond. La révélation d'une de ses bonnes œuvres causait à la sœur Rosalie un véritable chagrin. Elle disait à ses compagnes : « mes enfants, ne soyons extraordinaires qu'à force de faire sans bruit des choses ordinaires. Passons en ce monde comme l'eau pure qui coule perpétuellement sans saveur et sans couleur. » Quand lui fut apportée la croix de la Légion d'honneur, elle ne se pardonnait pas d'avoir pu faire en sorte que l'attention eût été attirée sur elle. La sœur en fut littéralement malade. Si elle ne refusa pas l'hommage qui lui était offert, c'est qu'une telle attitude aurait fait plus de bruit encore autour de son nom, et que, de nouveau, le public se fût entretenu d'elle. A sa mort, on retrouva la croix au fond d'un tiroir, au milieu de quelques hardes et de menus objets à l'usage des enfants. On l'offrit à Mgr Rendu, évêque d'Annecy.

* * *

Le trait caractéristique de sœur Rosalie était la passion de la charité, dans le sens à la fois le plus élevé et le plus pratique. Tout être humain était, pour elle, digne de respect et de sympathie; mais il revêtait, à ses yeux, un

caractère sacré, s'il lui apparaissait sous les dehors de la pauvreté, « cette livrée de Notre-Seigneur », disait-elle. Aimant les pauvres d'un amour aussi intelligent que sincère, « ceux qui sont de vrais pauvres », c'est-à-dire « les malheureux qui cherchent le travail, qui ont lutté et qui luttent, pour leur famille et pour eux-mêmes », elle honorait en eux ce qu'elle appelait leur « rang dans l'Église », et les visitait ou les recevait avec une déférence mêlée d'affection. Elle témoignait autant d'égard à la revendeuse en haillons qu'à la grande dame du noble faubourg. « Il faut trembler, répétait-elle, à cette parole de saint Jacques : « Si vous dites à un riche magnifiquement paré : asseyez-« vous ici, et à un pauvre vêtu d'un méchant habit : tenez-vous là debout, vous « commettez un péché, ouvrant votre cœur à des pensées injustes. »

Celui qui écrit ces lignes s'est trouvé dans la pauvre salle d'attente avec Donoso-Cortès, ambassadeur d'Espagne, Cormenin, Paul Féval, la duchesse de Larochefoucauld, un chiffonnier de la rue des Lyonnais, trois pauvres marchandes du marché des Patriarches ; chacun passait à son tour; chacun emportait ce qu'il venait chercher, un conseil, une décision, un espoir, un secours matériel ou moral.

Sœur Rosalie ne souffrait pas qu'on parlât mal de ceux qu'elle assistait ou faisait assister. Un jour qu'on traitait sévèrement de pauvres gens qui se montraient peu dignes de ses soins, et qu'on les qualifiait d'ingrats, qu'il fallait abandonner : « des ingrats! dit-elle; mais Notre-Seigneur a-t-il donc craint d'en faire, en mourant sur la croix? Prenons garde, d'ailleurs, que si nous avions été soumis aux mêmes épreuves que ces malheureux, nous ne les vaudrions peut-être pas. »

Indépendamment de cet amour général des pauvres, il était touchant de l'entendre prendre vivement le parti de *ses braves gens,* disait-elle, du faubourg Saint-Marceau. Car elle avait, si l'on peut dire, le patriotisme de *son* quartier : « nous n'avons presque *chez nous* que de bons pauvres, disait-elle après les journées de Juin; car ici, on travaille ferme; mais ce sont les étrangers qui viennent, trop souvent, *nous* les gâter. »

Les misères morales l'attiraient comme les misères physiques; mais elle portait dans la cure de ces sortes de maladies autant de fermeté que de

compassion. Un jeune homme qui lui avait été recommandé avait trahi gravement, et par deux fois, sa confiance. La sœur lui déclare qu'à la première faute, il quittera Paris. Elle apprend qu'il ne tient aucun compte de ses avertissements. Elle le fait venir : « Monsieur, lui dit-elle, vous avez un emploi à Constantinople ; voici votre passeport, et les frais de route sont payés. Faites votre malle ; vous partez ce soir. » Le jeune homme se récrie et se répand en promesses : qu'au moins il ait le temps de mettre ordre à ses affaires, et de s'entendre avec ses parents. La sœur avait tout prévu : elle fut inflexible.

Mais, en même temps, quelle tendresse de cœur, et quelle délicatesse de tact dans le maniement des esprits ! Quels ménagements des faiblesses humaines, là où elle n'était pas contrainte de reconnaître l'opiniâtreté du parti pris ! J'ai sous les yeux une lettre écrite par elle à un abbé, en 1843, qui la consultait sur la conduite à tenir vis-à-vis d'un jeune homme de ses parents :

« Ce que vous me dites de la conduite de P... m'afflige profondément. Il est affreux de voir pousser si loin le désordre. Voyez pourtant : P... n'est pas mauvais, au fond. Son cœur, je crois, n'est pas perverti ; et, par moment, il a des retours vers les pieux souvenirs de sa première jeunesse.

« Il ne faut pas rudoyer le pauvre garçon, qui est à plaindre autant qu'à blâmer. Les paroles dures, vous le savez mieux que moi, réussissent peu avec les hommes. De douces instances et l'appel à un passé qui a été bon touchent un cœur non absolument endurci. Et nous sommes bien heureux quand les souvenirs d'une vie autrefois chrétienne nous permettent de frapper à la porte d'une âme. Dieu s'est réservé la colère avec la justice ; la commisération et la prière sont à nous. Oh ! si vous parvenez à lui faire verser une larme, en lui parlant de sa mère et des jours pieux de son enfance, vous aurez bien avancé le grand ouvrage de sa conversion. Que Dieu soit avec vous et qu'il bénisse vos charitables efforts ! Tenez-moi au courant de ce que Dieu fera par vous ; et qu'il répande sur nous tous l'esprit de douceur, de persuasion et de paix ! »

*
* *

Après l'esprit de charité qui, chez la sœur Rosalie, dominait tout, la qualité maîtresse de cette femme éminente était le jugement, ou, si l'on veut, le bon sens poussé au point où il confine au génie. Cette sorte d'infaillibilité explique la suprématie morale qu'elle exerçait, sans même s'en rendre compte, et ce ministère des âmes dont l'investissait la confiance de tous. On venait à elle de tous les points de l'horizon. Les chefs du clergé, les créateurs d'œuvres voulaient avoir ses avis ou son approbation. C'est ainsi qu'elle eut part à la

fondation et au développement de la Société de Saint-Régis et de la Société de Saint-Vincent-de-Paul. Son action s'exerçait à l'étranger aussi bien qu'en France. J'ai entendu de hauts dignitaires ecclésiastiques, en Allemagne et en Angleterre aussi bien qu'en Italie, se vanter des relations qu'ils s'honoraient d'avoir entretenues avec la sœur Rosalie. En Silésie, à Breslau, la première parole que me dit le prince-évêque, cardinal Diepenbrock, à qui j'étais présenté (en 1851), fut relative à la supérieure de la rue de l'Épée-de-Bois, de qui il venait de recevoir une réponse, au sujet, disait-il, d'une affaire de grand intérêt.

Que dire de la finesse, de la sagacité discrète avec laquelle sœur Rosalie appréciait les situations les plus délicates ? Elle a été appelée à être, pour des familles divisées, l'instrument de la réconciliation ; à intervenir dans des situations compromises ; à être, pour des personnes jetées sans guides dans le tourbillon parisien, une lumière et un appui. Combien de jeunes gens, après une première visite, ont repassé le seuil de la rue de l'Épée-de-Bois pour devenir les porte-parole de la sœur auprès de pauvres honteux, de solliciteurs affolés, les intermédiaires discrets de secours dont l'origine devait rester inconnue, les rédacteurs de la correspondance qu'elle entretenait avec les administrations publiques, notamment avec l'*Assistance,* et de ces milliers de lettres qu'elle avait à expédier dans toutes les régions des deux mondes ; à de certains moments enfin, les metteurs en œuvre de créations qu'au souffle de son génie inventif les circonstances faisaient éclore !

Et ainsi, faisant incessamment l'aumône aux pauvres, elle trouvait moyen de faire en même temps l'aumône aux riches. Citons un exemple :

Quelque temps après les journées de juin 1848, deux jeunes gardes nationaux de la 11e légion (quartier Saint-Sulpice) se présentèrent au parloir de la rue de l'Épée-de-Bois ; l'un d'eux était Augustin Cochin. Les deux amis voulaient savoir comment s'y prendre pour faire élever deux enfants dont le père, un chiffonnier de la rue des Lyonnais, avait été tué sur une barricade. — « Ce sont des enfants à moi, dit aussitôt la sœur Rosalie. Je m'en charge... Mais tenez, messieurs, Dieu m'envoie une pensée que vous allez réaliser. Ces enfants-là ne sont malheureusement pas les seuls dans ce

cas. La garde nationale et de pauvres gens entraînés, la plupart sans savoir pourquoi, viennent de s'entre-tuer. Savez-vous ce qu'il faut faire pour effectuer la réconciliation, en apaisant les haines? Il faut que la garde nationale se charge des orphelins qu'elle a été dans la cruelle nécessité de faire. Vous êtes les vainqueurs; recueillez les orphelins des vaincus. Ouvrez une souscription dans votre légion, cela fera la traînée de poudre. Avec de la persévérance vous réussirez. Ce sera une œuvre bien chrétienne, et propre à calmer les esprits. »

Les deux jeunes gens se mirent en campagne. A eux s'adjoignirent sans délai quelques hommes de bonne volonté : Frédéric Ozanam, Cornudet, de Mas-Latrie, Macdonald de Tarente, Pellassy de Lousle, Plon, de Verdière, etc... Sous l'inspiration d'une sœur de Saint-Vincent-de-Paul, l'œuvre de l'*Éducation professionnelle des Orphelins indigents par la garde nationale* se trouva, en peu de temps, constituée.

C'est d'une façon analogue que furent organisées plusieurs œuvres qui étaient des innovations importantes au moment où elles apparurent. Pour cet esprit toujours en travail du bien à accomplir, tout fait isolé et accidentel se reliait à une idée générale et se rattachait à un principe. L'enseignement *professionnel* des jeunes filles fut conçu dans ces conditions, et devint une des préoccupations de la fondatrice du « groupe scolaire » du faubourg Saint-Marceau.

Dès 1822, elle en prit l'initiative, secondée auprès des autorités municipales par son cousin le baron Athanase Rendu, alors secrétaire général de la préfecture de la Seine. Plus tard, en 1854, elle exprimait encore ses idées sur la question, dans une *Note* où, répondant à une série d'interrogations qui lui étaient adressées par l'administration supérieure, elle se prononçait énergiquement, tout en recommandant l'instruction pour les jeunes filles du peuple, contre les développements exagérés qui pouvaient en faire pour elles un redoutable péril. « La musique, écrivait-elle, peut convenir aux garçons destinés aux contacts bruyants, à la vie du dehors. Mais elle est pleine de dangers pour les jeunes filles; elle les appelle aux réunions mêlées, les arrache à la modestie, aux devoirs du foyer domestique, pour les livrer à la curiosité de la foule. Pourquoi chercher à éveiller chez elles des besoins et des goûts en contra-



diction avec l'avenir que leur naissance et la précaire situation des parents leur imposent? » Elle craignait qu'on ne les vît « prendre en dégoût la maison paternelle avec son lit dur, ses maigres repas, les soins à donner au pauvre ménage, aux jeunes frères et sœurs ou aux vieux parents, le tout mêlé aux exigences d'un laborieux apprentissage ». Et elle déclarait vouloir simplement s'en tenir, pour *ses enfants,* aux bonnes et paisibles réunions du *patronage.* — Ce fut d'après les conclusions de cette *Note* que, plus tard, les *prix d'apprentissage* de la ville de Paris furent convertis en simples livrets de la Caisse d'épargne.

Est-il besoin de dire qu'indifférente à certains préjugés de cette époque la sœur Rosalie encouragea l'institution des salles d'asile de sa vive et constante sympathie? Si elle ne crut compatible ni avec la réserve qu'elle s'imposait vis-à-vis du *monde,* ni avec son *saint état,* disait-elle, de faire partie de la *Commission supérieure des salles d'asile* constituée, en 1837, sous la présidence de M. le conseiller Rendu, elle joignit ses efforts, pour l'affermissement de l'institution naissante, à ceux de M. Cochin et aux labeurs de la femme de haute vertu qui, au centre de la paroisse Saint-Médard, avait fondé les salles d'asile de la rue Pascal, madame Jules Mallet.

Comment, ici, ne pas accuser un trait de l'admirable physionomie que nous esquissons d'un crayon trop rapide? Certes, jamais foi catholique plus profonde que la sienne n'inspira l'immolation de soi; mais jamais foi, en même temps, ne fut plus saintement tolérante. Certains contacts avaient mis la sœur Rosalie à même de juger à fond madame Jules Mallet. Elle n'hésita pas, sous les auspices de la charité, à s'associer la coreligionnaire de M. Guizot. En 1849, quand l'épidémie entassa les cercueils dans les maisons du faubourg, la sœur de Saint-Vincent-de-Paul fut de moitié avec l'héroïne d'une autre Église, pour la fondation de la maison des *Orphelins du choléra;* plus tard elle usa de son concours dans l'œuvre du *Refuge des Vieillards.* « Madame Jules Mallet, nous disait-elle, un jour, à nous-même, c'est un ange! L'erreur dont elle n'est pas responsable est couverte chez elle par la charité. Je la sens catholique par le cœur. » — « Je voudrais, ajouta-t-elle, dans une sorte d'excès d'humilité admiratrice, être aussi sûre de mon salut que je le

suis du sien ! » Sa tendre amitié pour elle ne se démentit pas un instant.

De son côté, madame Mallet n'avait pas d'expressions assez fortes pour qualifier « cette véritable *mère* ». Quand la fin de la sœur lui fut annoncée, déjà très malade elle-même, elle courut à la rue de l'Épée-de-Bois. On la conduisit auprès de la « sainte morte », a-t-elle écrit dans son *journal* (1); elle la vit « sur son petit lit, dans son costume de fille de la charité, les mains jointes, « tenant un crucifix; la bienheureuse se reposait de ses travaux. Je priai à « genoux, non pas pour elle, mais pour ses œuvres à continuer. » — « Je suis « revenue du faubourg très émue, ajoute madame Mallet, me sentant en com- « munion avec cette sainte fille là-haut, plus encore que je ne l'étais ici-bas. »

* * *

Disons un mot des mérites d'un autre ordre, et des services sinon plus grands, du moins plus extérieurs et d'apparence plus héroïque, par lesquels la sœur Rosalie avait conquis cette sympathie passionnée des masses qui, dans les jours de fureur révolutionnaire, s'est dressée comme un rempart entre elle et la guerre civile. A toutes les tendresses d'un cœur de femme, l'humble sœur joignait le courage d'un soldat. Tout le monde connaît, mais comment ne pas rappeler ici cette scène des journées de juin 1848 que le crayon et la peinture populaires ont reproduite sous toutes les formes ? Allez dans les coins les plus reculés du faubourg Saint-Marceau; pénétrez dans les taudis de la rue des Lyonnais : vous y trouverez l'image coloriée appendue au-dessus de la cheminée, et, entre quatre clous, le portrait de l'héroïne. Il n'est pas démontré que la sympathique Louise Michel soit au moment de prendre la place de sœur Rosalie au foyer du pauvre. Sans doute, on ne voit plus le titre de *sœur* figurer sur l'une des voies du quartier des Gobelins : M. Mesureur a mis bon ordre à ce scandale. Que l'entrepreneur des laïcisations municipales ait toutefois le triomphe modeste : s'il a effacé un titre des murs, il ne l'a pas arraché des cœurs : « Je ne sais pas si je crois en Dieu, disait un ouvrier du faubourg, en voyant enlever la plaque, mais je crois en LA SŒUR *Rosalie*. »

(1) Cité par madame de Witt : *Madame Jules Mallet.*

En face du péril, le sang-froid de la pieuse fille était égal à son courage. En 1830, pendant qu'on pillait l'archevêché, elle cachait des religieux traqués et donnait asile à l'archevêque monseigneur de Quélen. Par contre, elle protégeait des insurgés contre les recherches des vainqueurs. « Je ne connais pas la politique, dit-elle au préfet de police Gisquet, qui, dans le parloir de l'Épée-de-Bois, lui reprochait son attitude, je ne connais que les malheureux... Et tenez, ajouta la sœur en souriant, si jamais vous êtes poursuivi vous-même, monsieur le préfet, venez ici ; vous trouverez un refuge. »

Des traits de ce genre font comprendre la parole de ce chiffonnier qui, lors de la souscription pour le relèvement de l'école sœur Rosalie laïcisée, s'écriait en plein faubourg : « Vont-ils bien nous f... la paix ces b... du conseil « municipal, avec leurs arrêtés? Je suis fils d'un insurgé de Juin tué sur les « barricades, moi, et j'ai été élevé par la sœur Rosalie. Eh bien! je donne « mes dix sous pour son école ; et que ces racailles-là ne viennent pas « m'em...bêter! »

Faut-il s'étonner qu'à ce moment, lorsque, à la fin d'août 1880, la nouvelle tomba tout à coup sur le quartier Mouffetard que, par arrêté préfectoral, l'école de la rue de l'Épée-de-Bois allait être fermée, et que les filles dévouées qui soutenaient le poids glorieux d'une tradition de soixante années, les continuatrices de sœur Rosalie avaient quinze jours (autant que des domestiques congédiées) pour vider les lieux, et s'éloigner du seuil où « la *Sainte,* disait-on, *avait laissé une vertu* », un frémissement de colère ait couru à travers le quartier, et qu'en réponse aux destructions méthodiques d'une barbarie nouvelle, les gens de la rue Mouffetard, de l'impasse des Lyonnais, et du marché des Patriarches aient organisé des collectes destinées à grossir, sou par sou, la souscription où affluaient les billets de banque de la haute société parisienne?

Le 29 août, grâce à l'appui du plus puissant organe de la publicité en France, cette souscription était ouverte. Le 5 septembre, à cette saison où *il n'y a plus personne à Paris,* en dépit des villégiatures, de la chasse, des Pyrénées, des lacs d'Italie et des bains de mer, on enregistrait un chiffre de près de 100,000 francs! Aussitôt une ancienne tannerie était convertie en

classes, le mobilier scolaire préparé; et, lors de la rentrée, le 15 octobre, — l'école ouvrant ses douze salles à 700 enfants, — la croix de fer implantée au fronton de l'édifice annonçait à tous que l'odieux défi avait été relevé, que la pensée chrétienne triomphait, et que la sœur Rosalie était vengée!

Voilà ce que, vingt-cinq ans après sa mort, a pu la *Sainte du faubourg*. La population qui, pendant un demi-siècle, a reçu ses leçons et glorifié ses vertus, lui garde un culte fidèle, et n'a pas désappris le pèlerinage qui la conduit à sa tombe. Elle répétera longtemps les paroles par lesquelles, sur le cercueil de l'humble sœur, l'administrateur qui l'avait vue à l'œuvre, M. Le Roy de Saint-Arnaud, lui rendait un suprême hommage :

« Si le nom et les œuvres de la sœur Rosalie Rendu appartiennent au monde chrétien, si la France les revendique, si Paris en est fier, c'est dans notre arrondissement qu'elle s'y était dévouée... Le nom de sœur Rosalie restera lié à la reconnaissance publique, tant qu'il plaira à Dieu de laisser sur la terre le tribut de la souffrance et le culte de la charité. »

EUGÈNE RENDU.





LES MERCENAIRES

Nus, affamés, sans feu ni lieu, sans espérance,
Aux maîtres comme aux lois ayant répondu : Non,
Traînant leur passé lourd comme on traîne un chaînon,
Des hommes, Dieu sait d'où, s'en viennent à la France :

— Nous sommes las. Mourir est une délivrance ;
Veux-tu faire de nous de la chair à canon ?
Elle répond : C'est bien ; je sais votre souffrance
Et je n'ai pas besoin de savoir votre nom.

Prenez, mangez. Dormez sans rêves sous la tente ;
Ce pain dur, ce lit dur, qui font l'âme contente
Sont ceux de mes soldats : Méritez leur tombeau ;

Vous êtes en lieu sûr et de vous je me charge.
Entrez. — Et derrière eux, d'un geste simple et large,
Elle fait retomber un pli de son drapeau.



ORDRE

On m'avait dit : — Allez. — J'allai. — Gaiment alertes,
Mes étrangers, mes bons mercenaires marchaient
Par les champs de lotus et les rizières vertes;
Et nous vîmes un lac où des pêcheurs pêchaient.

Des pagodes aux toits retroussés tout ouvertes,
Sous les bambous très fins près de là se cachaient;
Des cases souriaient, de nattes recouvertes;
En haut des banians les perruches nichaient;

Et le vent balançait les éventails de palmes,
Et des buissons fleuris de néfliers plus calmes
Filait en l'air, d'un jet, l'aréquier fuselé;

Et les fruits du litchi criblaient d'or le feuillage
Et les cactus flambaient en bas... Tout ce village
Était joyeux, vivant, béni : — Je l'ai brûlé.



LA-BAS

Nous sommes au rempart, la nuit. Il pleut. Gluante
Est la terre où le pied glisse mal affermi ;
L'odeur fade des morts recouverts à demi
Nous arrive du bas de la brèche béante.

Des jurons suppliants passent dans l'air, parmi
Les plaintes des blessés qu'exaspère l'attente ;
On sent venir l'assaut : Va pour l'assaut ! Contente,
Ma troupe, de son mieux, recevra l'ennemi.

— Et je rêve d'un nid tout plein de chères choses,
Où flotte le parfum d'une femme et des roses,
Où des tapis profonds assourdissent les pas ;

Je rêve d'une voix qui chante un peu ; je rêve
A cette même voix se faisant rauque et brève...
— Nom de Dieu ! Les voilà qui montent : « Tirez bas ! »

Vte DE BORRELLI.



“ FLIRT ”

La comtesse Germaine de Rozay à madame d'Harancourt, à Montauban.

Je t'envoie mon journal, ma chère mignonne, des notes à la hâte, confuses, mais ton intelligente amitié y démêlera l'état vrai de mon cœur.

30 avril.

Un mois seule! Henri est parti ce matin pour faire son service d'officier de réserve. Il restera trois semaines à Nancy et sur la frontière de l'Est. Grâce à Dieu, les craintes de guerre sont écartées pour le moment, mais je n'en ai pas moins éprouvé une vive émotion en me séparant de lui. Je l'ai accompagné à la gare et ne l'ai quitté que dans son sleeping-car. Tout l'express-Orient a vu mes larmes.

De son côté, il a eu une petite velléité d'attendrissement. Est-ce de l'amour revenu? Est-ce simplement de la pitié, du remords peut-être? Toujours est-il qu'il m'a serré la main avec force au moment des adieux. Mais voilà tout.

Pas un mot vraiment affectueux, pas un élan, pas un regret exprimé pour la plus longue absence qu'il ait faite depuis son mariage. Il y a décidément quelque chose de cassé, de bien cassé entre nous. Qu'est-ce que c'est que ce télégramme qu'il me promet de m'envoyer dès son arrivée? Il y a six mois, il m'en aurait expédié un de toutes les stations où il y a cinq minutes d'arrêt.

1er mai.

Je l'ai reçu tout à l'heure ce télégramme : « Bien arrivé. Tendresses. » Trois mots, en tout. Comme si un cœur aimant ne pouvait pas déborder dans une dépêche! Et je me prends à demander si je mettrai ce papier bleu dans le petit coin de mon secrétaire où j'enferme tous les billets de Henri depuis les fiançailles. J'ai bien envie de le jeter tout simplement dans la corbeille aux papiers de débarras...

Allons, pour cette fois il ira dans le secrétaire. Mais soyez moins ménager à l'avenir de votre correspondance télégraphique, monsieur mon mari. Sinon je ne réponds de rien.

3 mai.

Petite fugue hier au salon de peinture avec Simone. J'ai revu avec plaisir quelques-uns des tableaux que j'avais admirés chez les peintres, il y a deux mois : le portrait de la princesse Gortschakoff par M. Wencker, le portrait de madame de Bonnières par M. Jacques Blanche et puis vingt autres toiles nouvelles qui nous ont enchantées.

A la sculpture, nous nous sommes rencontrées, Simone et moi, avec le colonel. Il était installé devant l'*Enlèvement de la femme par un gorille,* et ce n'est pas le gorille qu'il contemplait avec une insistance béate, le vieux céladon. En se retournant, il nous a aperçues et il a paru légèrement confus d'être surpris en pleine admiration esthétique, mais il s'est remis vite et il a cru devoir nous faire part de ses impressions sur le Salon. Ce qui l'a le plus frappé, ce sont les différents aspects sous lesquels se présente le général Boulanger à la peinture et à la sculpture. Il parle de tous ces portraits et de tous ces bustes avec un enthousiasme d'autant plus exempt de flatterie pour le ministre de la guerre, que le brave colonel est en retraite depuis dix ans.

En dehors des divers Boulanger, le tableau qui a produit sur lui la

plus vive sensation est celui qui représente un chasseur de l'antiquité revenant chez lui avec un chevreuil tué et trouvant dans sa grotte un lion en train de dévorer sa femme. « A la bonne heure, nous a-t-il dit avec conviction. Voilà un tableau où il y a une idée. »

Cette conversation artistique avec le colonel avait un peu chassé mes *blue devils* et j'ai accepté tout de suite la proposition de Simone, d'aller dimanche aux courses de Longchamps. Je la devine la petite friponne. Elle aussi, elle a son idée, comme le tableau de la femme mangée par le lion. Elle sait que M. de Servilliers y sera. Et moi, de mon côté, je n'ignore pas que M. de Nantry manque bien peu de courses. Je ne peux pas oublier que, hier, j'ai reçu un magnifique envoi de roses, sans carte, un envoi mystérieux peut-être pour tout le monde, pour le fleuriste même sans doute, mais pas pour moi. Je sais aussi certaine histoire de prolongation de congé pour une semaine, demandée au ministère par M. de Nantry et octroyée avec bonne grâce par le général Boulanger, déjà nommé. Je sais tout cela et j'en devrais conclure que... que... ce serait mieux à moi de répondre : non à Simone.

Et, tout de même, je réponds : oui. C'est la faute aux trois mots secs de la dépêche. Il sera temps de me repentir le jour où Henri fera gagner plus d'argent à l'administration des télégraphes.

8 mai.

M'avait-t-on assez rebattu les oreilles avec la décadence des courses depuis la suppression des piquets! On me disait que la disparition du pari à la cote avait été un meurtre pour tout le monde, que les bookmakers exaspérés brûlaient en effigie le chapeau gris de M. de la Rochette, le légendaire gilet blanc du prince de Sagan et jusqu'à la casquette d'un révolutionnaire célèbre nommé Joffrin. Et, enfin, ce qui me touchait plus, on m'affirmait que les femmes de la société ne se souciaient plus de se montrer sur des hippodromes désertés. Je ne sais pas où ils avaient la tête les gens qui m'ont conté ces sornettes. Il y avait un monde fou de connaissance aux courses. Et il fallait voir comme on s'intéressait au fonctionnement des paris mutuels à Longchamps! M. de Nantry, au bras duquel je me suis promenée au pesage, m'a dit qu'il venait de quitter M. d'Ouvery radieux. Mon Périgourdin avait



mis presque par hasard un louis au pari mutuel. En se présentant au guichet, après la course, il a reçu avec ébahissement plus de quatre mille francs. Toujours heureux au jeu, cet excellent ami.

Très joli retour par un temps adorable. Nous avions inauguré la victoria pour la première fois de l'année. C'est si gentil les voitures découvertes ! On n'est pas obligée, comme en coupé, de se donner des torticolis pour dire bonjour à ses connaissances, et puis, quand on se sent une jolie toilette depuis le chapeau jusqu'aux bottines, on peut au moins faire admirer à ses contemporains — et surtout à ses contemporaines — mieux qu'un simple buste.

10 mai.

C'est aux courses que nous avons monté la partie d'aller voir un matin le tir aux pigeons. Cette fois Simone n'en sera pas. M. de Servilliers est parti pour aller passer une huitaine chez son père, en Touraine, et ce voyage n'a pas l'air de désoler Simone comme auraient pu le croire les observateurs superficiels, ainsi qu'on dit dans les romans d'autrefois. Elle a l'air de trouver ce voyage tout naturel, cette petite cachottière de sœur. Elle me dit évasivement que M. de Servilliers lui a parlé d'affaires de famille à régler, et cette déclaration faite, elle reste bouche close. J'aurais bien envie de lui en vouloir de n'être pas plus expansive, mais je la devine. Elle a déjà trop souffert le mois dernier d'un doute cruel pour avoir le droit de se replier sur elle-même et de ne me faire part désormais que d'une certitude.

Donc je n'aurai pas Simone pour compagne dans ma visite au tir aux pigeons ; et le hasard fait bizarrement les choses, car il se trouve que c'est sa rivale, madame d'Ouvery, que j'emmène en voiture. Je ne m'en repens pas. J'en ai appris assez long, en la confessant habilement tout le long du chemin, pour être convaincue que Simone n'a plus rien à craindre de ce côté. La plus dégourdie des Périgourdines n'est pas femme à engendrer les longues mélancolies des séparations brusques. Est-ce elle qui a renoncé spontanément à M. de Servilliers ? Est-ce lui qui a eu la politesse de se faire donner congé ? Mystère. Mais à travers ses allusions et ses réticences, j'ai compris que c'est aujourd'hui M. de Ternec qui tient la première place — espérons pour elle et pour lui que c'est l'unique — dans l'hôtellerie de son cœur.

D'ailleurs, si j'avais eu un doute sur ce point, il aurait été dissipé dès mon arrivée au tir aux pigeons. Nous sommes reçues par d'Ouvery, bras dessus bras dessous avec M. de Ternec. C'est dorénavant son meilleur ami, même il le tutoie, ce qu'il ne faisait pas pour Servilliers. Du reste, il me semble qu'il parle de ce dernier avec une indifférence marquée. Lui aussi, comme sa femme, est un oublieux.

— Bonzou, sère comtesse.

Ce son de voix me surprend désagréablement. Je me retourne. C'est la comtesse Zappi.

Je l'accueille avec un sourire forcé, très forcé, auquel elle ne semble pas prendre garde.

— Et ce ser comte ?

— Il va à merveille. J'ai reçu ce matin même de lui une lettre de Nancy.

Je mens. Il y a deux jours que Henri ne m'a écrit.

— Ah ! il est à Nancy !

Ça doit être elle qui ment en ce moment en feignant d'ignorer où est Henri. Ce petit duel de sous-entendus me met mal à l'aise et je ne me sens un peu soulagée qu'en entendant les premiers coups de fusil annonçant que le shooting commence. Cette pétarade couvre la voix de la comtesse et me permet de rompre l'entretien.

Quelle singulière matinée j'ai passée là, quand j'y songe ! Je n'ai pas osé

encore confier à ce papier que M. de Nantry était au tir, car je tremble que ma présence n'ait pu être considérée par lui comme un encouragement. J'ai beau me dire que la partie avait été arrangée de longue date en dehors de lui. N'importe! Quelque chose me dit qu'il est presque aussi mal de donner des espérances irréalisables que de les réaliser.

Décidément, j'ai été imprudente. Cette abominable comtesse Zappi qui connaît, paraît-il, M. de Nantry depuis l'hiver dernier, s'est montrée fort occupée de lui ; uniquement, je l'ai deviné, parce qu'il s'occupe de moi depuis six semaines. Assise dans la tribune auprès de moi, elle s'intéressait à son tir avec une insistance particulière. J'avais proposé une poule. Elle n'en a rien voulu entendre et elle a demandé de parier pour ou contre chaque tireur.

— Moi je prends M. de Nantry, a-t-elle dit avec sa voix soi-disant musicale d'Italienne. Je le prends à égalité.

Et, comme madame d'Ouvery et moi nous nous taisions, hésitantes, ne sachant que répondre :

— Je le prends contre vous, madame, a-t-elle dit avec un imperceptible sourire en se tournant vers moi. Et elle ajouta en regardant cette fois en face madame d'Ouvery :

— Prenez M. de Ternec. Je vous le conseille.

La méchanceté était bien directe, mais que faire en pareil cas ? Comment s'en venger sans indiquer maladroitement que l'allusion a porté? L'abstention était donc préférable, mais pour s'y résoudre il faut avoir une fière impassibilité, et j'ai admiré intérieurement madame d'Ouvery. Pas un muscle de son visage n'a tressailli quand elle a répondu de sa voix la plus douce à la comtesse :

— Mon Dieu non. Je suis comme madame de Rozay; je ne prends pas un tireur plutôt qu'un autre. Je préfère tout bonnement une poule : au petit bonheur!

Ainsi fut fait. On a mis les noms des tireurs dans le chapeau du petit Ravailles qui nous avait accompagnées. C'est la comtesse Zappi qui a eu en partage le nom de M. de Nantry et c'est elle qui a gagné la poule. M. de Nantry avait tué dix pigeons sur dix.

Avec quelle exubérance de paroles et de gestes l'Italienne n'a-t-elle pas félicité le vainqueur quand il est venu nous saluer à notre tribune! C'était

tellement déplaisant à voir que j'ai passé mon agacement sur M. de Nantry. Je lui ai dit deux ou trois petits mots bien secs, après quoi j'ai détourné la tête en ayant l'air de reprendre une conversation interrompue avec madame d'Ouvery. Lui m'a saluée respectueusement et s'est éloigné de quelques pas avec ses amis. Cette retraite ne m'a pas empêchée de l'observer à la dérobée.

Je n'ai pas pensé mal faire, car je me croyais forte en ce moment. L'attitude de la comtesse Zappi à mon égard m'avait donné à réfléchir. Tout en la maudissant, tout en étant furieuse de la rencontrer toujours sur ma route et jusque dans les chemins de traverse de mes sentiments, je comprenais l'avertissement détourné qui m'était donné par la conduite de ma rivale. Je devinais qu'il y avait pour moi un danger à lutter contre elle sur un autre terrain que celui qui m'appartient, le cœur d'Henri...

Pourquoi faut-il que, sans prêter l'oreille plus qu'il ne faut, j'aie entendu distinctement M. de Nantry dire à son ami, au moment où la comtesse Zappi mettait le pied sur le marchepied de sa voiture :

— Si tu lui trouves les attaches fines, tu n'es pas difficile!

Pourquoi faut-il que cette simple remarque m'ait été délicieusement au cœur? Pourquoi faut-il qu'au moment où je suis montée en voiture, de mon côté, avec madame d'Ouvery, M. de Nantry soit venu à moi trop tard pour prendre congé de moi, car j'avais déjà dit à Pierre de retourner à l'hôtel, mais assez à temps pour m'émouvoir par une sorte de reproche triste que j'ai lu dans ses yeux? Pourquoi faut-il qu'au retour j'aie eu la faiblesse de proposer à madame d'Ouvery — qui l'a accepté — un crochet autour du lac, sachant qu'il repasserait par l'allée des cavaliers? Pourquoi faut-il enfin que je lui aie adressé un sourire, peut-être deux — un coup double comme au tir aux pigeons, — quand il a arrêté par deux fois son cheval pour me saluer plus longuement, d'un salut d'adieu? Il rejoint demain son régiment.

17 mai.

Maintenant soyons tout au premier bal de Simone; c'est chez la marquise de Briois qu'elle a lieu cette fête le 25 de ce mois, et le bal doit être strictement blanc : madame de Briois ne badine pas sur ce sujet. Si j'y suis invitée, ce n'est pas comme danseuse, c'est comme chaperon de Simone.



Pour la première fois de ma vie, je suis admise à l'insigne honneur de faire tapisserie. Ce sera mon apprentissage pour le moment où je conduirai dans le monde une fille, si jamais le bon Dieu m'en envoie une.

C'est sans aucune arrière-pensée que j'accepte ce rôle tout platonique. Moins que jamais j'ai le cœur à la danse, et puis, c'est très divertissant de se métamorphoser pour un soir en mère d'une sœur tendrement aimée.

Dès aujourd'hui, je commence et je sors avec Simone pour m'occuper de sa toilette. C'est son premier bal. Aussi comme nous jabotons!

La couleur à choisir n'a pas été longuement mise sur le tapis. Le blanc a été adopté à l'unanimité de nos deux voix, plus celle de belle-maman que nous avions appelée dans le conseil. Voici ce que la couturière a décidé :

Robe en crêpe français blanc à toute petite traîne, c'est-à-dire rasant terre : toilette demi-longue; ce n'est qu'un grand plissé partant de la taille jusqu'en bas; le corsage à plis croisés dit à la vierge; autour de la taille, que Simone a étonnamment fine, une longue ceinture de crêpe passée plusieurs fois autour de la taille, nouée négligemment du côté gauche, ayant l'air de retenir une immense gerbe de fleurs des champs. Les cheveux seront tout simplement bouclés, relevés sur les tempes et tombant dans le dos; traîne de fleurs des champs se mêlant aux boucles.

Naturellement, bas de soie et souliers de satin blanc. Je me promets de lui donner l'éventail. J'en ai déjà retenu un tout en crêpe blanc. Son prénom en signature, comme cela se fait maintenant, en poudre de diamant.

25 mai.

Le grand jour. Nous avons dîné à la hâte. Simone est fiévreuse. A neuf heures, elle s'enferme avec sa femme de chambre. Je vais et viens de ma chambre dans la sienne, où seule j'ai le droit d'entrer.

J'ai peine à reconnaître ma petite sœur si douce, si calme d'ordinaire. Simone en est à sa première bataille et elle a la fièvre du sous-lieutenant qui étrenne les balles. Elle renvoie et rappelle dix fois sa femme de chambre, essaye trente-six coiffures. Rien ne lui plaît. A l'entendre, rien ne lui sied. Découragée, elle se laisse tomber sur un tabouret :

— Je suis à faire peur ce soir, soupire-t-elle. J'ai envie de me coucher.

Je la secoue en lui disant : Veux-tu me faire le plaisir d'être un peu plus brave ?

Et voici que je saisis d'une main le peigne, de l'autre sa jolie chevelure blonde, et, comme elle frise naturellement, je la laisse pendre gracieusement dans le dos, relevant seulement sur les tempes les cheveux rattachés derrière par les fleurs des champs. C'est on ne peut plus simple, mais ça lui va à ravir. Elle en convient elle-même à moitié. C'est un grand point de gagné. J'en profite. Je lui passe moi-même sa robe que je lace et je la pousse toute harnachée et superbe dans le salon pour l'inspection des beaux-parents. Belle-maman et beau-papa font entendre des cris admiratifs. Je les laisse à leur enthousiasme. Je jette sur les épaules de Simone une délicieuse sortie de bal faite avec un crêpe de Chine bleu de ciel brodé, et en voiture.

Elle a encore des hésitations en chemin :

— Je serai mal. Tu verras que je serai mal.

Et moi pour la faire rire je lui dis le mot de toutes les mères : « Tu seras la reine du bal. »

Et comme toutes les mères je le pense. Mais au rebours de bien des mères, il se trouve que j'ai pleinement raison. Le succès de Simone a été complet, absolu. Dès son apparition dans le salon, elle a eu, comme première satisfaction, l'accueil d'un sourire épanoui, celui de la maîtresse de la maison, cette sorte de remerciement muet qui veut dire : « Vous contribuez à l'éclat de mon bal, soyez bénie ! » Elle a eu ensuite l'hommage respectueux, mais significatif, des regards masculins. Elle a eu enfin les petites mines, les chuchotements, les « qui est-ce donc ? » d'une bienveillance tempérée devinés sur les lèvres des jeunes filles et surtout de leurs mamans : toutes les victoires enfin.

Nous arrivons ; le cotillon est déjà commencé. Mademoiselle de Briois, qui le conduit, est en train d'attacher une rose à la boutonnière d'un de mes danseurs, M. de Ramecourt. Elle est en tulle rose, mademoiselle de Briois, délicieusement à son avantage, blonde et souriante.

Sitôt prise, sitôt engagée : mères et filles guettaient Simone au premier tour de boston. Elles comptaient sur l'inexpérience de la débutante, sur son



émotion. Elles en ont été pour leurs frais, ces bonnes âmes. Simone danse à merveille. Elle est souple, moelleuse, sûre d'elle.

Oui, sûre d'elle, et elle a raison, car elle est également sûre de celui qu'elle aime. Elle m'avait dit dans la voiture en se penchant vers moi : « M. de Servilliers sera au bal à minuit et demi. Juste le temps de s'habiller en revenant du chemin de fer. »

Or, il doit être minuit et demi sonnant, car j'aperçois un beau jeune homme qui vient à nous entre deux tours de danse, nous serre la main à toutes deux et, juste à ce moment, l'orchestre recommence. Simone se lève souriante et les voici partis tous les deux dans le tourbillon. Elle l'avait bien pourtant promise cette valse au petit Ravailles, que je vois, décontenancé, les bras ballants, et se dirigeant vers le buffet pour se consoler. Mais il est bien question du petit Ravailles! Il n'y en a plus que pour M. de Servilliers. Elle danse avec lui une fois, puis deux, puis trois, tant et tant que tout à fait à la dernière figure du cotillon, je trouve que c'est trop, je vais me fâcher. Juste Simone revient près de moi. Je la gronde du regard, pas bien fort. Alors, elle :

— Dis donc, petite sœur, tu trouves que je me compromets ?

— Sûrement. Tu vas bien pour un premier bal !

— C'est que ce sera peut-être mon dernier bal blanc, petite sœur. Et l'on peut s'offrir le luxe d'être compromise quand on est... promise.

— Promise ! Qu'est-ce que tu me racontes là ?

— Oh ! je suis heureuse, petite sœur, bien heureuse !

Et elle faisait des gestes de bras, et elle donnait de l'éventail — mon éventail — sur la chaise, et elle allait le casser.

— Prends garde, on te regarde.

— Oui, petite sœur, je suis promise. C'est bien être promise, raconte, quand on a dit à un monsieur : « Je vous autorise à demander ma main à mon père et à ma mère. » C'est ce qu'a fait Gontr... M. de Servilliers.

— Et de son côté il vient de demander l'autorisation à son père. C'est ce qui m'explique son voyage.

— Tu y es, petite sœur. Du reste, il va tout te dire lui-même. Le voici.

Et c'est à la sortie du bal, au moment du brouhaha des valets de pied,

des fourmillements du vestiaire, sur les marches de l'escalier, en attendant la voiture, que M. de Servilliers m'a dit toute la joie, toute l'ivresse qu'il aurait à devenir mon beau-frère. Il aime Simone. Il ne veut qu'elle. Il ne pense qu'à elle. Et il disait tout cela devant Simone qui souriait, les yeux baissés et qui, au moment où la voiture était amenée, a fait signe au valet de pied d'attendre pour qu'il parle encore et toujours, le bien-aimé!

Et, une fois toutes les deux dans la voiture, dans cette voiture où elle avait tant pleuré un jour, avec quels éclats de joie, avec quels transports elle m'a sauté au cou, en me disant :

— Papa voudra, n'est-ce pas, dis? Maman, je m'en charge. Mais dis-moi que papa voudra. Mais dis-le donc!

Je le lui dis, je le lui répète, je le lui crie au milieu des roulements de la voiture. Et puis une fois rentrées toutes deux, je l'embrasse, je pleure de joie avec elle et je la remercie intérieurement quand je suis seule dans ma chambre, car pour la première fois depuis bien longtemps je me couche avec le sourire aux lèvres. La vue de ces deux cœurs aimants a été un baume pour mon cœur.

PIERRE D'IGNY.



TABLE

DES MATIÈRES DU TOME DEUXIÈME

DEUXIÈME ANNÉE

LIVRAISON DU 1er AVRIL 1887

LIVRAISON DU 1er MAI 1887

LIVRAISON DU 1er JUIN 1887

FIN

Asnières. — Imprimerie Boussod, Valadon et Cie, 2, avenue de Courbevoie.


LES GERANTS
L. BOUSSOD
R. VALADON



LES

LETTRES ET LES ARTS

REVUE ILLUSTRÉE

SOMMAIRE

Du Feuilleton du 1er Juin 1887

COURRIER MONDAIN;
COURRIER BIBLIOGRAPHIQUE;
COURRIER FINANCIER.

MAISONS RECOMMANDÉES.

PRIME AUX ABONNÉS

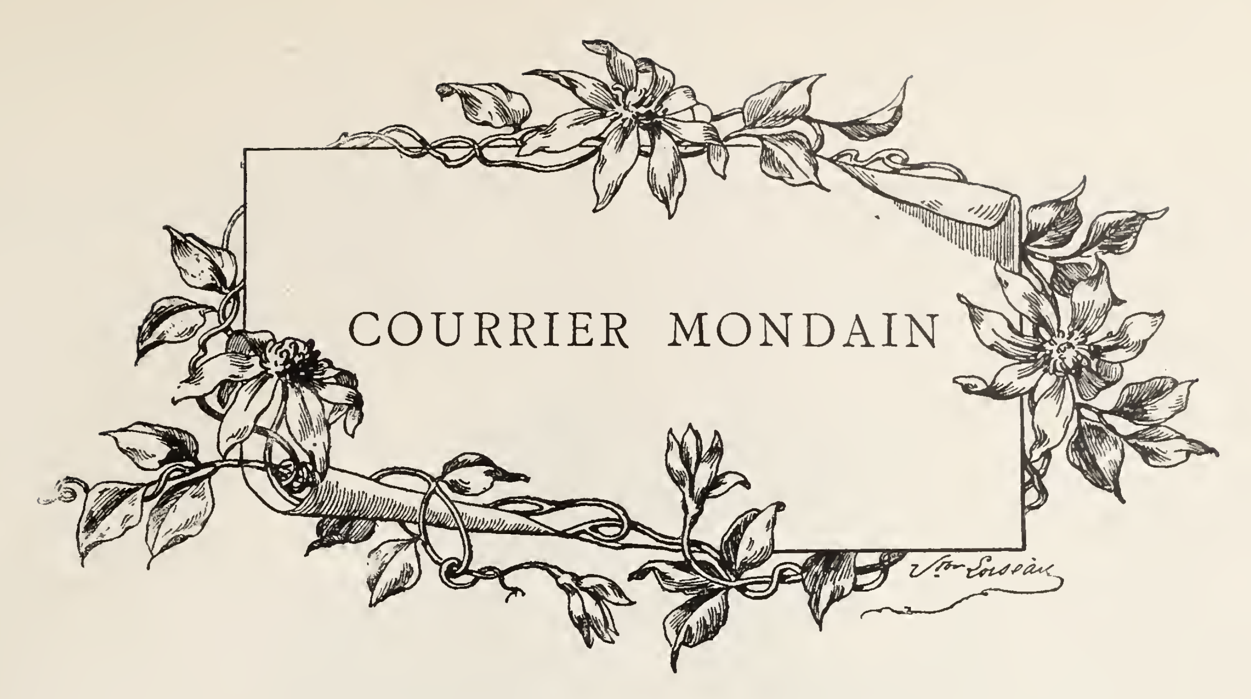
Il sera remis gratuitement aux abonnés d'un an, à leur choix :

Soit une couverture mobile en maroquin du Levant ornée d'une dentelle d'or exécutée spécialement pour la Revue;
Soit douze exemplaires du menu peint par Madame Madeleine Lemaire, qui figure dans la livraison de Février. Ces exemplaires sont tirés sur Bristol, format 20 centimètres sur 11, et renfermés dans un portefeuille.

Cette seconde prime est particulièrement destinée aux anciens abonnés qui n'auraient point le désir de remplacer la couverture qu'ils ont reçue en 1886.

Les Souscripteurs qui ne sont pas abonnés pour l'année entière peuvent se procurer la couverture mobile ou les douze menus chez MM. BOUSSOD, VALADON et Cie, au prix de 20 francs.

Pour les non souscripteurs, l'exemplaire du menu : 2 francs.



L'ÉLÉGANCE A PARIS

Gazes chatoyantes aux plis souples, foulards de l'Inde aux draperies harmonieuses, lainages légers et doux aux ombres moelleuses. C'est en statues grecques que s'habillent désormais les jolies femmes. Et, comme par un caprice qui est un contraste, sorte de défi jeté aux saisons, il semble que ce soit la neige de décembre que reflète ce printemps dans l'apothéose marmoréenne de la parure féminine. Blanches comme la Galatée, c'est en vivant Parthénon qu'elles transforment le Paris élégant, si toutefois, se souvenant lui aussi de la Grèce et de son firmament inaltérable, notre soleil morose daigne enfin sourire. Les unes enveloppées de mousseline de soie arachnéenne, toute plissée et bracelée de galons d'or, à la russe ; d'autres, en barège couleur d'ivoire, semé de grosses pastilles en relief, chenillées de soie jonquille et d'or vif : l'éclat le plus pur et l'éclat le plus lumineux mariant leur symphonie triomphante, jamais la fantaisie coquette de la femme jolie n'aura dépassé le charme victorieux de ces toilettes fragiles, toutes tissées de blanc et d'or.

Mais c'est là seulement la suprême élégance. Eclose au matin, l'étoffe éblouissante, fanée d'un rayon trop chaud ou d'une bouffée de poussière, ne saurait être adoptée que par les privilégiées, pour lesquelles une toilette est un caprice, un billet de mille francs, le jouet d'une heure !

A côté des robes blanches et or, des gazes frémissantes et des dentelles floconneuses, qui font de la femme un vivant flocon de neige ou une fleur immaculée, il y a les popelinettes pompadour aux rayures diaprées, épanouies sur fond vieux bleu, bleu de Sèvres, vieux rose, garnies de rubans mordoré ou grenat, qui, fraîches aussi comme des fleurs, sont d'un porter plus sérieux. Il y a les Louisines, en soie écrue, à rayures de peluche réséda et brique, gris et vieux bleu, flamme et cuivre, loutre et châtaigne, etc. Il y a les surahs croisés, à rayures mousse sur fond mordoré, les surahs roses à rayures de peluche mousse, que l'on mélange de surah rose ou marron, à rayures myrthe et filet rose, gris et beige, etc. Les gazes brochées, à larges rayures, ton sur ton, faisant dentelle, ou pompadour. Les couleurs sont très tendres, maïs ciel, ou vieux rose, pour ces dernières. Pour les autres : écru, loutre, coquelicot, grenat indien, réséda, vieux bleu, héliotrope, etc.

Toutes ces étoffes, et beaucoup d'autres encore, concourent à composer pour les dîners d'été, le casino, les courses, la plage et les diverses villégiatures, la gamme très complète et très harmonieuse, dont chaque note est une poésie, chaque accord une harmonie heureuse, destinée à mettre en relief l'élégance de la femme et à rehausser sa beauté.

Les combinaisons sont multiples et, avec les mêmes tons et les mêmes tissus, la diversité devient cependant infinie. Tout cela se prépare et s'élabore, et tout cela sans doute apparaîtra au Grand Prix, dans l'apothéose ensoleillée du printemps, enfin venu ! Cueillons en attendant, dans l'atelier du couturier, les plus rayonnantes fleurs de ce parterre. Chez Morin-Blossier d'abord : c'est ici l'arbitre du goût français !

Le taffetas glacé, oublié dans ma nomenclature, offre cependant, pour une matinée élégante, le champ infini de variations très gracieuses. Voici, sur un jupon, formé de volants froncés, améthyste glacé d'or, une grande casaque en tissu assorti, tout ramagé de velours vert-de-gris. Pas d'autre garniture qu'un fichu de guipure antique en soie ivoire.

Bien élégant aussi, un costume de courses en surah beige, la jupe drapée et ourlée en bas de petits velours, alternés et formant rayure, héliotrope et réséda. Des nœuds de velours réséda retiennent les draperies et, au corsage, les mêmes rayures forment empiècement sous le haut col de velours réséda qui complète la ceinture et les bouts de manche à la Benjamine.

Pour les courses encore : la jupe est en gaze brochée bleu amiral, rayée de faille rouge. Elle est composée de plissés superposés, la faille rouge faisant crevés sous le

pli. La tunique, en gaze unie, longue de côté, s'ouvre devant, tout ourlée d'une passementerie de soie bleue — que répètent sur le côté, de longues poches à l'Impératrice Joséphine — pour se nouer ensuite derrière et découvrir tout le jupon. Au corsage, entre les bretelles passementées, gilet-plastron plissé de gaze bleue et rouge, comme celle du jupon.

Encore pour les courses, un pardessous collant en moire arc-en-ciel, tout enveloppé par les draperies d'une épaisse dentelle noire, rebrodée et gansée de soie, que serre à la taille une large ceinture de moire aux bouts tombants.

Pour dîner d'été : au château ou à Paris, dans la demi-intimité voulue par la saison : la jupe, drapée à la Trianon, est en gaze de soie rose corail, finement festonnée au bord et rattachée par des nœuds de moire mousse. Là-dessus, montée à fronces, une casaque droite en grosse faille rose, fendue devant de façon à encadrer le jupon. Au corsage, fichu de gaze agrafé de côté par trois nœuds, et large ceinture pointue de moire mousse.

Après Morin et son joli chiffonnage de soies et de dentelles, chez Redfern nous trouverons, pour les costumes de lainages, toute la correction britannique ! Adaptés aux différents plaisirs de la saison, voici pour le *Law Tennis,* des jupes de serge blanche à rayures roses, bleues, rouges ou noires, courtes et plissées de haut en bas. Une chemise bouffante, en flanelle blanche, sert de corsage, tandis que les hanches s'enveloppent dans une écharpe de satin assorti à la rayure. La vareuse, en serge rayée, est garnie du même satin. De même les revers de la chemise. Quant au chapeau canotier, en paille blanche, un simple ruban noué autour de la calotte.



La couleur choisie pour ce ruban, comme d'ailleurs pour tout le costume, est celle du club dont on fait partie ou que l'on désire fêter.

Pour canoter : jupe plissée de cachemire indien bleu royal, coupée sur le bord de trois galons blancs. Tunique Laveuse, courte devant, nouée derrière et doublée de drap blanc. Pour corsage, une blouse ouverte sur un jersey rayé bleu et blanc, garni aux revers, de galons blancs et nouée à la poitrine par une cravate molle de surah bleu. Avec cela une casquette de drap blanc, bracelée d'un ruban bleu, avec le nom du canot brodé sur le côté.

Pour la pêche : de la serge bleue. Le jupon plissé de haut en bas, chaque pli doublé d'une bande de drap blanc. Pas de tunique, mais une simple écharpe, très large et très drapée, de serge bleue, nouée derrière. Le corsage collant, très largement ouvert en cœur sur un plastron de drap blanc. Egalement en drap blanc le grand col marin sur le coin duquel, en bleu et or, est brodé le nom du yacht et son drapeau, et que noue, au-dessous de la poitrine, une lavallière de surah rouge. Chapeau marin, bien entendu, en paille bleue chevronnée de rouge, la calotte buissonnée de nœuds de faille coquelicot et d'ailes de mouette.

Je finis par un joli costume destiné aux déjeuners de campagne qui, à l'occasion, se conserve pour la partie de *tennis*, invariablement enclavée dans le programme. Il est en voile de laine bise à rayures limousines bleues, brunes et marron. La jupe est à gros plis plats. La tunique drapée en pique, très longue devant,

capuchonnée derrière. Pour corsage une chemisette plissée, serrée à la taille par une écharpe en cachemire marron, assortie au col marin et aux grands poignets des manches bouffantes. De même le mignon képi, à grande visière, que rehaussent des ailes de geai et des nœuds de faille brune.

Après les costumes, les chapeaux. Celui de mai était une botte de fleurs transformée en mignonne capote-sabot, par un nœud de ruban, un demi-turban de tulle, une aigrette ou une crosse de feuillage. Celui de juin est une jolie toque, toute cabossée, en faille marron clair avec turban de velours feuille de chêne et buisson de ruban jeune-pousse, au fond duquel se niche un gros oiseau au plumage d'un vert mordoré.

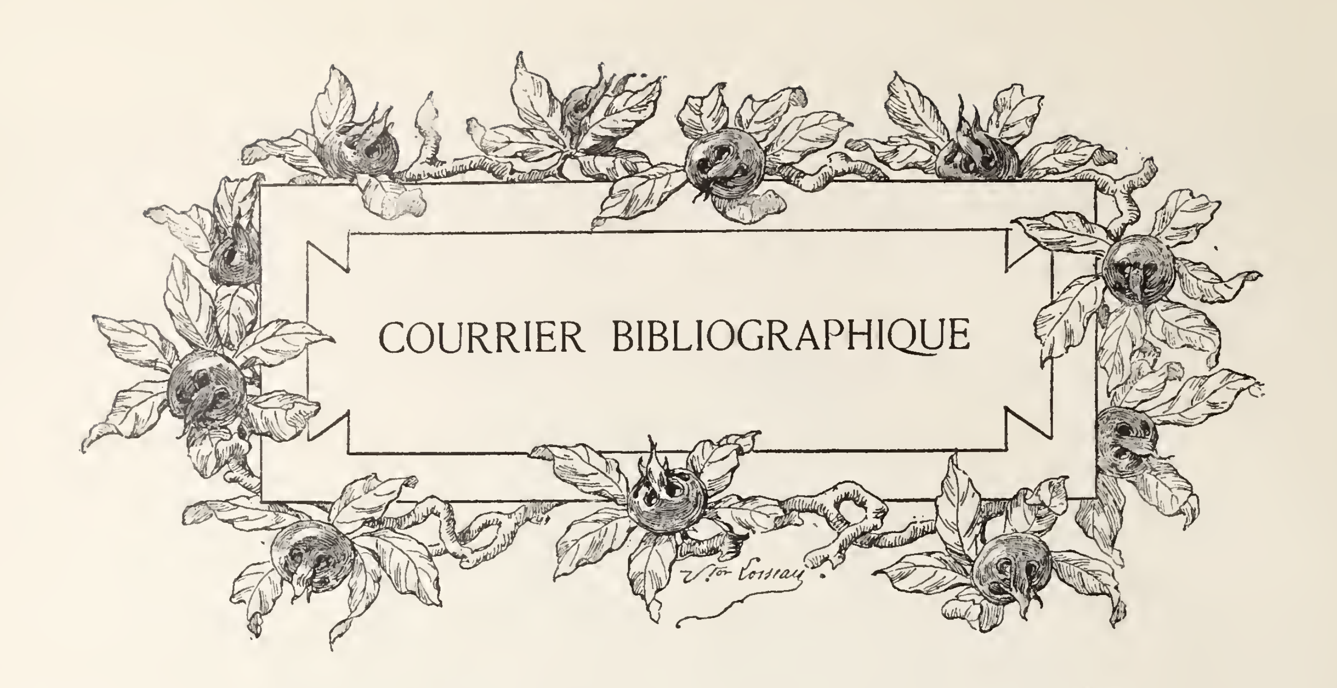
En juillet nous reviendrons aux grandes capelines de gaze ou de paille dont la passe en auvent abrite si bien les jours de canicule, préservant les joues roses de la morsure, brûlante par les pays de montagne, âpre sur les plages, du vent de mer ou du soleil ! Mais en attendant, un coup d'œil sur les emplettes prochaines. Car un mois encore et le premier son du départ aura jeté le premier appel. Les malles déjà grandes ouvertes mettront la tristesse dans les appartements bientôt déserts ! Arrivés depuis trois mois à peine, déjà l'on songera à quitter Paris où, six mois tout au moins, dispersés par les quatre coins de la France, l'on ne reviendra plus qu'en passant.

Que de choses donc à emporter ! Il faut s'approvisionner pour soi et pour la maison. Costumes de toile, ou de foulard léger, chapeaux de campagne : le couturier et la modiste sont aux abois. Manteaux de laine très chauds pour le soir. Bottines fortes pour les excursions, et souliers de jardin, en cuir jaune, à talons plats. Chez Léoty, le corset d'été, qui est en batiste écrue, très gentiment garni de dentelle de soie bise et brodé de soie vive. Chez Julie Fleury, les piquets de fleurs assortis au corsage : rien pour les cheveux, ce serait, en été, une aberration. Chez Colombin, provision de gâteaux pour les lunchs : Parlements, plumcakes, Dundee-cake, biscottes, York biscuits, etc., etc. Et aussi, pour les lunchs, des bouteilles de San-Lucar, chez Huret, puisque San-Lucar est le cru à la mode cette saison. Que de courses ! que de commandes ! que de promenades à travers le Paris du commerce et de l'élégance ! Cela se fait le matin, à pied, en gentil costume de lainage, en volant une matinée à la Potinière ! Et que de choses on découvre ! que de quartiers ignorés se révèlent ! Car, à côté des faiseurs connus, il y a, de par les rues lointaines, certaines spécialités qui rayonnent à travers le pays inconnu du Paris grouillant et travailleur. Jusqu'à la rue Saint-Denis ! — Croyez-vous, madame, qu'il existe vraiment, en l'an de grâce 1887, une rue Saint-Denis ? La rue du *Chat qui pêche* et de la *Truie qui file !* — Eh bien, oui ! jusqu'à la rue Saint-Denis où, véritable paradis perdu, apparaissent les magasins-serre de Raboteau, c'est-à-dire la plus parfaite imitation de la plante qu'ait pu exécuter les mains humaines. Mais, me direz-vous, pourquoi des plantes artificielles alors que la nature resplendit, que les jardins foisonnent, que l'œuvre divine en son éclat tout-puissant se rit de l'œuvre humaine ? La raison en est simple : N'est-il pas, dans votre château, quelque niche inaccessible que ne saurait atteindre votre jardinier, quelque vase trop fragile que briseraient ses mains ? Là, forcément l'imitation doit suppléer au vrai. Et d'ailleurs, l'un et l'autre confondus, se faisant réciproquement valoir, la distinction devient impossible, le discernement invraisemblable.

Mais c'est surtout chez Guerlain que la pause est longue et le choix nécessaire. La parfumerie, l'été, est l'objet essentiel. Elle n'est pas la même, d'ailleurs, pour toutes les villégiatures. L'air frais ou brûlant de la campagne n'exige pas des soins identiques. Non plus l'air salin des côtes, ni l'air vif de certaines stations balnéaires. Il y a là des nuances infinies, certaines températures défendant l'emploi de produits qui deviennent nuisibles suivant l'atmosphère qui les dilate ou les concentre. C'est ainsi qu'au bord de la mer les lotions d'eau fraîche au sortir du bain n'ont besoin d'autre corollaire que l'emploi de la crème de concombre, du cold-cream, des substances grasses, en un mot, qui protègent le teint et le défendent du hâle.

Ainsi que par les journées brûlantes, les seuls parfums supportables sont les parfums vivifiants, un peu acidulés et d'essence très pure. Tels le Cédrat ou l'eau de Cologne russe. Mais Guerlain est là pour compléter ces indications trop rapides. Et je lui adresse celles de mes lectrices qui, ayant les nerfs délicats ou le teint fragile, ne sauraient impunément se servir à tout hasard de toute parfumerie !

P. S. Quelques lectrices me demandent pour leurs jeunes filles un cours de peinture à la fois bien fréquenté et bien dirigé. A celles qui ne vont ni chez Chaplin, ni chez Machard, ni chez Gervex et que le paysage tente de préférence, j'indiquerai le cours de peinture et dessin que vient d'inaugurer, au 10 de la rue Montchanin, M. Le Poittevin, tous les samedis et mercredis, de deux à quatre heures.



ENTRETIENS SUR L'HISTOIRE DU MOYEN AGE. — 2e partie, tome Ier, par M. Jules Zeller, de l'Institut. 1 vol. in-12. *Perrin et Cie*, éditeurs.

Dans les deux premiers volumes de ce bel ouvrage, M. Jules Zeller a tracé hardiment l'histoire de la civilisation européenne depuis la chute de l'Empire romain jusqu'aux Carolingiens. Dans ce tome III, il nous mène par une suite d'études très ingénieusement disposées de la décadence des Carolingiens à l'explosion catholique des Croisades. Il passe donc en revue les Institutions féodales, compare les premiers Rois capétiens aux premiers Empereurs allemands, et toujours procède ainsi, ce qui donne à son œuvre un caractère très particulier et très personnel. — C. D.

*
* *

ALEXANDRE LENOIR, SON JOURNAL ET LE MUSÉE DES MONUMENTS FRANÇAIS, par Louis Courajod. 3 vol. in-8°. *Champion*, éditeur.

Voici enfin terminé ce travail gigantesque qui montre une érudition infatigable, une connaissance approfondie de l'art sculptural, une compréhension de tous les secrets, de tous les procédés, de toutes les formes, un travail où se trouvent relatés, détaillés, recherchés, retrouvés tous les éléments du plus glorieux musée qui puisse être érigé à la louange de l'art français. Et quelle fougue! et quelle ardeur! et quelle passion apporte M. Courajod à son œuvre! Conservateur au musée du Louvre, il a pris son titre au sérieux et il entend conserver, et il entend récupérer son bien, et il veut non seulement faire son devoir, mais faire tout son devoir, et il ne s'arrête pas aux buissons, et il donne du pied dans les chausse-trappes, et il monte à l'assaut en soldat, et en ses batailles de conservateur il porte l'entrain et la vigueur d'un zouave. C'est le zouave des monuments français — et qu'on ne voie pas là ombre de critique. Dieu merci! il est encore dans cette administration française tant décriée, il est, malgré les dégoûts qu'ils reçoivent, les injustices qu'ils subissent, des gens de cœur qui, de passion, aiment leur métier et font de bonnes et d'utiles choses pour l'honneur du pays. — F. M.

*
* *

HISTORIQUE POLITIQUE DE LA FRANCE, par C. de Loisne. 1 vol. in-8°. *Plon, Nourrit et Cie*, éditeurs.

Il est un reproche à faire à M. C. de Loisne, c'est de n'avoir pas assez compris qu'une table est nécessaire à un livre comme le sien, qu'elle permet d'en embrasser le plan général et de vérifier ses moyens de construction, qu'elle en est le résumé et la clef. Il a donc fallu lire son livre de bout en bout et, rarement, il faut l'avouer, nous avons trouvé plus grand et réel plaisir à une lecture sérieuse.

Il ne convient point de dissimuler que l'ouvrage de M. de Loisne exige une connaissance sérieuse et approfondie de l'histoire de notre pays : c'est là seulement ce qui peut mettre à même d'en juger l'esprit, d'en discuter ou d'en apprécier même les réductions. L'auteur, en effet, ne s'étaie d'aucune référence, ne s'appuie sur aucune autorité, n'indique même aucune des sources où il puise. Il n'a point tort ; car tous les faits qu'il expose sont connus, si les conclusions qu'il en tire sont nouvelles, dirai-je que parfois elles me semblent inattendues? En tout cas, elles sont sincères, et si la place ne m'était pas aussi strictement mesurée, j'aimerais sur quelques points disputer avec M. de Loisne. Je n'ai voulu que signaler son livre qui mérite, à un haut degré, l'attention des hommes qui, en France, cherchent encore des enseignements dans l'histoire. Combien sont-ils?

*
* *

LA TAPISSERIE DE LA CHASTE SUZANNE, notice historique et critique, par Jules Guiffrey, avec une introduction par Paul Marmottan. 1 vol. in-4°. *Plon, Nourrit et Cie*, éditeurs.

Dans une curieuse introduction, écrite en bon style, M. Paul Marmottan raconte ce qu'il a pu découvrir

relativement à cette tapisserie dont il est l'heureux possesseur. Il parvient, par d'ingénieuses hypothèses, à lui reconstituer une sorte d'état civil. Peut-être eût-il été aidé dans sa recherche, par les rapprochements que lui eût fournis l'étude d'une tapisserie qui pourrait être de la même suite et qui appartient à madame George Duruy, née Jubinal. Telles qu'elles sont décrites par M. Jules Guiffrey, et telles qu'on les voit aux planches en *phototypographie* qui accompagnent le texte, ces tapisseries sont d'un intérêt très puissant et montrent à quel point il serait utile de parvenir à un inventaire exact des pièces existantes. — C. D.

*
* *

SOUVENIR D'UN OFFICIER D'ÉTAT-MAJOR, par le général comte DE MARTIMPREY. 1 vol. in-8°. *Quantin*, éditeur.

Un des meilleurs livres militaires que nous ayons eus depuis longtemps et qui fait comprendre la conquête de l'Algérie autrement bien que certains ouvrages compendieusement composés de seconde main. Le général de Martimprey a joué dans la province d'Oran, où il a gagné ses épaulettes d'officier supérieur, un rôle des plus importants. Il a vu de près les uns et les autres à l'œuvre, et son jugement sur certains hommes est d'une valeur capitale. Incapable de se faire valoir, racontant sèchement ce qui lui est personnel, ne plaidant ni pour un parti, ni pour son intérêt ; homme d'un honneur sans tache, d'une bravoure à toute épreuve, d'une sincérité absolue, il est un témoin hors de pair, et ses conclusions, si différentes soient-elles de certaines auxquelles on s'est plu, méritent d'être adoptées. Si l'on prétend contrôler au reste, qu'on rapproche ce que dit le général de Martimprey des lettres de Lamoricière publiées par M. Keller. Les *Souvenirs* s'arrêtent-ils là ? N'y en aura-t-il donc pas un autre volume sur les campagnes de Crimée et d'Italie, auxquelles le général a pris une part si brillante ? — F. M.

*
* *

AU MEXIQUE. COMBATS ET RETRAITES DES SIX MILLE, par le prince GEORGES BIBESCO. 1 vol. in-8°. *Plon, Nourrit et Cie*, éditeurs.

Voici un homme qui eut l'honneur de combattre dans nos rangs et qui ne l'a point oublié. Saluons-le. En des livres que chacun devrait lire et qui montrent que ces Roumains ont bien au cœur le même sang dont nous sommes, il a écrit déjà l'histoire de cette campagne dont les Grecs eussent fait un poème, pour laquelle un général romain fût monté au Capitole et dont nos pauvres soldats furent insultés. Il l'a dit encore, et mieux dit, en ce magnifique volume que Plon a imprimé avec un art très particulier et qu'il a orné de jolis dessins de Jazet et de cartes tout à fait admirables. Ce récit est épique, car telles furent les souffrances et tels les combats de nos soldats. Une remarque en passant : Tous les officiers qui sont nommés en ce livre ont obtenu au moins les épaulettes de brigadier — sauf ceux qui, plus heureux encore, sont morts à l'ennemi. Cela est-il donc désorganiser une armée que lui donner occasion de montrer ses qualités militaires ? — F. M.

*
* *

SEPT ANS DE GUERRE. L'ENSEIGNEMENT PRIMAIRE LIBRE A PARIS, par EUGÈNE RENDU. 1 vol. in-12. *Perrin et Cie*, éditeurs.

Je n'apprendrai rien à personne en disant que depuis sept années, depuis que la folie des laïcisations a monté au cerveau des conseillers municipaux de Paris, M. Eugène Rendu est sur la brèche pour combattre au nom de la liberté et de la foi catholique. Délégué du Conseil de l'enseignement primaire libre, il se multiplie pour satisfaire à tous les besoins, pour donner aux enfants l'instruction *avec Dieu*, qui, grâce à ces généreux efforts qu'il a su susciter, balance et terrasse l'instruction *sans Dieu*. M. Rendu, en son livre, raconte ce qui a été fait et montre ce qu'il faut faire encore — ce qui est grand. Il plaide généreusement la cause des pauvres, et surtout celle des opprimés. Car ils sont opprimés tous ceux qui, voulant pour leurs enfants une instruction religieuse — et ils sont la majorité dans Paris — sont obligés non seulement de subir, mais de payer ces écoles, foyers d'athéisme, de mauvaises mœurs et de communardisme. — F. M.

*
* *

ÇA ET LA — LES TROIS CAPS — LETTRES D'UN MARIN, par PAUL BRANDA. 3 vol. in-12. *Fischbacher*, éditeur.

Qui est Paul Branda ? Le tome IX du *Catalogue de la librairie française* me dit que c'est là le pseudonyme d'un officier de marine. — J'avoue que je m'en doutais ; mais il est étrange, qu'une indiscrétion ne permette pas de soulever ce pseudonyme. Il y a un intérêt à cela. Paul Branda, en ces livres que nous venons de lire, est fort loin de se montrer le premier venu. De son œuvre, je laisse de côté les brochures politiques, dont il y a grand nombre, et si on veut bien, aussi les sept volumes de *Réflexions diverses ;* je voudrais m'en tenir à ce qui est purement pittoresque et narratif et cela ne fait pas moins de dix à douze volumes. Paul Branda n'est pas à coup sûr un descripteur ayant la puissance et le charme de Pierre Loti, mais ses récits sont d'une vive allure ; ils ont parfois un peu du pamphlet — un peu trop — et cherchent volontiers le *mot ;* quand ils s'élèvent et se haussent, comme dans *L'Ame Khmère,* ils arrivent à une poésie très réelle et très prenante. Dans le volume *Les Trois Caps* des dissertations de toute sorte dont plusieurs anticatholiques, absolument inutiles et oiseuses. Je me demande si c'est là un livre de propagande et au profit de qui. De plus, une forme dialoguée tout à fait insupportable. Dans *Autour du monde,* il y a de tout, du pittoresque et du politique ; mais surtout du politique, et je dois dire du médiocre.

Je plains un officier de marine qui, rencontrant sous toutes les latitudes l'image de Napoléon, passe son temps à l'injurier. Cette forme du patriotisme nous était jusqu'ici restée inconnue. — F. M.

*
* *

UNE PAGE D'HISTOIRE (1603), par J. BARBEY d'AUREVILLY. 1 vol. in-12 avec gravures. *Lemerre*, éditeur.

En ce dernier volume, en ces quelques pages, il a toujours, le maître, cette même acuité et cette même puissance de style et de pensée. Cela brûle et marque, comme le fer rouge. Cela ouvre d'inconnus horizons où l'esprit se perd, et si violent soit-il, *ce feu caché éteint dans du sang,* comme l'écrit M. d'Aurevilly en la dédicace qu'il m'adresse, — il a aussi des douceurs infinies où je sens passer l'âme entière de *René*. Et comme dès qu'il parle, il sait relever les histoires qui seraient vulgaires ailleurs, ce merveilleux écrivain! Comme il leur donne une allure et le ton du monde et cette façon que je ne trouve, pour moi, traduits comme il sied, qu'en ces conversations qui font comme l'intermède du *Chevalier Destouches*. Et quand on pense qu'il donne à ses gens moins d'esprit mille fois qu'il n'en prodigue, quand *lui*, il lui plaît de causer! — F. M.

*
* *

OEUVRES D'ANDRÉ THEURIET. — SAUVAGEONNE. 1 vol. in-12 de la Petite Bibliothèque littéraire. *Lemerre*, éditeur.

Les Lettres et les Arts ont le droit peut-être de trouver que M. André Theuriet y est un peu trop rare, mais le public n'a pas lieu de se plaindre. Voici depuis quelque dix mois plusieurs romans de lui, et si l'*Affaire Froideville* a obtenu un grand et réel succès, ce succès n'est point pour faire tort à celui qu'obtiendra *Sauvageonne,* une des histoires les plus douloureuses et les plus vécues qu'ait contées le poète des bois. La rivalité de Denise, l'enfant ramassée au bord de la forêt, et de madame Pommeret, ci-devant madame Lebreton, l'amour très naïf dans le cœur du garde général Pommeret, se développant et arrivant à l'adultère, tout cela est gradué avec des nuances infinies et exquises. On dirait ces tons indécis par où passent les feuilles, du vert qu'elles ont en avril au roux qu'elles ont en octobre — avant qu'elles tombent mortes et deviennent terre. Mais le drame de Denise mère est d'une réalité poignante et cela n'est point de la demi-teinte! — L. P.

*
* *

JOUONS LA COMÉDIE, par ABRAHAM DREYFUS. 1 vol. in-12 *Calmann Lévy*, éditeur.

Les pièces, saynètes, monologues, petits actes à trois ou quatre personnages, que M. Abraham Dreyfus a réunies sous ce titre bien approprié, sont dès longtemps populaires : *un Monsieur en habit noir, un Crâne sous une tempête, la Giffle, Petites annonces, le Klephte, la Victime, une Rupture,* ont fait leur tour de France et même leur tour d'Europe. On en connaît la gaîté philosophique, l'attrait spirituel et bon enfant, la constante bienséance, la forme heureuse, l'intérêt soutenu. Dans ces petits actes se rencontrent toutes les qualités maîtresses de l'auteur dramatique, et c'est un regret à exprimer que le nom de M. Abraham Dreyfus, comme attaché au succès de ses saynètes, ne paraisse pas plus fréquemment sur les affiches des théâtres, qu'il peut tenir à lui seul. Les lecteurs de la Revue n'ont point oublié *De 1h à 3h* qui a été joué l'an dernier, ici même, en attendant que nous puissions l'applaudir sur une autre scène. Toutes les pièces réunies en ce volume sont d'une veine pareille : honnête, franche, gaie et vraiment française. — L. P.

*
* *

ANDRÉ MAYNARD, PEINTRE, par JEANNE MAIRET. 1 vol. in-18. *P. Ollendorff*, éditeur.

Le caractère d'André Maynard, peintre, est de ne pas en avoir, comme aurait dit M. Scribe dans son style incorrect et concis. Ce garçon, dont l'enfance et la jeunesse ont été entourées de déboires, apporte, dans le roman que lui consacre Mme Jeanne Mairet, une tristesse désolante. Le prix de Rome, obtenu à force de volonté, l'égaye à peine, et ses succès artistiques à la villa Médicis, la bienveillance d'une princesse polonaise, les séductions d'une jeune et aimable déclassée française le troublent sans le passionner. Ce n'est qu'en revenant à Paris, qu'il trouve le vrai bonheur, un bonheur paisible auprès d'une cousine bien pauvre et bien humble, qui mourait modestement d'amour pour lui.

Le roman de Mme Jeanne Mairet est soigneusement écrit et suffisamment observé. — T. G.

*
* *

CONTES FRANCS-COMTOIS, par HENRI BOUCHOT. 1 vol. in-12 avec eau-forte par EDELFELT. Dole. *Vernier-Arcelin*, éditeur.

Le savant distingué auquel on doit l'excellent catalogue des *Portraits aux crayons des XVIe et XVIIe siècles*, et la publication du *Livre rouge de Saint-Quentin,* l'écrivain ingénieux qui sait accommoder son style aux époques qu'il doit traiter et, en tout sujet, apporter, avec une grâce qui est à lui, un art de composition très délicat et tout personnel, a encore dans son œuvre tout un côté qui nous avait échappé jusqu'ici. Le raffiné qui, mieux qu'homme au monde, disserte en archéologue sur les monuments du passé et qui, sur les antiquités de notre pays, possède une compétence dès longtemps reconnue, a des moments de grosse joie où il aime à chanter les *Gaudes* du pays natal; il a des heures de tristesse et de mélancolie où, se reportant au temps d'enfance, il se plaît à courir les routes de la Comté, à recueillir les vieilles histoires, à raconter les vieilles gens et les bêtes, les amours et les enfances.

Cette forme patoisante, que H. Bouchot affectionne en ses contes, a un attrait et un agrément d'autant plus vifs que les lecteurs de cette Revue savent quelle forme magistrale et vraiment française notre collaborateur sait mettre au service de ses travaux historiques. Mais ce qui contraste mieux encore avec cette tension du style que tarabiscote le patoisement, c'est la simplicité, l'émotion, la jeunesse des histoires que conte M. Bouchot. Elles sont conçues à la française, j'entends avec un art infini et une netteté de contours qui montrent une imagination bien assise, un esprit ferme, une science extrême des moyens et du but, et elles sont exécutées en cette forme qui est mieux qu'une recherche vaine de langue, qui met aux ordres du maître ouvrier toute une gamme infinie de couleurs riches et tendres. En vérité, ceci est un livre non pas seulement pour les Comtois auxquels il crée une littérature et révèle leur langue, mais pour les délicats de tous pays, les amateurs des beaux récits, les gens qui se piquent d'aimer et de connaître la France. — F. M.

* * *

SAPHO. TARTARIN DE TARASCON, par Alphonse Daudet. 2 vol. in-12. Collection artistique Guillaume. *Marpon et Flammarion*, éditeurs.

Ce n'est point des livres que j'entends ici parler : leur fortune est faite de longue date et c'est une fortune de nabab. Mais, en vérité, il est difficile de ne pas rendre justice à la façon dont ils ont été illustrés et surtout au procédé employé pour matérialiser cette illustration. C'est évidemment par une série de réductions successives qu'on est arrivé à cette netteté dans le détail, à ces grisés très doux, à cet ensemble très artistique et qui, néanmoins, n'exige point de grands frais de tirage. Cette petite collection appelée à un très grand succès, autant par le choix des ouvrages déjà parus que par le bon marché auquel elle peut être livrée au public, montre un progrès très véritable et très grand, et dont il faut savoir un gré infini à M. Guillaume. — L. P.

* * *

LE ROI MARGOT, par Paul Perret. 1 vol. in-12. *Calmann Lévy*, éditeur.

Voici de M. Paul Perret un roman d'une rare violence et qui est assuré d'un grand succès. Si puissante que puisse être aujourd'hui la passion du cabotinage, la peut-on pousser jusqu'au crime, comme fait madame Severine Chartier? J'ignore si le crime est arrivé, mais le reste, hélas! est pris sur nature, et M. Paul Perret s'est même abstenu de dire tout ce qu'on sait. Son roman est net, brutal, très vivement mené, d'un intérêt extrême. J'aime infiniment aussi l'*Histoire d'un bouffon*, qui est d'une note différente et qui a des qualités de douceur et de demi-teintes qui reposent. Le drame n'y est pas moins aigu, mais il est plus contenu. Les deux romans font un livre excellent et qui sort entièrement du courant ordinaire. — F. M.

LE SCORPION, par Marcel Prevost. 1 vol. in-12. *Lemerre*, éditeur.

Je doute que, entre les romans qui paraîtront cette année, il en soit beaucoup qui soient plus curieux et mieux étudiés que celui de ce nouveau venu : M. Marcel Prevost. Parlant des prêtres et des jésuites, il a su — ce qui est rare en ce temps — en parler sans haine et sans insulte. Il a même su rendre pleine et entière justice à une des figures les plus intéressantes de ce temps : celle du Père du Lac. Le roman, dans sa première partie, est excellent. La seconde me plaît moins, mais n'est pas moins curieuse. Voici un livre à lire, un nom à retenir, un talent à suivre. — On peut être assuré d'en entendre parler. — F. M.

* * *

ŒUVRES DE FRANÇOIS COPPÉE. Poésies (1878-1886), 1 vol. in-12 de la Petite Bibliothèque littéraire. *Lemerre*, éditeur.

Quelle prodigieuse variété, quelle fécondité charmante, quel sentiment profondément intime de la vie moderne et parisienne en ce dernier volume de notre illustre et excellent collaborateur : François Coppée! En ces vers ne se trouve pas seulement cette note si coppéenne du temps présent, il y a de l'enthousiasme et de la gaîté, il y a du patriotisme et du rire; il y a de l'amour aussi — et cela n'est point pour changer le poète des *Intimités*, ce poète qui, en ce volume, daté de 1886, eût pu placer aussi cette *Arrière-saison* qui fut l'an dernier l'honneur et la joie de notre revue : *Les Lettres et les Arts*. — F. M.

* * *

ARRIÈRE-SAISON, poésies par François Coppée, de l'Académie française. 1 vol. in-12. *Lemerre*, éditeur.

C'est ici, dans *les Lettres et les Arts*, que François Coppée a publié d'abord ce poème exquis qu'il vient de mettre en un petit et charmant volume. Il a joint des pièces d'un sentiment pareil et d'une même inspiration et il en est certes, comme *Désir de gloire*, comme l'*Incorrigible*, comme *Rêve Fleuri*, que nous regretterons toujours de n'avoir point d'abord vues paraître. Du moins, s'en faut-il consoler en les lisant, en disant que jamais peut-être en sa vie François Coppée n'a d'une main plus heureuse fait vibrer certaines cordes délicates de sa lyre d'ivoire, et que si ce délicieux poème des *Intimités* avait révélé son âme de vingt-cinq ans, je crois qu'il est pour les délicats plus grand plaisir encore et meilleure joie à prendre en ce cœur de quarante ans. — F. M.

* * *

L'HERBIER, poésies par Philippe Gille. 1 vol. in-4°. *Lemerre*, éditeur.

Pour se reposer du journal qui chaque jour exige sa pâture, Philippe Gille, de temps en temps, se retire en sa tour d'ivoire. Il y a, entre quelques pavés, planté un petit jardin — le jardin où naît et vit *Picciola* —

et là, il passe ses heures heureuses à arroser, à émonder, à voir fleurir chaque fleur. Les voici, à présent, ces fleurs, conservées en un ravissant volume que Lemerre a orné de délicate façon et qui se présente en ce format in-4° que les gens de goût devraient seul trouver à leur convenance pour ce luxe qui est des vers, et cela est charmant et d'une note mélancolique et douce : *Fleurs et Feuilles, Roses noires, Claudion* surtout, ce poème d'une étrange et cruelle note où les beaux vers ne manquent pas plus que les belles pensées. Heureux qui peut garder, en ce labeur auquel un homme comme M. Gille est livré, une part de temps — si petite soit-elle — pour rêver et pour penser. Il est vrai qu'il faut être poète, et M. Philippe Gille est un poète. — F. M.

*
* *

LES MOINEAUX FRANCS, par Jacques Normand. 1 vol. in-12. *Calmann Lévy,* éditeur.

Nos lecteurs connaissent le *Roman de la Marquise ;* mais ils n'ont lu ni les *Choses de Printemps,* ni tous les contes, ni *Nos Bons Pessimistes,* ni *les Claqueurs,* ni *A la Mer.* Ils n'ont pas entendu cet hiver, dans les salons où l'on se respecte assez pour chercher à amuser ses invités, ces vers charmants, et vifs, et légers, et courants, et souvent ailés, débités par mademoiselle Barthet ou mademoiselle Reichemberg, mademoiselle Baretta ou madame Pasca. Car à toutes les diseuses, Jacques Normand sait plaire — parce que, en même temps qu'ils expriment des sentiments humains, parfois gais, parfois mélancoliques, ses vers, en leur forme savamment étudiée, restent franchement français, d'un rythme sonnant et clair, d'une langue précise, d'une inspiration toute parisienne. — L. P.

*
* *

LES ADORÉES, par Joseph Montet. 1 vol. in-12. *Lemerre,* éditeur.

Un recueil de nouvelles entre lesquelles il en est d'excellentes. M. Montet a le sentiment du décor, une faculté d'invention très particulière, mais, à mon estime, il développe trop peu les situations qu'il trouve, et il n'en tire pas tout le parti qu'elles comportent. J'aime peu, dans son livre, ce qui est analyse psychologique, tandis que les nouvelles d'aventures sont contées d'une façon très leste, très habile, très juste, — un peu sèche. *Le Brûlot* et *la Torpille* sont deux morceaux rares. — L. P.

*
* *

A TRAVERS LES BUISSONS FLEURIS. Poésies par Honoré Bonhomme. 1 vol. in-18. *Paul Ollendorff,* éditeur.

L'auteur ne nous prend pas en traître. Ses vers sont les enfants d'une muse qui a trouvé sur sa route moins de jasmin que de ronces, selon son expression. J'oserai ajouter que la route devait être passablement abrupte, car le vers ne laisse pas de paraître quelquefois rocailleux.

Dans ce recueil où la prosodie est respectée mais où la fille aînée de la prosodie, la rime, semblera insuffisamment dotée, ce qui domine c'est un sentiment honnête, nous dirions « bonhomme » si nous ne craignions d'avoir l'air de jouer sur le nom de l'auteur. Ce poète peut être rangé dans la classe des esprits doux et discrets pour qui les lettres sont une récréation intime aux joies de laquelle il y a peut-être quelque témérité à initier le public. — G. J.

*
* *

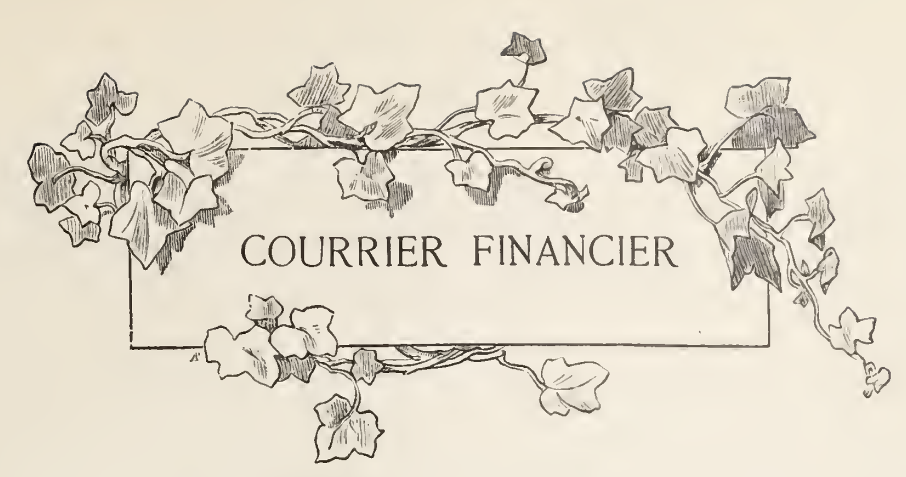
PIERRE L'ABS, par A. Gobin. 1 vol. in-12. *Ollendorff,* éditeur.

Très intéressant et même passionnant, le roman un peu gros de M. A. Gobin : un drame où l'absinthe et la femme s'enchevêtrent pour jouer chacune leur rôle, où l'on s'attendrit sur les malheurs immérités d'une jeune femme que son mari abandonne le soir de ses noces, lui laissant pour tout présent l'enfant qu'il a eu de sa maîtresse. C'est un peu gros, un peu noir, mais ça finit bien, pour consoler les âmes sensibles. Et ce que le vice est puni, on n'en a nulle idée ! — L. P.

*
* *

LE LIVRE D'HEURES DE L'AMOUR, par Jean Aicard. 1 vol. in-12. *Lemerre,* éditeur.

Oui, c'est chaud, c'est vibrant, c'est bien rimé, c'est agréable, mais c'est — comment dire ? — méridional et improvisé. Il n'y a pas dans un vers un de ces amas de pensées qui, longuement, font qu'on rêve ; et il n'y a pas dans une strophe une de ces puissances d'harmonie qui, délicieusement, à coups pressés, frappent le cerveau. Cela est bien, et très bien, cela n'est point exquis ; ce sont des vers à dire. Est-ce que cela ne signifie point aussi que ce sont des vers à retenir et à réciter ? — L. P.



Paris, le 23 mai 1887.

Entre notre dernier bulletin et celui-ci, se place la question Schnæbele qui nous a valu une quinzaine d'angoisse et dont nous n'avons pas à retracer les péripéties. A peine délivrés de ce cauchemar, nous sommes entrés en crise ministérielle et à l'heure où nous écrivons ces lignes, le cabinet n'est pas encore formé. Bien que nous n'ayons pas à nous occuper des choses politiques, nous ne saurions nous désintéresser d'un incident qui, au moins en apparence, se rattache étroitement à la question financière. En effet, le ministère Goblet est tombé sur la question budgétaire. La commission, en désaccord absolu avec l'honorable M. Dauphin, a émis l'avis que, loin d'être incompressible, le budget pouvait supporter des économies considérables pourvu qu'on abandonnât la politique traditionnelle et qu'on entrât hardiment dans la voie des réformes. La Chambre s'est ralliée à cette manière de voir, ou du moins son vote est de nature à le faire croire. Evidemment, comme la majorité est composée d'éléments hétérogènes qui ne peuvent jamais rêver de constituer un cabinet, elle a pu se livrer à l'expression d'un vœu platonique sans assumer la moindre responsabilité. Il y a d'autres courants qui ont puissamment contribué à la chute du cabinet; mais nous n'avons ici qu'à nous occuper du côté financier de la crise. Il s'agit de déterminer si, oui ou non, on peut faire des économies.

Nous disons oui, et des esprits compétents en pareille matière, comme M. Leroy-Beaulieu par exemple, partagent absolument cet avis.

Comme première condition, il faudrait vouloir et, pour vouloir, il faut une volonté de fer. Certes, chaque employé congédié ira grossir le parti des mécontents, chaque fraude découverte entraînera un vote contraire du fraudeur attrapé et il reste à savoir si les quelques candidats du ministère possèdent assez de courage moral pour affronter le mécontentement qu'une politique économe provoquera forcément. Ce n'est pas par-ci par-là qu'on peut et doit économiser; c'est partout. Il n'y a guère de dépenses budgétaires, sauf la rente, qui ne puisse donner lieu à des économies. Même en ce qui concerne la rente, on peut convertir l'ancien 4 1/2 et l'ancien 4 °/₀. Et si l'on arrive à un véritable équilibre du budget, la rente atteindra un niveau qui permettra d'anticiper sur l'époque fixée pour la convertibilité du nouveau 4 1/2 °/₀.

Ce qui se passe depuis quelques jours n'est pas de nature à faire espérer une guérison radicale des maux dont nous souffrons ; il est presque impossible de former un cabinet homogène, et toute transaction entre les différentes nuances politiques s'opposera à l'adoption d'une politique économique telle que la rêvent les membres de la commission du budget qui ont renversé le ministère.

Est-ce la faute du gouvernement qui nous régit? Certes non. La République a hérité non seulement de l'ancienne dette, mais aussi des charges écrasantes de la guerre de 1870. Ces charges sont d'autant plus lourdes qu'on a dû emprunter à des taux très élevés et — chose qu'on oublie trop facilement — nos douleurs patriotiques au sujet de la perte de deux départements font presque oublier la perte de revenus qui, pourtant, ne laisse pas d'être fort sensible. Cela fait que nos charges ne sont pas seulement augmentées de 60 °/₀ mais de plus de 80 °/₀, et nous sommes encore au-dessous de la vérité, car l'Alsace et la Lorraine formaient des départements très riches et très industriels.

Il y a des esprits qui chargeraient la République même des conséquences des tremblements de terre; il faut se garder d'épouser de pareilles passions; mais cela n'empêche que, depuis quelques années, nous allons à la dérive. Financièrement et commercialement, nous manquons de sécurité. Notre marché est mort et les grandes affaires internationales, dont Paris fut jadis le centre, ont émigré en partie à Londres et à Berlin. Dépouillé des affaires internationales, et les grandes affaires faisant défaut, le marché de Paris revêt un caractère provincial, bien que la France soit encore un des plus grands réservoirs de capitaux du globe. Les capitaux sont en plein chômage. Voyez notre grand établissement de la Banque de France, dont le portefeuille diminue à vue d'œil et dont la circulation ne dépasse guère 366 millions. Les établissements de crédit ne sont pas logés à une meilleure enseigne; ils ont de la peine à faire valoir leurs dépôts. Ils ont tous le désir ardent de faire des affaires, mais où prendre le courage de concevoir les opérations de longue haleine, quand on n'est pas sûr du lendemain? Dans ces conditions, il est difficile de gagner des dividendes ; et ce qui est vrai pour les établissements de crédit l'est, à plus forte raison, pour les banquiers et les commerçants. La circulation est lente, les dépenses se resserrent; en un mot, il y a un malaise général qui n'est guère interrompu que par de rares éclaircies, vrais oiseaux bleus.

La Bourse cesse absolument d'être un baromètre, car elle est déserte. La clientèle est à moitié ruinée, à moitié dégoûtée. Tous ceux qui ont voulu faire grand y ont trouvé des déboires; aussi les événements les plus graves ne laissent-ils qu'une trace très légère sur les cours. La rente est admirablement bien classée; on l'a vu pendant le temps qu'a duré l'incident de Pagny. La spéculation parisienne, craignant des complications avec l'Allemagne, avait pris les devants, en se mettant carrément à la baisse; elle avait compté être suivie par les rentiers, mais ceux-ci, confiants dans les dispositions pacifiques de la nation, ont gardé un calme imperturbable et, bien loin de réaliser, ont acheté tout ce que la spéculation leur offrait. Dans ce moment de crise même, le rentier ne s'émeut pas. Vous avez beau lui dire que la situation est grave, il appelle cela des propos de spéculateurs. Sous ce rapport, nous sommes devenus Anglais, et n'était la constante réouverture du Grand-Livre, la rente française atteindrait certainement le niveau des fonds d'État anglais.

Si l'on compare les cours avec ceux d'il y a six semaines, on ne trouve qu'une légère différence. Il faut néanmoins remarquer que, ainsi que la baisse de l'escompte, la fermeté de la rente est un symptôme de méfiance générale. Tous les placements se font en rentes et en obligations parce que justement le capitaliste y met le peu de confiance qui lui reste. Il ne veut pas vivre de son capital, il faut donc bien qu'il achète quelque chose. Il n'en serait pas ainsi dans des temps normaux; on serait piqué par la tarentule du gain, tandis qu'aujourd'hui on n'aspire plus qu'à une sécurité relative.

En Angleterre, les affaires marchent en dépit de la question irlandaise et des préoccupations indiennes. Le marché de Londres s'occupe d'une foule de créations à l'intérieur, d'une grande animation dans l'industrie minière et de la réorganisation de nombreuses dettes en défaillance de l'Amérique du Sud. On a réussi, en effet, à rendre la vie à une foule de papiers qui se vendaient au poids. Les Anglais ont une puissante organisation sous la dénomination de : Conseil des Porteurs; c'est une vraie académie de médecine, et on n'a qu'à relire les rapports annuels pour se convaincre que ces excellents chirurgiens ont des clients dont les dettes en souffrance se chiffrent par milliards. Il y a, dans cette institution, beaucoup à prendre et beaucoup à laisser; on y trouve les éléments les plus hétérogènes. Des banquiers de premier ordre ne se gênent pas pour s'asseoir sur le même banc que des coureurs de commission et les êtres les plus grotesques de la terre. Cependant, l'idée, en elle-même, de créer un centre de protection aux capitaux anglais engagés dans des pays lointains, est si féconde, que le gouvernement anglais, si récalcitrant qu'il soit en ces matières, ne marchande pas son appui et, sans faire siennes toutes les réclamations, prête souvent les services de ses agents diplomatiques aux représentants de la corporation des porteurs étrangers.

On a souvent essayé de faire quelque chose d'analogue chez nous sans pouvoir y réussir. Les gens qui possèdent des millions en France ne vont pas en Amérique pour arranger la dette de Costa-Rica, et ceux qui n'ont rien à faire et se prêteraient volontiers à une pareille mission n'ont pas la confiance des capitalistes.

En Allemagne, les affaires montrent une certaine animation. Malgré la nouvelle loi sur les sociétés, on crée des affaires en actions; seulement, au lieu de les majorer en dedans comme jadis, on les émet aujourd'hui avec primes, ce qui est la même chose.

En Italie, on vient de négocier, à des cours très avantageux, 300 millions d'obligations de chemin de fer. On y souffre un peu des deux maux qui ont entraîné, chez nous, le déséquilibrage budgétaire : ce sont les travaux publics et la politique coloniale.

L'Autriche-Hongrie emprunte et jouit d'excellents banquiers. Il n'y a pas de raison pour que cela cesse.

La Russie cherche à relever son crédit. Ne pouvant plus compter avec certitude ni sur le marché allemand, ni sur le marché anglais, elle fait ses emprunts en papier à l'intérieur; elle s'efforce de relever le niveau de son papier-monnaie et, dans ces derniers temps, avec un léger succès.

La Turquie rêve la construction d'un réseau en Asie Mineure et négocie avec l'Angleterre pour troquer la souveraineté platonique du Sultan sur l'Égypte contre un morceau de pain.

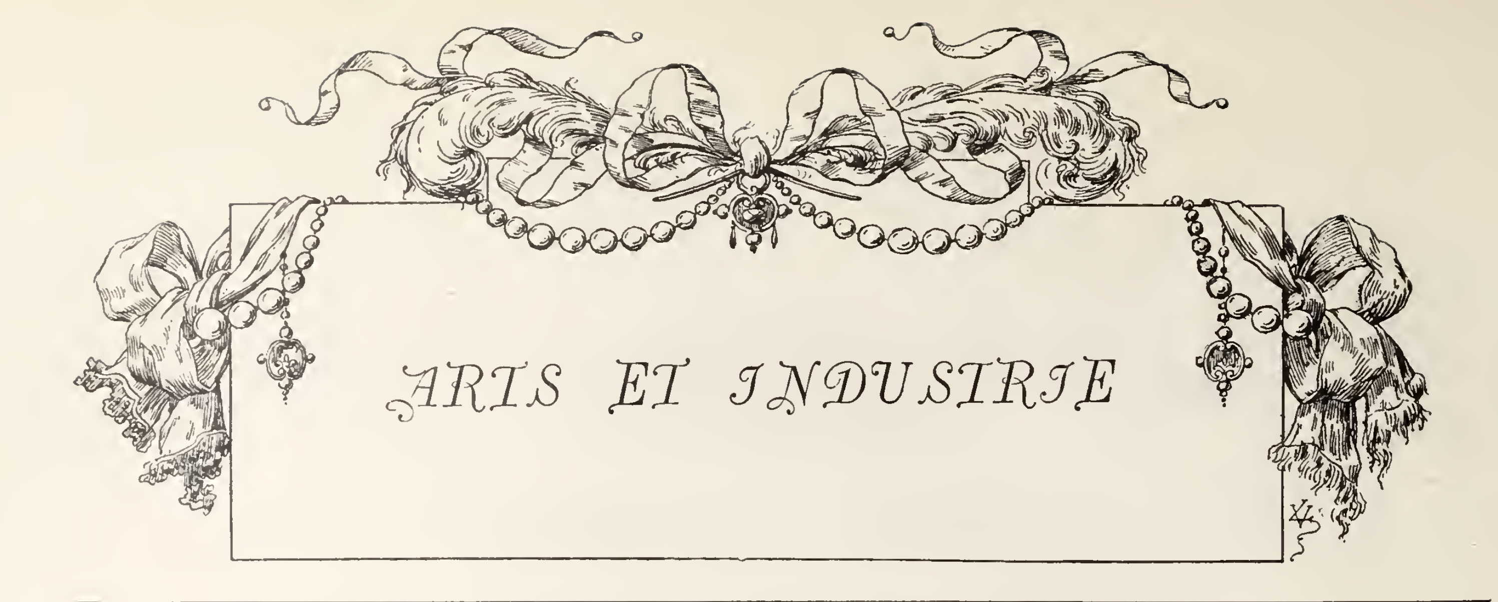
La Grèce, elle, est pratique. Elle a renvoyé la moitié de son armée dans ses foyers et elle donne ses économies comme gage d'un nouvel emprunt.

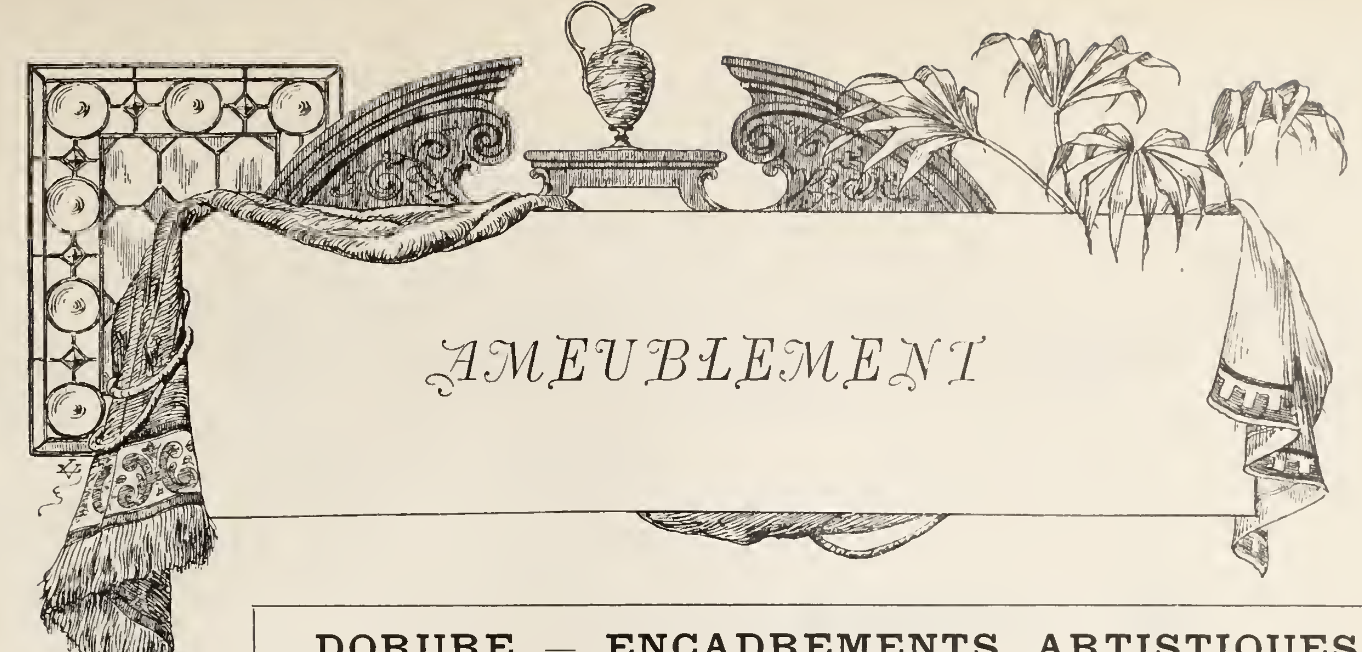
L'Espagne recueille le fruit de sa sagesse. Tandis que le monde européen est sur les dents, on s'arrache le monopole des tabacs, qui est l'objet des convoitises les plus huppées.

Paris, le 28 mai 1887

P.-S. — La Bourse garde pendant toute la crise ministérielle une fermeté inébranlable. La perspective de la constitution d'un ministère qui ne s'occupera que de l'équilibre budgétaire sourit beaucoup aux hommes d'affaires. On a le désir ardent d'une reprise générale; beaucoup d'opérations sont préparées et on peut s'attendre notamment à une émission du Gouvernement Hellénique et à une émission d'obligations du chemin de fer de Salamanca à la frontière portugaise. Nous nous étendrons sur ce sujet dans notre prochain Bulletin.

Les Gérants : L. BOUSSOD, R. VALADON.


ARTS ET INDUSTRIE



DORURE — ENCADREMENTS ARTISTIQUES

BREDONTIOT

PARIS — 14, RUE LÉONIE, 14 — PARIS

ARMES, ARMURES, OBJETS D'ART

BIJOUTERIE - JOAILLERIE

LEBLANC-GRANGER

RICHARD GUTPERLE

successeur

FOURNISSEUR DE L'OPÉRA & DES PRINCIPAUX THÉATRES ÉTRANGERS

12, Boulevard Magenta, 12

PARIS

FOURNISSEUR BREVETÉ DE S. M. LE ROI DES PAYS-BAS

COMMISSION - EXPORTATION

Broderies d'Art et de Fantaisie

Réparations de Tapisseries et Broderies anciennes

Chiffres et Armoiries. — Ameublement

Madame Cuchet

Paris. - 3, Rue d'Aboukir, 3. - Paris.

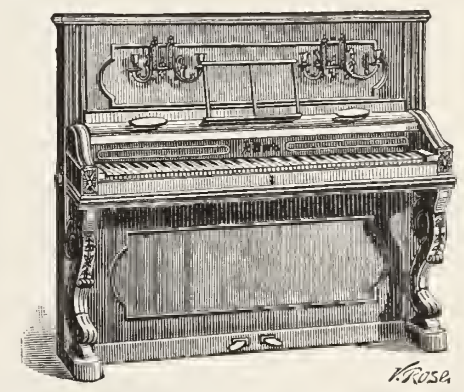
Garnitures de Vanneries artistiques

PIANOS A. BORD

PARIS

14bis, Boulevard Poissonnière, 14bis

Seule Maison en Europe faisant 12 pianos par jour.



Seule Maison en Europe faisant 12 pianos par jour.

MÉDAILLES D'OR AUX GRANDES EXPOSITIONS

MEMBRE DU JURY — HORS CONCOURS

Fournisseur du Ministère de l'Instruction publique pour les écoles

Pianos à cordes droites, depuis. . . **580** francs.
Pianos à cordes obliques — . . . **850** —
Grande spécialité de Pianos, cadre en fer et à cordes croisées depuis **1,100** francs.

ENVOI FRANCO DU CATALOGUE ILLUSTRÉ COLORIÉ

BILLARDS DE PRÉCISION ET TABLES-BILLARDS

Véritables BANDES AMÉRICAINES, système Saint-Martin, breveté s. g. d. g.

TABLES DE SALLE A MANGER

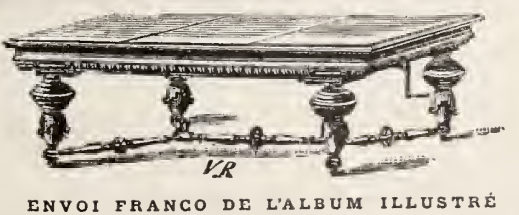
DITES " MAGIQUES "

Se transformant INSTANTANÉMENT en billards

DEPUIS **1,000** FR. ACCESSOIRES COMPRIS

Dépôt unique

DE DRAP VERT ÉLECTRIQUE SAINT-MARTIN



Les VÉRITABLES BANDES AMÉRICAINES

SONT GARANTIES 20 ANS

quelle que soit la température

ET S'ADAPTENT

A TOUS LES BILLARDS

Vieux ou Neufs

ENVOI FRANCO DE L'ALBUM ILLUSTRÉ

Wm SAINT-MARTIN & Cie, 90, rue de Bondy, PARIS



ART ET INDUSTRIE

CORSETS

Mme LÉOTY

8, PLACE DE LA MADELEINE

PARIS

BÉBÉ-JUMEAU

DIPLOME D'HONNEUR

Tenu par les 1res Maisons

EXIGER CE NOM

JOUET ESSENTIELLEMENT PARISIEN

E. BROWN & SON

LONDRES & PARIS

Spécialités de Cirages et Vernis pour Chaussures de Luxe

CIRAGE MELTONIEN

NONPAREIL DE GUICHE

CRÈME MELTONIENNE

En vente dans toutes les grandes Maisons de Chaussures

Seule Médaille à l'Exposition de Londres

MAISON DE PREMIER ORDRE

ERNEST LAURENT

HAUTE FANTAISIE RICHE

SURPRISES ET ENVELOPPES NOUVELLES

Accessoires pour la Danse du Cotillon

4, RUE DES QUATRE-FILS, 4

PARIS

De 1 heure à 5 heures

MAISON DE 1er ORDRE ET RECOMMANDÉE

14e ANNÉE

SEYER

15, PLACE DU MARCHÉ-SAINT-HONORÉ

Près l'avenue de l'Opéra (à l'entresol)

PARIS

Recherches dans l'intérêt des Familles et du Commerce

DE DOCUMENTS POUR MARIAGES, SÉPARATIONS DE CORPS, DIVORCE, ETC., ETC

RENSEIGNEMENTS DIVERS

Au moyen de surveillances quotidiennes

PARIS – PROVINCE – ÉTRANGER

PURETÉ DU TEINT

FAIRE USAGE DU

LAIT ANTÉPHELIQUE

ÉTENDU DE 2 A 4 FOIS AUTANT D'EAU

Dépuratif, tonique, détersif, il dissipe : **Hâle, Rougeurs, Rides précoces, Rugosités, Boutons, Efflorescences,** etc., conserve la peau du visage claire et unie. — A l'état pur, il enlève, on le sait, **Masque et Taches de rousseur.**

Il date de 1849

Paris, CANDÈS, Boulevard Saint-Denis, 26, et chez les Parfumeurs et Coiffeurs

PRIX DU FLACON : **5** FRANCS

On lit dans la **Mode illustrée** :

J'ai vu manœuvrer un instrument nouveau nommé la **CUEILLEUSE DUBOIS** et l'ai trouvé si joli, si simple et si commode, que j'ai résolu de le faire connaître tout de suite à celles de mes lectrices qui possèdent un jardin.

A l'extrémité d'une longue CANNE se trouve une sorte de ciseau-sécateur, petit et mignon, lequel a la complaisance d'aller chercher une FLEUR dans un massif ou au bord de l'eau, un FRUIT sur un espalier, une GRAPPE de raisin sur une treille et d'en trancher la tige sans laisser choir ni la FLEUR, ni le FRUIT, ni la GRAPPE, et de vous l'offrir délicatement.

C'est un excellent serviteur que l'on s'attache en acquérant la **CUEILLEUSE DUBOIS.** Elle supprime l'emploi des échelles, les dommages causés aux gazons et même sert de CANNE en promenade.

Mme EMMELINE RAYMOND.

CUEILLEUSE DUBOIS *(brevetée)*

CANNE DE JARDIN — CANNE DE VILLE

CANNE PASSE-MONTAGNE

OMBRELLE-CUEILLEUSE

ENVOI DU CATALOGUE ILLUSTRÉ SUR DEMANDE AFFRANCHIE

A. DUBOIS (de Laval), INVENTEUR-FABRICANT, **Boulevard de Strasbourg, 7, PARIS**

Asnières. — Imprimerie Boussod, Valadon et Cie, 2, avenue de Courbevoie.

CONDITIONS DE L'ABONNEMENT

POUR LES ÉTATS-UNIS D'AMÉRIQUE ET LE CANADA

La Revue " Les Lettres et les Arts " est mise en vente par souscription au prix uniforme de 72 dollars par an. On ne souscrit que pour une année au moins, et l'abonnement court jusqu'à ce que la souscription soit retirée par ordre spécial de l'abonné.

Les souscripteurs peuvent se procurer, au prix de 5 dollars, une couverture mobile en maroquin du Levant, ornée d'une dentelle d'or, exécutée spécialement pour la Revue, et portant le titre " Les Lettres et les Arts. "

CHARLES SCRIBNER'S SONS, ÉDITEURS

743 et 745 Broadway, New-York.



